Table des matières

Pourquoi je continue à écrire après 80 ans ? 2
Préface 4
1. Démocratie, histoire et liberté 7
2. Palestine, résistance et dignité 61
3. Diplomatie et pouvoir 143
4. Littérature et écriture 181
5. Nostalgie et pays natal 249



Du même auteur

Voici la clef du monde arabe

Fenêtre sur la Belgique

Une parcelle de lumière

Liberté & solitude

Tenir bon, tenir tête, tenir son rang -
Ses « post-it » étaient son héritage

Dans l'œil du cyclone

Nos racines pour bagages tome I*

Nos racines pour bagages tome II*

La loi belge du 22 mars 1886 sur la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction partielle ou intégrale faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par la loi.

Khémaïs Gharbi
Rue des égyptiens n°6 - 1050 Bruxelles
editions.memoires.dhommes@gmail.com

***©2026. Cet ouvrage n'est pas destiné à la vente, il sera cependant mis sur Google pour être accessible gratuitement à tous les lecteurs.**

Pourquoi je continue à écrire après 80 ans ?

Cette question revient sans cesse, comme une ritournelle. Est-ce pour conjurer le temps, pour laisser une trace qui, peut-être, me survivra ? L'idée de l'immortalité littéraire traverse tout écrivain, bien sûr, mais elle n'est qu'un écho lointain, une illusion fragile face au vertige de l'éphémère.

Au fond, écrire, c'est avant tout participer à un dialogue ininterrompu entre les vivants mais aussi une conversation silencieuse qui traverse les âges. C'est jeter des ponts entre ce que j'ai vu, ce que j'ai ressenti, et ceux qui, un jour, poseront les yeux sur mes mots. Écrire, c'est aussi m'ancrer dans un récit plus grand que moi, m'inscrire dans une continuité où chaque livre, chaque texte, est une pierre apportée à l'édifice de la mémoire collective.

Et pourtant, malgré les pages noircies, l'impression d'inachevé demeure. Elle me poursuit, comme elle poursuit sans doute tous les auteurs. Cette sensation diffuse d'avoir effleuré des vérités sans jamais les capturer pleinement, d'avoir esquissé des univers sans jamais les habiter totalement. N'est-ce pas là l'essence même de l'écriture ?

La vie est un flux ininterrompu, une mosaïque mouvante d'instants, trop vaste pour tenir en une seule existence. Ceux qui naissent avec une plume dans la tête doivent accepter cette vérité : écrire, c'est toujours poursuivre un infini, un mirage insaisissable. C'est tendre la main à l'horizon, même en sachant qu'il s'éloignera toujours.

Alors, pourquoi continuer après 80 ans ? Parce qu'écrire, c'est résister. C'est opposer un peu de permanence au temps qui file, un peu de sens au chaos du monde. C'est refuser de se taire, de s'effacer, de disparaître sans avoir livré son dernier combat. C'est une manière d'habiter pleinement le présent, d'affirmer encore et toujours : J'étais là. J'ai vu. J'ai compris et voici ce que j'en pense.

Et tant qu'il restera une phrase à écrire, une idée à explorer, une émotion à capturer, une cause à défendre, une injustice à dénoncer, une beauté à célébrer, un mystère à sonder… alors j'écrirai. Parce que tant que les mots coulent, je suis vivant.

Khémaïs Gharbi
28 février 2025

??????

Préface

Il y a des instants dans la vie où l'on ressent le besoin de faire halte, de s'asseoir au bord du chemin et de relire les traces laissées derrière soi. Écrire, alors, devient un acte de mémoire, de partage, un geste d'amitié silencieux tendu vers celles et ceux qui, demain peut-être, ouvriront ce livre comme on entrouvre une porte oubliée.

Ce modeste ouvrage est un recueil sans prétention mais chargé d'âme, semblable à une caverne d'Ali Baba dans laquelle chaque page dissimule ses propres merveilles, ses éclats, ses perles. Ce n'est pas un itinéraire linéaire que je propose, encore moins un récit. C'est une promenade libre, sans boussole ni carte, où l'on se laisse guider par le simple plaisir des mots, par cette étrange magie qui lie le lecteur à l'auteur comme deux vieux compagnons de voyage.

Ici, nul besoin d'ordre ou de méthode. Chaque chapitre est une grotte secrète, chaque texte une alcôve creusée dans la roche du temps. Parfois, l'on y entend les souffles du vent de mon pays natal, ses couleurs vives, ses senteurs d'argile, ses bruits de vie. Parfois, c'est une voix plus intérieure qui chuchote — celle d'un émigré portant au cœur la nostalgie du passé, la fierté du présent, et la confiance sereine dans ce que l'avenir déposera, comme une offrande, au seuil des jours.

Ces pages abritent mes dialogues avec les arbres et les étoiles, mes révoltes contre les folies du monde, mes silences pleins de larmes face aux drames qui lacèrent l'humanité — comme ce cri muet de Gaza que tant de cœurs refusent d'entendre. Parfois, la grotte devient labyrinthe, reflet des incertitudes de la condition humaine. Parfois, elle s'éclaire d'un rai de lumière, modeste mais sincère, qui suggère l'espoir, la résilience, ou le simple miracle d'un sourire échappé de l'ombre.

À l'automne de ma vie, alors que les feuilles commencent à se détacher de l'arbre sans fracas, j'ai ressenti le besoin de rassembler ces écrits épars, comme on range une maison avant un départ. Ils sont les miroirs de mes pensées, les témoins de mes émerveillements, de mes indignations, de mes élans. Je les ai confiés à ces cavernes de papier, non pour y enfermer le souvenir, mais pour y inviter ceux qui passeront, lecteurs d'un instant ou compagnons d'un destin, à s'y promener librement.

Qu'ils y trouvent, peut-être, une étincelle, une question, une émotion. Qu'ils s'y sentent un peu moins seuls, comme je l'ai été en écrivant ces pages.





Première déambulation

Démocratie, histoire et liberté

« La diplomatie, c'est l'art de prévoir l'avenir et de dissimuler ce que l'on sait déjà »

Talleyrand



Table des matières *première déambulation*

La gravité de la généralisation dans la critique : un danger contre l'objectivité 10
L'équilibre essentiel pour la démocratisation 12
Une journée historique 14
Faut-il regretter cette journée du 14 janvier 2011 ? 16
La fin du rêve américain? La statue de la Liberté choisit l'exil 18
Les valeurs humaines sont les clés de la grandeur et du déclin des nations 21
À chacun son époque 24
La Tunisie est méditerranéenne 26
Notre navire est touché, mais pas coulé 28
Face à la falsification de notre histoire . L'heure de la vigilance 32
Le retour imaginaire du Général de Gaulle 34
Pour une presse au service du débat, pas du spectacle 38
Achetez la terre, Dieu n'en fait plus. Réunion au sommet Trump, Poutine et Zelensky 40
Qui a intérêt à détourner notre regard de l'essentiel ? 42
Les mauvaises nouvelles. Armes de destruction massive des nations 44
L'universel en péril 47
L'universel en péril suite 50
Le droit international, miroir brisé : le regard d'un homme de 80 ans 52
Les risques des critiques généralisée sur les communautés entières 54
Éclairs de mémoire sous une tempête au présent 55
Qui crée la peur et qui la diffuse ? 56
L'art de perdre... sans capituler 58

La gravité de la généralisation

dans la critique : un danger contre l'objectivité

Dans la critique, l'une des premières leçons que l'on apprend est d'éviter la généralisation. Cette précaution est cruciale pour maintenir l'objectivité et la précision dans l'analyse. Généraliser consiste à attribuer à un groupe entier de personnes des caractéristiques, comportements ou idées, sans tenir compte des diversités internes qui le composent. Cette pratique est non seulement simpliste, mais elle déforme aussi la réalité et peut avoir des conséquences graves sur la perception que nous avons les uns des autres.

Pourquoi la généralisation est-elle si problématique ?

Lorsqu'on dit, par exemple, « les Européens sont… » ou « les Arabes pensent que… », on présuppose que des centaines de millions d'individus, souvent éparpillés sur de vastes territoires, partagent les mêmes opinions, comportements ou modes de vie. C'est non seulement réducteur, mais aussi irréaliste. Aucun peuple, qu'il soit européen, arabe, africain ou asiatique, ne peut être décrit à travers une seule vision ou un seul prisme. Chaque individu est le produit d'une multitude de facteurs – géographiques, culturels, religieux, politiques, socio-économiques – qui influencent ses croyances et ses actions. Par conséquent, aucune critique valable ne peut émaner d'une approche qui englobe un groupe aussi large sous une seule étiquette.

Les conséquences d'une généralisation non justifiée

L'usage de généralisations injustifiées n'est pas seulement une erreur intellectuelle, mais aussi une source de division. Elle favorise les stéréotypes et les préjugés, ces raccourcis de pensée qui réduisent la richesse des cultures humaines à des clichés

simplistes. Les stéréotypes sur des groupes spécifiques peuvent mener à la marginalisation, à la discrimination, et à des discours de haine, renforçant ainsi les tensions entre communautés.

En outre, généraliser témoigne souvent d'un manque de rigueur dans l'analyse. Critiquer un groupe dans sa globalité, sans nuance, montre une incapacité à distinguer les multiples dynamiques et complexités au sein de ce groupe. Cela reflète une méconnaissance des bases de la critique, qui exige justement de l'intelligence, de la subtilité et de la sensibilité.

L'importance de la nuance et de la précision

Pour éviter de tomber dans les pièges de la généralisation, il est essentiel de toujours nuancer ses propos. La critique, pour être valable et utile, doit s'appuyer sur des faits spécifiques, contextualisés et argumentés. Elle doit reconnaître la diversité d'opinions et de comportements au sein de chaque groupe. Ainsi, au lieu de dire « les Européens sont individualistes » ou « les Arabes sont conservateurs », il est plus rigoureux de dire : « certains segments de la population en Europe ont une tendance à valoriser l'individualisme, notamment dans les sociétés libérales occidentales », ou « certains groupes dans le monde arabe tendent à avoir des vues conservatrices en raison de facteurs culturels et religieux ».

La précision est cruciale, car elle permet de rendre justice à la complexité humaine. Aucun groupe n'est homogène. Il est impératif de reconnaître les variations internes, les contradictions, et les évolutions historiques et contextuelles qui façonnent chaque communauté.

Le rôle des médias et des réseaux sociaux

Malheureusement, dans le discours public actuel – que ce soit dans les médias traditionnels ou sur les réseaux sociaux – la tendance à la généralisation est omniprésente. Des personnes, pourtant supposées être bien informées, continuent de faire des affirmations globalisantes, qui alimentent la polarisation et la division. Ces généralisations deviennent insupportables avec le temps, non seulement parce qu'elles simplifient des réalités complexes, mais aussi parce qu'elles révèlent l'ignorance de ceux qui les utilisent. Elles montrent une absence de rigueur intellectuelle et une incompréhension des principes fondamentaux de l'analyse et de la critique.

L'équilibre essentiel pour la démocratisation

Prenons un moment pour imaginer une balance classique, avec deux plateaux reposant sur un pivot central. Au cœur de cette image se trouve l'idée d'équilibre – une notion cruciale pour la stabilité d'un pays. Dans le contexte des jeunes nations en voie de développement et de démocratisation, cette métaphore de la balance prend tout son sens. Si l'on souhaite renforcer la démocratie d'un côté, il est impératif de compenser de l'autre côté par des éléments tout aussi vitaux tels que la justice sociale et la paix civile.

En effet, trop souvent, l'appel à une démocratie accrue s'accompagne d'une négligence des autres besoins fondamentaux d'un pays. Une nette augmentation de l'indice démocratique sans un ajustement équivalent en matière de sécurité intérieure, de justice économique ou de relations internationales prudentes peut entraîner un déséquilibre. Ainsi, ceux qui militent pour une plus grande démocratie, sans considérer les exigences des plateaux opposés, risquent d'engendrer une fragilité qui pourrait, au final, miner la démocratie elle-même.

Cette réflexion nous amène à reconnaître que la démocratie, bien qu'indispensable, est une composante d'une structure plus large. Pour qu'un pays prospère, il doit s'assurer que chaque aspect de sa gouvernance – qu'il s'agisse de sécurité, de développement économique ou de cohésion sociale – soit en harmonie avec ses aspirations démocratiques.

Malheureusement, comme en témoignent les événements de la décennie noire, notamment dans le cadre des révolutions du Printemps arabe ; se focaliser uniquement sur la démocratisation sans s'assurer que les autres dimensions soient également renforcées a souvent conduit à des conséquences désastreuses. Ces nations, en quête de liberté et de justice, se sont parfois retrouvées plongées dans le chaos en raison de l'absence d'un équilibre soigneusement pensé.

En somme, la quête de démocratie ne peut se faire au détriment de l'équilibre global d'un pays. L'art de la gouvernance consiste à maintenir cette balance délicate, chaque ajout ou retrait sur un plateau exigeant une contrepartie réfléchie de l'autre côté. Pour les jeunes démocraties, cette leçon est vitale et doit guider le chemin vers une gouvernance durable et respectueuse des aspirations légitimes de leurs citoyens.

Il est important de souligner que la démocratie et la liberté, bien qu'indispensables, ne peuvent pas être placées sur le plateau sans limites. Comme un poids excessif qui entraînerait une bascule, une liberté illimitée risque de rompre l'équilibre d'une société. Être libre ne signifie pas s'exhiber sans retenue ou utiliser les plateformes sociales pour propager mensonges et discours blessants. Les réseaux sociaux, par exemple, ne doivent pas devenir des égouts sociaux à cause de quelques désaxés aux buts obscurs et inavouables.

L'autorité publique a aussi le devoir de protéger nos enfants, qui ont accès à ces plateformes, contre les nombreuses maladies mentales et émotionnelles qu'ils pourraient attraper ainsi que toutes les contaminations possibles et imaginables. Cette sollicitation intrusive ne peut être soutenue par notre société.

L'équilibre repose également sur la protection des valeurs morales et des normes sociales. Une société équilibrée doit être capable de tracer des frontières claires, excluant les comportements qui minent le respect et la dignité d'autrui, évitant ainsi que les espaces publics ne se transforment en lieux de dérive ou de langage grossier.

Conclusion

À la lumière de cette réflexion, nous comprenons mieux pourquoi une approche équilibrée est essentielle dans le processus de démocratisation. En intégrant cette métaphore de la balance dans notre analyse, nous soulignons l'importance d'une stratégie globale qui ne se limite pas à un appel à la démocratie, mais qui englobe également des structures de justice sociale, de paix, et de sécurité. C'est uniquement en préservant cet équilibre que les pays peuvent véritablement avancer vers une société plus juste et stable. Ainsi, un régime fort et conscient de ces réalités est un impératif pour éviter les pièges du passé et bâtir un avenir résilient.

Une journée historique

Devant le ministère tunisien de l'Intérieur, là où tout a commencé le 14 janvier 2011. Ce jour-là, la providence a voulu que je sois parmi les manifestants avec mon fils Karim, chanteur, invité par les Journées Musicales de Carthage le mois de décembre précédent. Il avait insisté pour prolonger son séjour afin de se ressourcer au pays d'origine de son père.

Ce fut le début d'un tournant historique, devenu le point de départ de ce qu'on a appelé le Printemps Arabe. Une illusion vite transformée en cauchemar. Toute cette histoire, de la révolte à notre arrestation, je la raconte dans mon livre témoignage *Dans l'œil du cyclone**, Éditions Mémoires d'Hommes.

14 janvier 2025



* *Dans l'oeil du cyclone* - Éditions Mémoires d'hommes - Bruxelles - Février 2021 - ISBN 978-2-930403-01-4


BENALI
DEHORS

Faut-il regretter cette journée du 14 janvier 2011 ?



Un vieux proverbe nous rappelle qu'« on ne peut pas avoir le beurre et l'argent du beurre ».

Souvent, les désirs de transformation se heurtent à la dure réalité des sacrifices et des compromis qu'ils exigent. Nous voulons atteindre nos objectifs sans toujours mesurer le prix à payer.

Le 14 janvier 2011 incarne cette tension entre espoir et réalité. Ce jour-là, l'histoire a basculé. Le régime de Ben Ali s'est effondré, marquant le début de ce que l'on a appelé le Printemps arabe. Un vent de liberté soufflait alors sur la Tunisie et bien au-delà. Pourtant, ce souffle d'espoir s'est rapidement transformé en tempête. Ce qui devait être un élan de renouveau s'est mué, pour beaucoup de pays, en chaos, en instabilité et en désillusion.

Aujourd'hui, certains se reprochent d'avoir contribué à cet élan révolutionnaire. Et ils ont raison de s'interroger. Les idéaux portés par cette révolution semblent s'être dissipés, échappant à notre contrôle, comme un voilier emporté par des vents imprévisibles. Les promesses de démocratie et de justice sociale ont été happées par les luttes de pouvoir, les divisions et les manipulations.

Mais fallait-il pour autant rester spectateurs d'une oppression étouffante ? Aurions-nous dû taire nos colères et renoncer à l'espoir d'un avenir meilleur ? Le dilemme est profond. Comme le dit un autre proverbe : « Là où le vent souffle, les voiles s'orientent. » Nous avons agi avec les moyens et les convictions qui étaient les nôtres, sans pouvoir prédire où ce vent de changement nous mènerait.

La sagesse, aujourd'hui, consiste peut-être à reconnaître que chaque quête de liberté porte en elle des risques. La vie est un équilibre fragile entre rêve et réalité, entre désir et acceptation. Comprendre cela ne signifie pas renier nos engagements, mais apprendre à tirer des leçons de nos choix.

Ce qui s'est passé ce 14 janvier 2011 était un tournant historique. Mais il appartient désormais à chacun d'entre nous de transformer les erreurs du passé en leçons pour l'avenir. Peut-être que la véritable révolution commence là : dans cette capacité à réfléchir, à s'adapter et à construire, malgré les désillusions.

Regretter cette journée ? Non. Mais il faut avoir le courage d'en interroger les conséquences et la lucidité d'en comprendre les dérives.

14 janvier 2025

La fin du rêve américain ?

La statue de la Liberté choisit l'exil

Sous un ciel lourd, oppressant, chargé de nuages sombres qui semblent presser l'horizon, elle marche. Elle a déjà quitté les rivages de Manhattan. La statue de la Liberté, ce monument d'espoir et de grandeur, avance lentement, une valise dans chaque main, symbole muet d'un exil qu'on n'aurait jamais cru possible. Elle s'éloigne de ce qui fut son royaume, son sanctuaire, ce port où tant d'hommes, de femmes et d'enfants ont cru voir leur salut. Aujourd'hui, pourtant, elle part. Cette image attribuée à Banksy est une déchirure. Elle n'est pas seulement une allégorie, elle est un avertissement brûlant.



Un symbole universel abandonné

Son visage, bien que figé dans le bronze, semble chargé d'une mélancolie insoutenable. Car cette Liberté-là n'a jamais appartenu à une seule nation. Elle parlait à tous : aux sans-papiers, aux sans-patrie, aux sans-voix, aux sans-avenir. À ceux qui, à bout de force, levaient les yeux vers elle et y trouvaient une promesse. « *Donnez-moi vos pauvres, vos exténués, vos masses accablées aspirant à respirer libres* », disait-elle depuis le port de New York. « *Envoyez-les-moi, les sans-abri, les rejetés par la tempête. Je lève ma lampe près de la porte dorée.* » Ces mots gravés à son pied sont devenus un cri universel d'accueil et d'espoir. Mais aujourd'hui, ces promesses résonnent comme un écho lointain, fragilisé par les vents contraire : ceux de l'indifférence, de l'isolationnisme, et de l'abandon des idéaux qui jadis faisaient la grandeur de l'Amérique.

Quand la liberté se monnaie en bitcoins

Elle s'éloigne donc, et son départ résonne comme une gifle. Elle marche, non pas parce qu'elle a renoncé, mais parce qu'elle ne se reconnaît plus ici. Les valeurs qu'elle portait – liberté, égalité, dignité – sont devenues des slogans vidés de leur sens, des mots que l'on agite pour mieux les ignorer. Pire encore, des penseurs à courte vue s'efforcent de remplacer ces grandes valeurs spirituelles, fondées sur l'humanité et la solidarité, par des valeurs bassement mercantiles. Et lorsque même celles-ci semblent insuffisantes, on les réduit à des abstractions numériques, des libertés en bitcoins qui n'ont plus de chair ni d'âme. Son piédestal, laissé vide, n'est plus qu'un vestige. Un symbole creux, perdu dans le tumulte d'une société déchirée par ses propres contradictions.

Un départ lucide, pas une fuite

La Liberté qui s'éloigne n'est pas en colère. Elle n'est pas là pour juger. Son départ est un acte de désespoir, mais aussi de lucidité. Elle sait qu'elle n'a jamais été acquise. Elle était une promesse, un idéal fragile qu'il fallait protéger, nourrir, réinventer sans cesse. Mais nous l'avons oubliée. Nous l'avons réduite à une icône statique, alors qu'elle était vivante. Nous avons cessé d'écouter son message.

Un signal pour réinventer la liberté

Et pourtant, je persiste à croire que son départ n'est pas une fin. Il est un avertissement, mais aussi une invitation à réinventer ce qu'elle symbolise. En quittant son socle, elle ne fait pas que dénoncer nos échecs : elle nous pousse à imaginer un nouvel avenir, une nouvelle manière d'incarner la liberté. Peut-être son message n'est-il pas destiné à l'Amérique seule. Peut-être est-il un appel adressé à toutes les nations, à toutes les consciences, pour construire un monde où ces idéaux ne sont plus enfermés dans le bronze, mais vécus au quotidien.

La Liberté ne demande pas de revenir à un passé idéalisé. Elle nous rappelle qu'elle est vivante, qu'elle évolue, qu'elle se réinvente sans cesse. Les défis d'aujourd'hui – inégalités criantes, menaces climatiques, révolutions numériques, repli identitaire – ne peuvent être surmontés qu'en redéfinissant ce que la liberté signifie. Elle n'est pas un privilège individuel, mais une responsabilité collective.

Une responsabilité partagée

Son départ, au fond, n'est pas une fuite mais un passage de relais. En laissant derrière elle son piédestal vide, elle nous confie la tâche de prendre sa place, de porter son flambeau. Être libre ne se limite pas à proclamer des droits ; c'est aussi accepter les devoirs qui en découlent : protéger les plus vulnérables, bâtir des ponts là où d'autres érigent des murs, et ne jamais cesser de croire en la possibilité d'un avenir meilleur.

Raviver la flamme avant qu'elle ne s'éteigne

Ainsi, son exil n'est pas un adieu, mais une prière silencieuse : que nous trouvions en nous la force de raviver la flamme qu'elle portait. Le rêve américain, comme tous les rêves, ne peut survivre que si nous le faisons vivre. Et la Liberté, où qu'elle aille, continuera de nous appeler, jusqu'à ce que nous répondions.

24 janvier 2025

Les valeurs humaines sont les clés de la grandeur

et du déclin des nations

Depuis plusieurs années, une majorité d'observateurs s'accorde à constater la décadence progressive de l'Occident. Presque unanimement, ils attribuent ce déclin à l'émergence de puissances concurrentes — la Chine, l'Inde, le Brésil — qui redessinent l'équilibre géopolitique et économique mondial. Pourtant, peu s'attardent sur une dimension pourtant essentielle : la perte progressive des valeurs morales, ce socle invisible sur lequel reposaient autrefois la prospérité, l'autorité et même la légitimité de l'Occident.

Et pourtant, l'histoire regorge de précédents. Déjà, dans la Rome antique, la grandeur économique et militaire s'est effondrée à mesure que les fondements moraux — le respect du droit, la justice, la discipline — se sont dissipés. À la place, le luxe excessif, la corruption, l'exploitation des esclaves et la brutalité gratuite ont rongé l'empire de l'intérieur. Le résultat ? Une ruine politique, économique, militaire… et surtout morale.

De même, l'Espagne impériale a cru que ses galions d'or arrachés aux peuples d'Amérique suffiraient à asseoir sa domination pour toujours. Mais l'absence de justice dans la conquête, le dogmatisme religieux et l'aveuglement moral ont précipité son déclin.

Aujourd'hui, l'Occident répète ces erreurs dans des formes différentes. Depuis la guerre du Vietnam, on observe une pente glissante : interventions brutales, mensonges d'État, mépris du droit international. Le Vietnam, l'Irak, l'Afghanistan, la Libye, la Syrie, le Yémen…

Et bien sûr, la Palestine, où le silence complice des grandes puissances face à un génocide quotidien est devenu un marqueur de leur faillite morale.

Une telle perte de repères n'est pas sans conséquences. Car on ne peut bâtir une économie solide et durable sur le mensonge, la violence et le cynisme. L'histoire l'a montré. À l'inverse, les moments de prospérité sont ceux où l'humain est replacé au centre.

La Grèce antique a connu son apogée lorsque la démocratie, le débat public, la philosophie, la justice ont été honorés. Et ce sont précisément les luttes intestines, la corruption et le mépris croissant du citoyen qui ont signé sa chute.

De manière plus contemporaine, les pays scandinaves montrent que la justice sociale, l'honnêteté politique et la solidarité peuvent aller de pair avec innovation, croissance et stabilité. Ils ne sont pas puissants malgré leurs valeurs humanistes, mais grâce à elles. C'est cette vérité que l'Occident a fini par oublier, croyant pouvoir conserver sa domination tout en trahissant ce qui faisait sa grandeur.



Car qu'est-ce qu'une civilisation sans morale ? Sans limite ? Sans honneur ? Ce que l'Allemagne nazie nous a enseigné dans sa démesure tragique, c'est qu'un développement technique ou industriel, aussi avancé soit-il, ne garantit rien s'il est privé de valeurs. L'inhumanité de son projet a condamné sa puissance à l'effondrement. L'histoire s'en est chargée.

C'est cette même logique qui est à l'œuvre aujourd'hui, sous des formes plus douces mais tout aussi destructrices : l'économie financiarisée qui méprise le travail, les démocraties corrompues par les lobbies, la destruction de l'environnement au nom du profit, la généralisation de l'indifférence face à la souffrance des peuples.

Peut-on encore parler d'« humanisme » quand les droits humains sont devenus à géométrie variable ? Peut-on encore se revendiquer des Lumières lorsqu'on ferme les yeux sur des crimes de masse au nom d'intérêts stratégiques ou commerciaux ? Où est passée l'Europe de Voltaire et de Victor Hugo, de Jaurès et de Simone Weil ? Où est passé l'Occident de la Déclaration universelle des droits de l'homme ?

Ce n'est pas seulement une faillite éthique. C'est une faillite stratégique. Car un peuple, un pays, un continent qui perd ses valeurs ne peut plus inspirer ni créer. L'innovation technique elle-même — les grandes découvertes, les percées scientifiques, les modèles de société — naît d'une vision du monde fondée sur la dignité, la curiosité, le respect de l'autre, la quête du bien commun. Ce sont les idées qui précèdent les révolutions économiques, non l'inverse.

L'exemple des Lumières françaises est à ce titre éloquent. C'est la philosophie du progrès, la liberté de pensée, l'éducation pour tous, la mise en cause des dogmes qui ont permis les grandes transformations économiques, sociales et scientifiques qui ont suivi. Les valeurs ont toujours ouvert la voie à la prospérité. Jamais l'inverse.

C'est pourquoi il est illusoire d'espérer une « renaissance » occidentale sans retour aux principes qui ont autrefois fondé sa grandeur. Le sursaut ne sera ni technologique, ni militaire, ni même institutionnel. Il sera moral, ou il ne sera pas. Il consistera à retrouver l'esprit des Lumières, c'est-à-dire la priorité de l'humain sur la machine, de la vérité sur la manipulation, de la justice sur la force.

En somme, le succès économique n'est que l'ombre portée des valeurs humaines. Sans ces valeurs, il s'effondre tôt ou tard. L'histoire le montre. Le présent le confirme. Et l'avenir en dépend.

14 avril 2025

À chacun son époque

Lorsque les années s'empilent, silencieuses et tenaces, et que l'âge avancé s'installe en nous comme une présence familière, surgissent inévitablement les grandes questions. Le passé, qu'il ait été doux ou rude, revient frapper doucement à la porte de la mémoire. Et une interrogation, d'abord timide, finit par s'imposer : Et si c'était à refaire ? Si, par un coup de baguette magique, on nous offrait une seconde vie, toute neuve, toute vierge — que changerions-nous ? Que voudrions-nous corriger, effacer, améliorer ? Beaucoup d'auteurs s'y sont risqués, laissant leur plume rêver d'existences différentes, d'autres chemins possibles, de carrefours empruntés autrement.

Moi aussi, récemment, j'ai laissé mon esprit se promener sur ce terrain glissant. J'ai tourné et retourné la question, l'ai examinée sous toutes ses faces, comme une pierre précieuse à la lumière du souvenir. Et puis, soudain, une évidence m'a saisi. Simple. Dénuée d'ambiguïté. Non. Non, je ne regrette rien — comme le chantait si justement Édith Piaf.

À partir de mes vingt ans, je ne changerais rien. Pas un mot, pas un silence, pas un détour. Pourquoi ? Parce que mon époque — celle que j'ai vécue et aimée — vibrait avec ce que j'étais. Elle épousait mes élans, mes idées, mes forces, mes failles. Elle accueillait mes rêves comme une terre fertile. Si je devais renaître aujourd'hui, en 2025, avec vingt ans de nouveau, je ne serais plus moi. Mes songes d'alors ne pourraient pas survivre dans ce monde-ci. Ils seraient des étrangers, des orphelins, des reliques d'un autre temps.

En 1965, à vingt ans, j'étais en accord avec l'univers. Tout ce qui m'entourait parlait la langue de mes pensées : les idées, les combats, les amitiés fidèles, les voix des leaders qui soulevaient les foules, les mouvements de libération, les promesses de justice. Même l'air semblait chargé de sens. Les chansons que l'on fredonnait, les poèmes que l'on récitait, les mots que l'on s'échangeait entre jeunes, les vêtements, les regards, les gestes, la façon de marcher ou de se taire… Tout avait sa propre musique.

Ce monde n'existe plus. Et je n'échangerais pour rien au monde ce décor-là, ces couleurs, ces odeurs, ce rythme, contre un autre.

Je me souviens d'un instant suspendu, à bord du bateau quittant la terre natale. Je m'étais tourné vers mes amis venus me saluer, mes complices de toujours, Touhami, Moncef et Taoufik. Dans le tumulte du départ, ils agitaient les mains, se faufilaient jusqu'au premier rang. Je les cherchais du regard, inlassablement, et ne voyais plus qu'eux. Ce moment d'adieu, à la fois joyeux et grave, devint un rite de passage. Je mimai alors la statue de la Liberté — un geste spontané, plein de promesses. Touhami, complice silencieux, saisit l'instant, déclencha l'appareil. Cette photo, capturée du sommet de la passerelle, est devenue le symbole de ce départ, de ce choix, de cette vie. Je l'ai gardée comme une relique, et c'est elle que j'ai choisie, quarante ans plus tard, pour figurer sur la quatrième de couverture de mon livre. Car dans ce geste libre, dans ce regard tourné vers l'horizon, il y avait déjà toute l'acceptation de ma destinée.

Si je recommençais aujourd'hui, je serais comme un instrument désaccordé dans un orchestre qui joue une autre symphonie. Rien ne résonnerait comme avant. Ni les idées, ni les émotions, ni les paysages. Même mon regard sur les choses — sur le ciel du matin, sur les deux cornes de Boukornine, sur les vagues lentes de la mer, sur les cimes apaisées des montagnes ou les feuilles frêles de l'automne — ne serait plus le même. Ce regard appartenait à un temps précis, à une âme façonnée par cette époque-là.

Le monde a changé si profondément qu'il faudrait, peut-être, s'interdire jusqu'à l'idée même de changer d'époque. La nature — ou peut-être Dieu, dans sa grande sagesse — a verrouillé le temps pour chacun. Et c'est bien ainsi. À chacun son époque. Nul ne peut s'en évader. Et c'est peut-être cela, au fond, qui nous protège. Qui nous apaise.

4 avril 2025

La Tunisie est méditerranéenne

Si on le dit avec l'arrière pensée d'instiller qu'elle n'est pas arabe, voici ma réponse. La Grèce aussi est méditerranéenne. Pourtant nous avons très peu de points communs avec le peuple grec, ni les mêmes coutumes, ni les mêmes traditions, ni la même langue, ni la même histoire, ni la même culture. N'est-ce pas?

Il en va de même avec la Sicile qui est aussi méditerranéenne, l'Italie, Malte, Slovénie, Croatie, Bosnie-Herzégovine, Monténégro, Albanie, etc. Il ne suffit pas donc de crier sur tous les toits que la Tunisie est méditerranéenne pour créer immédiatement des liens forts entre les peuples de la Méditerranée. Pour cela seuls les siècles et des milliers de liens peuvent faire naître, consolider et croître.

Par contre il en va tout autrement avec la Libye, l'Algérie, l'Égypte ou le Liban et même le Yémen au fin fond de l'Arabie heureuse. Avec ces derniers pays les points communs sont nombreux, beaucoup plus nombreux qu'avec la Grèce, la Slovénie, la Croatie ou la Bosnie-Herzégovine,etc.

Nos affinités avec les pays arabes, aussi éloignés géographiquement soient-ils, sont plus affirmées, plus réelles. Notre Histoire est COMMUNE, notre langue est COMMUNE, notre culture est COMMUNE, notre religion est COMMUNE, nos fêtes sont COMMUNES, nos deuils sont communs, nos joies et nos bonheurs sont COMMUNS et nos cœurs vibrent souvent pour les mêmes victoires, les mêmes événements politiques ou sportifs. N'est-ce pas?

Nous sommes donc plus proches et plus attentifs à ce qu'il se passe sur le canal de Suez ou à Jérusalem que dans la Sicile voisine. N'est-ce pas ? C'est pourquoi ceux qui tentent à coup de « faux arguments » d'inverser cette réalité aveuglante pour vous faire croire que nous avons plus d'affinités avec les européens qu'avec nos frères Égyptiens ou irakiens, par exemple, se TROMPENT ou vous TROMPENT.



Cette tentative de falsification de notre Histoire est due soit à l'ignorance, soit à la vague d'arabophobie et d'islamophobie téléguidée par l'étranger pour empêcher la solidarité entre les pays arabes de redevenir comme avant 2011. Soit par réaction mal ajustée contre les responsables de nos dix années de désordre et de destruction dont les Nahdhaouis et leurs acolytes portent la lourde responsabilité. Pour régler nos comptes avec Ennahdha on jette tout par-dessus bord.

En conclusion la Tunisie est méditerranéenne et africaine par la géographie seulement, mais ARABE par tous les autres liens cités plus haut. Ces liens innombrables sont le résultat de plusieurs SIÈCLES d'une HISTOIRE COMMUNE que les posts lancés à la « Bab Allah » sur Facebook ne pourront jamais éclabousser l'ombre de nos belles dorures d'autant plus que beaucoup d'entre nous y montent la garde.

12 juillet 2022

Notre navire est touché, mais pas coulé

Face à la répétition sans fin des critiques contre « les arabes » je me dois aussi de me répéter pour contrecarrer les contre-vérités.

Nos passagers parlent toujours en arabe heureusement. Cette merveilleuse langue qui a été celle de la science, de la culture et du progrès intellectuel pour l'ensemble du monde civilisé pendant plusieurs siècles. « Du IXe au XIIe siècle elle a produit plus d'œuvres philosophiques, médicales, historiques, religieuses, astronomiques et géographiques que toute autre langue humaine » nous dit Philip Hitti[1].

La contribution arabe à la civilisation de l'humanité

« Entre le milieu du VIIIe siècle et le début du XIIIe siècle, les peuples de langue arabe ont presque seuls porté à travers le monde le flambeau de la culture et de la civilisation; c'est grâce à eux que nous avons pu retrouver la science et la philosophie antiques, complétées et transmises par leurs savants et leurs érudits, par où a été rendue possible la renaissance de l'Europe occidentale.[2]»

Qui peut oublier par exemple tout ce que l'humanité doit à des hommes comme Ibn Sina dit Avicenne (980-1037)? Celui qui nous légua un traité complet sur la médecine *Les Canons*, considéré, pendant plus de six cents ans, comme la bible médicale dans tout l'Occident. Ce prince de la science a élaboré, cinq siècles avant Servet et Harvey, la première théorie de la circulation du sang. Et Rhazes (850-923)? Qui nous laissa une véritable encyclopédie couvrant toute la matière

1. Philip Hitti, *Précis d'Histoire des Arabes*. Paris. Payot, page 12. Traduit de l'américain par Maurice Planiol.

2. *Le Guide des Langues*, Bibliothèque Publique d'information du Centre Georges Pompidou & Centre d'information et de Recherches pour l'Enseignement et l'Emploi des Langues, Paris, 1983.
Le soleil d'Allah brille sur l'Occident - Sigrid Hunke.

médicale et exerça une grande influence sur tout l'Occident latin pendant plusieurs siècles.

C'est en reconnaissance pour leur apport inestimable que leurs portraits furent placés dans le grand hall de la faculté de médecine de Paris.

Et le père de l'alchimie Djeber Ibn Hayyan ? Auteur de plus d'une centaine d'ouvrages, dont les théories sont demeurées valables depuis le VIIIe siècle jusqu'au début de la chimie moderne. C'est lui qui corrigea les théories d'Aristote sur la constitution des métaux et composa l'acide sulfurique, l'acide nitrique, le mercure et même l'eau régale (forte). La science lui doit le plus ancien texte de chimie que l'on connaisse *Summa Perfectionis*. Ils ont tous écrit en langue arabe et non pas en dialecte berbère ou amazigh.

Et Mohamed Ibn Rochd dit Averroès (1126-1198) ? Véritable génie universel qui traduisit non seulement Aristote pour le transmettre à l'Occident mais rédigea des ouvrages traitant de domaines aussi variés que la géométrie, la trigonométrie sphérique, l'astronomie, la médecine, la chimie et la physique.

« C'est la gloire éternelle de l'Islam médiéval, nous dit Hitti que d'avoir, pour la première fois dans l'histoire de la pensée humaine, réussi à concilier le monothéisme, principal apport de l'Ancien Monde sémitique, avec la philosophie grecque, contribution essentielle de l'Ancien Monde indo-européen. ». Cette affirmation est confirmée par un des plus grands historiens de notre temps : Arnold Toynbee dans son monumental ouvrage *La grande aventure de l'humanité*[1].

Les Arabes, en passant du commentaire à l'observation, de l'observation à l'expérimentation, et de l'expérimentation à la déduction des lois générales, se haussèrent, nous dit Humboldt, à un degré de connaissance inconnu des anciens[2].

Le Monde arabe qui, durant des siècles, a si largement contribué à l'enrichissement intellectuel et moral de l'humanité, possède toujours les mêmes vertus qui avaient

1. Arnold Toynbee, *La grande aventure de l'humanité.*, Édition Elsevier Séquoia, Bruxelles, 1977, page 370.

2. Philip Hitti, *Précis d'Histoire des Arabes*. Paris. Payot, page 143. Traduit de l'américain par Maurice Planiol.

fait par le passé sa grandeur et sa prospérité, car sa force est d'abord et surtout d'essence spirituelle. Il est aujourd'hui à la recherche de son identité, prélude à toute œuvre de renaissance.

C'est pourquoi, sans refuser le progrès, il cherche à sauvegarder ses traditions et ses coutumes qu'il refuse de voir disparaître sous les vagues du modernisme et de la nouveauté[1].

Tout en se sentant fier d'appartenir à un monde en plein renouveau, il se veut encore plus fier de ses valeurs morales et de ses traditions séculaires. C'est le début d'une ère nouvelle, car en tournant son regard vers l'avenir pour créer une société moderne, il nous donne l'espoir d'une nouvelle et importante contribution au progrès de l'humanité. (ibidem).

Chaque peuple a apporté, apporte ou apportera, au cours de son histoire, la contribution de son génie propre à la construction de ce merveilleux édifice qu'est la civilisation humaine, tout en s'enrichissant de celle des autres, car la vie des peuples, c'est la vie des hommes, de tous les hommes. (ibidem).

Cette vérité est encore plus éclatante aujourd'hui où la vie des nations est caractérisée par la multiplication des échanges et par l'abolition croissante de toutes sortes de distances : géographiques, économiques, sociales et psychologiques. Mieux connaître les autres, leurs cultures, leurs manières de vivre, leurs civilisations, c'est s'enrichir de nos différences mutuelles et faire ainsi un grand pas vers la compréhension entre les hommes. (ibidem).

Cette reconstruction ne se fera pas par la négation de notre patrimoine, de notre histoire ou pire encore par la destruction de notre maison commune celle qui nous abrite depuis plus de quatorze siècles mais par la conviction que nous sommes tous sur la même galère et chacun est solidaire de ses compagnons. Notre navire est touché, certes, mais pas coulé. Il a besoin de vrais patriotes, aujourd'hui plus que jamais, pour nous conduire à bon port. Nous avons besoin d'hommes courageux pour faire face aux dangers qui nous guettent et ne pas écouter ceux qui tentent inconsciemment ou non de nous faire douter de tout, même de nos origines, de notre langue, véritable colonne vertébrale de tout notre édifice depuis plus de quatorze siècles pour nous offrir en échange: le néant.

1. *Voici la clef du Monde Arabe* - Khémaïs Gharbi- Bruxelles - 1989 - Edité par Swissair.

Pour conclure je voudrais, comme un grand père, tapoter sur l'épaule de mes compatriotes où qu'ils se trouvent de part le vaste monde pour leur dire avec une forte conviction que notre navire est touché par une attaque ennemie, profitant d'une série de fausses manœuvres de certains de nos capitaines successifs. Nous sommes en plein océan au milieu d'une forte tempête de surcroît, il y a même une mutinerie à bord mais notre navire est encore DEBOUT pour y faire face grâce à ceux qui croient en leur passé, en leur présent et en leur avenir.

Le gouvernail doit être confié à d'autres mains que celles qui nous avaient mis dans cette situation et ne pas écouter ceux qui proposent de changer de navire.

13 juillet 2022



Face à la falsification de notre histoire

L'heure de la vigilance

Une amie m'a récemment interrogé sur une information erronée qu'elle avait trouvée sur Google. Cet échange m'a rappelé à quel point il est périlleux de s'en remettre aveuglément à certaines sources comme Google ou Wikipédia, tout comme il ne fallait pas, jadis, accorder une confiance absolue à l'Encyclopædia Britannica. Ces plateformes, malgré leur apparence d'objectivité, sont souvent biaisées, et lorsqu'il s'agit de l'histoire de la civilisation arabo-musulmane, la manipulation y est manifeste.

L'Histoire n'est pas qu'un simple récit du passé ; elle est le socle de notre identité, le miroir dans lequel se reflètent nos civilisations. Pourtant, il est troublant de constater qu'aujourd'hui, certains s'emploient méthodiquement à effacer ou à minimiser l'apport du monde arabo-musulman. Ce phénomène, qui ressemble à une entreprise de réécriture orchestrée, s'opère dans le silence complice des institutions éditoriales et médiatiques.

On se souvient du scandale, découvert il y a environ quarante ans, de la diffusion massive d'exemplaires du Coran altérés, pervertissant subtilement quelques uns de ses versets. Si l'Arabie saoudite a fini par réimprimer des versions validées, le mal, lui, était déjà fait. Sur ces bases déformées, l'islamophobie s'est propagée, installant dans les esprits des idées biaisées et nourrissant un rejet de notre propre héritage.

Aujourd'hui, une partie de notre population, privée d'un accès à une connaissance authentique, se détourne spontanément de ses propres sources, tandis que d'autres, par conformisme ou par déracinement, suivent aveuglément cette dynamique. Certains vont même jusqu'à tourner en dérision leur propre héritage, comme si l'identité arabo-musulmane était un simple vêtement dont on pourrait se débarrasser sans conséquence.



Dans cette bataille pour la mémoire, certaines maisons d'édition occidentales jouent un rôle majeur : elles sélectionnent et promeuvent essentiellement des ouvrages qui minimisent, travestissent ou dénigrent notre histoire. Moins notre patrimoine est valorisé, plus notre estime collective est affaiblie, facilitant ainsi les entreprises de domination culturelle, intellectuelle et, à terme, politique et militaire. Car une civilisation qui doute d'elle-même est une civilisation vulnérable.

Mais tout n'est pas irréversible. Il est encore temps d'agir, de refuser cette falsification systématique et de dénoncer ceux qui s'acharnent à déconstruire nos fondations. La première arme est la connaissance : retrouver et promouvoir nos véritables sources, publier et diffuser des ouvrages rigoureux, encourager une historiographie honnête et exigeante. La deuxième est la vigilance : ne pas laisser passer ces tentatives insidieuses de manipulation, réagir, interpeller, rétablir les faits.

Nous devons reprendre en main notre propre récit. L'Histoire est un terrain de lutte, et aujourd'hui plus que jamais, elle ne doit pas nous être confisquée.

15 mars 2025

Le retour imaginaire du Général de Gaulle

Le silence de la nuit s'était dissipé, remplacé par une rumeur lointaine venue de la ville. Charles de Gaulle ouvrit lentement les yeux. Il était dans un palais qu'il connaissait bien : l'Élysée. Pourtant, quelque chose clochait.

Il se leva, prit une douche, déjeuna avec Yvonne. Puis, après avoir ajusté sa veste, il descendit d'un pas assuré vers son bureau.

Le monde s'était-il arrêté depuis son départ en 1970 ? Ou bien avait-il continué sans lui, prenant une direction qu'il n'aurait jamais imaginée ?

Sur son bureau, une pile de journaux l'attendait. Il s'en saisit et parcourut les titres.

« Les États-Unis s'apprêtent à quitter l'OTAN, abandonnant l'Europe à son sort. »

« Washington et Moscou scellent une alliance stratégique contre Pékin. »

« Intelligence artificielle et robotisation : l'économie mondiale bouleversée. »

« Immigration, crise climatique, révoltes sociales : la France face à son avenir. »

« L'Allemagne annonce un vaste programme de réarmement. »

« Le Moyen-Orient en proie à une guerre sans fin. »

« Les États-Unis envisagent l'annexion du Canada, du Groenland et du canal de Panama. »

« La guerre fait rage entre la Russie et l'Ukraine. Crimée et Donbass sous occupation russe. »

Il reposa lentement le dernier journal qu'il tenait en main après avoir repéré la date : 12 mars 2025.

Un voile d'inquiétude passa sur son visage, puis une lueur d'intérêt.

— Ainsi donc, l'Amérique n'est plus la maîtresse du jeu…

Il se redressa et appuya sur l'interphone.

— Passez-moi Couve de Murville, le ministre des Affaires étrangères.

Un bref silence, puis une voix lui répondit :

— Jean-Noël Barrot, ministre de l'Europe et des Affaires étrangères, Monsieur le Président.

De Gaulle haussa un sourcil.

— Expliquez-moi ce qu'est devenue la France aujourd'hui.

Un silence. Puis une réponse mesurée :

— La France est toujours membre de l'Union Européenne...

— Nous avons donc fédéré l'Europe sous la bannière de la France ?

— Pas exactement, Mon Général. Nous partageons notre souveraineté avec d'autres nations.

De Gaulle s'immobilisa.

— Partageons ?! Quelle idée grotesque ! La France ne se partage pas, elle commande !

— Eh bien... nous avons aussi adopté une monnaie commune, l'euro.

Le sang du Général ne fit qu'un tour.

— La France ne frappe plus monnaie ?!

— Non, Mon Général... L'euro a remplacé le franc en 2002.

Il ferma lentement les yeux. Plus de monnaie, plus de frontières, une souveraineté dissoute... Tout ce qu'il avait combattu, tout ce qu'il avait cherché à éviter, s'était produit.

Il rouvrit les paupières et planta son regard sur le combiné.

— Sommes-nous toujours une puissance nucléaire ?

— Oui, Mon Général. Mais nous avons réintégré l'OTAN en 2009.

Un juron lui échappa.

— Et L'Union soviétique ?

— Éclatée en 1991. L'Allemagne réunifiée a rejoint l'OTAN. Plusieurs pays de l'ancien bloc de l'Est se sont tournés vers l'Europe.

— Lesquels ?

— La Pologne, la Hongrie, la Roumanie, les États baltes, la Géorgie… Tout l'ancien glacis soviétique s'est fragmenté.

— Et la Russie ?

— Elle a traversé des crises, mais elle est redevenue un acteur clé. Washington, après avoir tenté de l'affaiblir, a fini par voir en Pékin son véritable adversaire. Américains et Russes sont désormais alliés, ou en passe de le devenir.

De Gaulle tapota du doigt sur son bureau. L'Europe ne pouvait pas compter sur l'Amérique. La France devait être forte par elle-même.

Son esprit s'accéléra.

— En cas de conflit, avez-vous prévu de mettre notre flotte à l'abri à Mers el-Kébir ?

Un silence.

— L'Algérie s'éloigne de la France, Mon Général.

De Gaulle serra les poings.

— C'est nous qui l'avons éloignée par incompétence. C'était notre base arrière la plus sûre. Plus d'un siècle de vie commune balayé.

— Le monde a changé, Mon Général.

— Et alors ? C'est à nous de nous adapter.

— On essaie, Mon Général.

Un silence, pesant. Puis De Gaulle reprit, tranchant :

— Passez-moi d'abord le président des États-Unis, Richard Nixon. Ensuite Bourguiba pour lui parler de Bizerte.

Un léger flottement.

— Mon Général… L'actuel locataire de la Maison-Blanche s'appelle Donald Trump.

De Gaulle fronça les sourcils.

— Qui est ce Trump ?

— Un républicain. Réélu en 2024 après un intermède. Il répète sans cesse que les USA ont libéré Paris en 1944.

De Gaulle laissa échapper un soupir.

— C'est une demi-vérité. Ou un demi-mensonge. C'était la 2e Division Blindée de Leclerc qui a joué un rôle crucial dans la libération de Paris.

Le combiné grésilla.

— Mon Général, le président Trump est en ligne.

Quelques secondes plus tard, une voix grave et énergique résonna.

— Qui est à l'appareil ?

— Le général de Gaulle, Président de la République française.

Un silence. Puis un éclat de rire.

— Attendez... le vrai De Gaulle ? Incroyable ! J'adore la France. J'ai toujours dit que la France était la plus reconnaissante des pays européens !

De Gaulle ne releva pas et coupa sèchement :

— Je vous appelle pour parler du présent et de l'avenir, pas du passé. Ce serait étrange que nos rôles soient inversés et que ce soit moi qui vous parle de l'actualité.

— Sorry, Mon Général, mais l'Europe nous coûte cher, et le peuple américain m'a réélu pour remplir les caisses.

De Gaulle serra la mâchoire et raccrocha.

Il se leva, marcha lentement jusqu'à la fenêtre. Paris brillait de mille feux, vibrant d'une énergie électrique et d'une agitation désordonnée.

Le monde avait changé. Mais la France devait redevenir elle-même.

Brusquement, il se retourna et appuya sur l'interphone.

— Faites-moi venir une équipe de l'ORTF. Je dois m'adresser d'urgence au peuple français.

Il marqua une pause.

— La France est en danger.

12 mars 2025

Pour une presse au service du débat, pas du spectacle

Dans une démocratie digne de ce nom, la presse joue un rôle fondamental : informer, analyser, questionner, et surtout, permettre un débat public libre et éclairé. Pourtant, force est de constater que, trop souvent, l'espace médiatique devient le théâtre d'un affrontement stérile entre camps opposés, où la pensée critique cède le pas à l'adhésion obligatoire.

La véritable mission du journalisme n'est pas d'être le bras armé d'une faction politique, mais de donner à chaque citoyen les clés pour comprendre et juger par lui-même. Hélas, la logique du clivage l'emporte. Trop de médias enferment le débat dans une alternative simpliste : pour ou contre, ami ou ennemi, loyaliste ou traître. Résultat : les idées s'effacent derrière des postures, et la critique constructive devient un exercice périlleux.

Quand le débat s'efface derrière l'allégeance

Que l'on adhère ou non à une vision politique, une question devrait tous nous interpeller : où est passée l'analyse rigoureuse et indépendante des faits ? Pourquoi tant de médias semblent-ils se transformer en tribunaux partisans où toute nuance est perçue comme une trahison ?

Les figures politiques ne sont plus jugées sur leurs actes, mais sur leur conformité à une ligne éditoriale. Une réforme, une décision, une orientation ne sont plus évaluées en fonction de leur efficacité ou de leur pertinence, mais selon qu'elles profitent ou non à un camp donné.

Une personne saluée hier sera vilipendée demain, non pas parce que ses idées ont changé, mais parce que le jeu des alliances et des inimitiés l'a désignée comme cible.

Le poison du sensationnalisme

À cela s'ajoute une autre dérive : l'obsession du scandale et de l'attaque personnelle. Trop souvent, l'espace médiatique se détourne des enjeux fondamentaux pour se repaître d'anecdotes, de rumeurs et d'éléments relevant de la vie privée. Comme si la politique devait être réduite à un feuilleton, où ce qui importe n'est plus ce qui est fait, mais ce qui fait vendre.

Or, la critique politique ne doit pas se confondre avec la délation ou l'inquisition. Un responsable doit être jugé sur sa gestion des affaires publiques, sur ses décisions, sur sa capacité à servir l'intérêt général. Tout le reste n'est qu'une diversion qui abaisse le niveau du débat et nourrit la défiance citoyenne.

Exiger mieux : un impératif démocratique

Il est temps d'exiger davantage des médias. De réclamer un espace où l'on puisse interroger, contredire, proposer, sans être sommé de choisir un camp ou de s'aligner sur une ligne partisane. De refuser cette infantilisation du débat qui pousse à la polarisation et empêche toute réflexion de fond.

Le journalisme doit retrouver son exigence première : celle de l'indépendance, du pluralisme et du respect de l'intelligence des lecteurs. Il en va non seulement de la qualité de l'information, mais aussi de la santé de notre démocratie.

Aux journalistes, aux éditorialistes, aux responsables de rédaction : offrez aux citoyens un vrai débat. Pas un duel de slogans, pas une guerre de clans. Mais une confrontation d'idées digne de ce nom. Car c'est ainsi, et seulement ainsi, que la presse restera fidèle à sa mission essentielle : éclairer sans manipuler, informer sans embrigader, critiquer sans détruire.

6 mars 2025

Achetez la terre, Dieu n'en fait plus

Réunion au sommet Trump, Poutine et Zelensky

Ambiance feutrée, tapis hors de prix, et un médiateur à la gestuelle expansive qui respire la confiance du promoteur immobilier new-yorkais.

— Messieurs, quel plaisir de vous avoir ici ! Aujourd'hui, nous allons conclure une transaction historique. Une opportunité unique sur le marché de l'immobilier géopolitique ! Vous ne le savez peut-être pas encore, mais vous êtes sur le point de réaliser l'investissement du siècle !

Il sort un dossier luxueux avec des graphiques tape-à-l'œil. Sur l'écran derrière lui, un diaporama PowerPoint s'affiche avec un titre accrocheur : « Ukraine-Russie : un deal qui vaut de l'or ! »

— Alors, nous parlons ici de 30 millions d'acres, soit 12 millions d'hectares ! Une surface plus grande que la Grèce ! Évidemment, tout n'est pas constructible, hein, il y a des forêts, des rivières, des champs de bataille… mais c'est du foncier de qualité !

Le médiateur se tourne vers Zelensky avec un grand sourire commercial.

— Monsieur Zelensky, regardons les chiffres. Vous perdez 20 % de votre territoire, certes… mais en échange, vous récupérez 270 milliards de dollars d'avoirs russes bloqués en Occident. Faites le calcul : ça revient à quelques dollars l'acre peut-être moins ! C'est une liquidation totale ! Une opportunité que vous ne reverrez pas de sitôt ! »

Il fait un clin d'œil appuyé, puis se tourne vers Poutine.

— Monsieur Poutine, vous gardez les 12 millions d'hectares conquis pour le même prix. Et croyez-moi, l'immobilier ne fait qu'augmenter, même en période de guerre ! Avec un peu de patience et quelques sanctions en moins, vous pourriez doubler votre mise en quelques années. C'est du solide, du rentable, du sûr !

L'écran change et affiche des options supplémentaires.

— Et comme j'aime faire plaisir à mes clients, voici quelques bonus pour rendre l'affaire encore plus attrayante !

Pour l'Ukraine :
- 270 milliards débloqués immédiatement.
- Une garantie « no invasion » valable 10 ans.
- Un abonnement premium aux armes occidentales avec livraison express.

Pour la Russie :
- Un pack « non-ingérence de l'OTAN » (dans la limite du stock disponible).
- Un droit exclusif sur les « zones libérées » (comprenez : occupées).
- Un abonnement illimité à la propagande d'État avec mises à jour régulières.

Le médiateur frappe sur la table comme un commissaire-priseur.

— Allez, messieurs, c'est maintenant qu'il faut décider. Une affaire pareille, ça ne traîne pas ! C'est gagnant-gagnant ! Monsieur Poutine, vous obtenez votre territoire ! Monsieur Zelensky, vous récupérez votre cash ! Et moi… et bien moi, je sauve le monde en réalisant la plus grande transaction immobilière de l'histoire !

Silence. Les deux présidents se regardent. Poutine croise les bras. Zelensky fronce les sourcils.

Finalement, un conseiller chuchote à Zelensky :

— L'acre à ce prix-là… c'est vraiment pas cher, hein.

De l'autre côté, un oligarque murmure à Poutine :

— Chef… ça se revend bien, un terrain conquis.

Le médiateur tend une plume hors de prix.

— Alors, on signe ?

Ils se serrent la main.

Le médiateur explose de joie :

— Félicitations, messieurs ! Une guerre en moins, une transaction en plus !

Qui a dit que la paix ne pouvait pas être rentable ?

17 mars 2025

Qui a intérêt à détourner notre regard de l'essentiel ?

En parcourant les pages de Facebook pour répondre aux vœux de fin d'année et formuler les miens, je me suis arrêté sur des images marquantes. Elles montrent des manifestations à travers le monde, des foules dénonçant le génocide en Palestine, les bombardements, les massacres, et la destruction d'écoles et d'hôpitaux. Ces images, impossibles à ignorer, révèlent une humanité encore capable de se mobiliser face à l'injustice.

Hier soir, Sa Sainteté le Pape a exprimé lui-même sa compassion pour les Palestiniens. Dans certaines messes de minuit, des prières ont été consacrées à ces victimes oubliées. Aujourd'hui, je vois entre autres des Suédois et des Danois braver le froid glacial, marcher dans des forêts enneigées, unis dans leur engagement pour dénoncer ce génocide. Hommage à ces hommes et ces femmes qui rappellent, par leur courage, que l'humanité peut encore s'élever contre l'indifférence.

Mais en parallèle, je ne peux m'empêcher de remarquer autre chose. Parmi ces visites sur Facebook, je vois aussi des discussions autour de sujets éloignés, parfois futiles, ou de débats abstraits sur la religion. Bien sûr, chacun est libre d'écrire, de partager, et de s'intéresser à ce qu'il veut. C'est là un principe fondamental. Mais cette liberté devrait-elle nous détourner de l'essentiel ? Peut-on ignorer ces cris de détresse qui résonnent à travers le monde ? Peut-on être moins solidaires de nos frères palestiniens que les peuples nordiques ?

Je ne critique pas les interrogations personnelles ni les préoccupations individuelles, mais je me demande si nous n'avons pas, parfois, perdu le sens des priorités. Peut-être que la saturation d'informations sur les réseaux sociaux nous pousse à nous réfugier dans des débats sans lien avec les drames humains qui se déroulent sous nos yeux.

Pourtant, ces drames exigent plus que jamais notre attention, notre solidarité, notre action.

Ce n'est pas un reproche, mais une réflexion. Une demande de se rappeler que la liberté d'expression, si précieuse soit-elle, peut aussi être un outil pour faire entendre des voix qui n'ont pas la chance de pouvoir s'exprimer. Un appel à utiliser cet espace collectif que sont les réseaux sociaux pour éveiller les consciences, partager des idées qui construisent, et contribuer, chacun à notre manière, à faire face à l'injustice.

Nous vivons dans un monde complexe, où il est facile de s'égarer. Mais à l'heure où des enfants, des femmes, et des hommes souffrent et meurent sous le poids de l'injustice, posons-nous cette question : que faisons-nous, nous, qui avons la chance d'avoir une voix, un clavier, une audience ? Chaque mot, chaque partage compte.

Comment peut-on détourner son regard, détourner son esprit, quand tant d'enfants, de femmes et d'hommes subissent l'injustice la plus abjecte ?

Enfin pourquoi ces débats stériles qui couvrent nos pages quand un peuple crie, saigne et appelle au secours ? Quand des pays sont envahis ? Qui veut détourner notre regard de l'essentiel pour nous pousser à continuer ces débats stériles qui durent depuis plus de douze ans et quels sont les inspirateurs et les vrais bénéficiaires ?

25 décembre 2024

Les mauvaises nouvelles

Armes de destruction massive des nations

Parfois, un pays ne meurt pas sous les coups des bombes ni sous la pression d'un effondrement économique. Il se dissout bien avant, miné de l'intérieur par une guerre psychologique invisible mais dévastatrice : la propagation incessante de mauvaises nouvelles. Dans une époque où l'information est instantanée, où chaque citoyen est un vecteur potentiel de messages, avons-nous mesuré les ravages que peut causer la désinformation, l'exagération et la manipulation médiatique sur une nation tout entière ?

Le printemps arabe est l'un des exemples les plus frappants des conséquences désastreuses d'une surenchère de nouvelles alarmistes et souvent mensongères. Ce qui, au départ, pouvait sembler être un élan vers la liberté s'est transformé en une spirale de chaos, de guerres civiles et d'effondrement d'États entiers. Plus d'une décennie plus tard, des millions de personnes continuent de payer le prix de cette tempête médiatique qui a nourri les tensions et détruit des sociétés entières. Qui assume aujourd'hui la responsabilité de ces tragédies ? Qui paie pour les nations démembrées, les peuples déplacés, les économies anéanties ?



L'empoisonnement quotidien des esprits

Les mauvaises nouvelles ne sont pas neutres. Elles ne se contentent pas d'informer, elles transforment les perceptions, elles façonnent les psychologies collectives. Quand une population est exposée en permanence à des récits de crise, de violence, de corruption, elle finit par intégrer ces éléments comme une réalité incontournable. Elle perd espoir. Elle ne croit plus en ses institutions. Elle se méfie de ses voisins. Elle n'a plus de projet collectif.

Or, un peuple sans espoir et sans projet commun est un peuple vulnérable. Il devient la proie facile des influences extérieures, de l'ingérence étrangère, des forces qui, dans l'ombre, tirent profit du chaos. Plus grave encore, l'effet cumulatif des nouvelles anxiogènes fragmente la société en factions irréconciliables, opposant les uns aux autres dans une lutte où il n'y a que des perdants.

L'art de manipuler par l'exagération et le mensonge

Les mauvaises nouvelles ne sont pas seulement destructrices par leur contenu, mais aussi par leur mode de diffusion. Souvent, elles ne reflètent pas la réalité brute, mais une version amplifiée, biaisée ou carrément fausse. Un fait anodin devient une affaire nationale. Une rumeur se transforme en certitude. Un incident isolé est présenté comme un symptôme généralisé.

Ce mécanisme est bien connu des stratèges de la guerre psychologique. Pour démolir un État, il suffit parfois de le noyer sous une avalanche de récits négatifs jusqu'à ce que ses propres citoyens le rejettent. On ne détruit plus une nation avec des armées, on la fait s'effondrer de l'intérieur, par la désinformation et l'intoxication médiatique.

Les architectes du chaos

Mais alors, qui sont les coupables ? Qui alimente cette machine infernale ?

D'abord, il y a ceux qui, par intérêt politique, économique ou géopolitique, ont un agenda clair : fragiliser les États et semer le doute dans les esprits. Ce sont les faiseurs de guerre de l'ombre, ceux qui maîtrisent l'art de la manipulation de masse.

Puis, il y a ceux qui, par sensationnalisme ou par irresponsabilité, diffusent sans filtre des informations déformées. Une partie des médias, avides d'audience, participent à ce jeu dangereux en privilégiant l'émotion au détriment de l'analyse, le scandale à la vérité.

Enfin, il y a la foule anonyme des relais involontaires : les citoyens eux-mêmes. Chaque partage, chaque commentaire, chaque indignation non vérifiée devient un rouage supplémentaire dans cette machine qui tourne à plein régime.

Réapprendre à voir la réalité

Un pays ne peut survivre sans une colonne vertébrale psychologique solide. Il ne peut progresser si ses citoyens ne croient plus en lui. Il est donc vital de reprendre le contrôle de l'information et de notre rapport aux nouvelles.

• Exiger la responsabilité des médias : La liberté d'informer ne doit pas se transformer en liberté de nuire. Il faut un journalisme exigeant, éthique, qui refuse de sombrer dans la course au drame permanent.

• Éduquer à la vérification : Chacun doit devenir un citoyen lucide, capable de discerner le vrai du faux, d'identifier la manipulation et de refuser d'être un simple maillon dans la chaîne du chaos.

• Valoriser les récits constructifs : Une nation a besoin de récits positifs, de modèles, d'exemples de réussite. On ne bâtit pas un avenir en se focalisant uniquement sur ce qui va mal.

La guerre de l'information est aujourd'hui plus puissante que la guerre des armes. Ceux qui propagent des nouvelles anxiogènes et fausses sont des acteurs du désastre, qu'ils en aient conscience ou non. Il est temps de comprendre que le véritable pouvoir est entre les mains de ceux qui choisissent quoi dire, quoi écouter et quoi croire. Parce qu'un pays qui se laisse enfermer dans un cycle de négativité permanente n'est pas un pays en crise, c'est un pays en sursis.

24 mars 2025

L'universel en péril

Avant-propos
Écrire à travers les époques : relier, plutôt qu'alerter ou disjoindre

Il arrive un moment dans la vie d'un homme — surtout quand il a beaucoup vu, beaucoup lu, beaucoup attendu — où l'écriture cesse d'être une simple narration du présent. Elle devient une traversée. Un pont jeté entre les époques.

Désormais, mes textes porteront cette empreinte. Ils s'inscriront plus nettement dans l'Histoire, non par prétention d'historien — je ne le suis pas et ne cherche pas à le devenir — mais parce que, l'âge venant, la mémoire et l'intensité des époques que je traverse m'y conduisent presque instinctivement.

Comment écrire aujourd'hui sans entendre résonner les grandes voix du passé ? Comment regarder le présent sans sentir les ombres anciennes, les échos d'hier qui cognent à nos portes ? Et surtout, comment ne pas écrire pour demain, pour ceux qui viendront après, peut-être dans le tumulte, peut-être dans l'oubli ?

Dans ce temps de folie coloniale en Palestine, comment rester fidèles à nos valeurs humanistes, sans relâcher la vigilance contre l'antisémitisme et le retour de la barbarie ? Il faut des hommes capables de porter des valeurs plus hautes que leur seule condition. Car lorsque le glas sonne pour l'un, c'est déjà l'humanité tout entière qu'il avertit.

Mais on ne bâtit rien de durable en se limitant aux secousses du présent. Pour comprendre ce qui nous traverse — et espérer y répondre — il faut apprendre à relier les événements du jour aux grands mouvements de l'Histoire. L'humanité n'avance que lorsqu'elle tire les leçons du passé, éclaire le présent et ouvre des voies pour l'avenir. Car nous sommes, qu'on le veuille ou non, embarqués ensemble dans une aventure commune — liés par un destin partagé, bien plus profond que les frontières, les appartenances ou les rancunes.

Je demande donc l'indulgence de mes lecteurs. Je n'avance pas comme un historien qui déchiffre les archives. Je parle depuis le vif d'une époque — la mienne — et parfois, depuis le cœur même d'événements que j'ai traversés ou qui m'ont bouleversé. Mes mots sont ceux d'un témoin, pas d'un juge. D'un homme en éveil, pas d'un archiviste.

Si mes récits prennent parfois la forme de dialogues imaginés ou de scènes recomposées, c'est pour mieux faire entendre l'esprit d'un moment, la vérité sensible d'un monde au bord d'un grand basculement.

Je crois, au fond, que les écrivains vieillissent en devenant guetteurs. Guetteurs de signes. Guetteurs de cycles qui reviennent. Et que leur devoir n'est pas tant d'alerter que de relier — relier les temps et les époques, les douleurs et les souffrances, les aveuglements et les espérances.

C'est à cela que j'aimerais consacrer les pages qui suivent… et le temps qui me reste. Avec la pudeur du narrateur et la sincérité du survivant.

Prologue — Bruxelles, juin 2025
Un dossier oublié… et une alerte silencieuse

Je rangeais mes archives un matin, dans cette lumière douce d'un mois de mai finissant, lorsque je suis tombé sur un dossier jauni, oublié entre deux étagères. À l'intérieur, des notes, des dialogues, des fragments d'une époque révolue : l'Allemagne des années 1930. Sans doute un exercice lorsque je fréquentais les ateliers d'écriture dans les année 1970 à Bruxelles.

Je me suis replongé dans ces écrits, échos d'une époque où l'on croyait encore que la culture et la raison suffiraient à contenir la barbarie. Des intellectuels, des artistes, des citoyens éclairés débattaient, convaincus que leur nation, forte de son héritage humaniste, ne céderait jamais à la haine.

Je vous livre ici deux de ces scènes qui se passent de commentaires.

Scène I — Berlin, janvier 1932
Croire à la force de la culture, ignorer les signes avant-coureurs

Le salon du professeur Theodor Lichtenberg, philosophe respecté, est baigné d'une lumière tamisée. Les murs sont couverts de livres, les conversations sont animées.

Professeur Lichtenberg
Ce pays a produit Lessing et Moses Mendelssohn, il a porté Schiller aux nues, il a formé Einstein et Rosa Luxemburg. Il a élevé la pensée critique au rang d'art. Alors… Croyez-vous que le peuple qui a lu Faust puisse se laisser dicter sa conscience par des hurluberlus en bottes ?

Dr. Elisabeth Heymann, juriste
L'État de droit est solide. Même les plus véhéments des agitateurs doivent respecter la Constitution. Jamais une majorité allemande ne voterait contre la raison.

Hans Gebauer, écrivain pacifiste
L'antisémitisme n'a pas disparu, mais il recule. Le peuple apprend. On lit Freud à Leipzig, on enseigne Kafka à l'université. Même les plus conservateurs reconnaissent le génie juif comme part intégrante de notre culture.

Dr. Friedrich Manz, historien
Il y a des grondements, bien sûr. Mais souvenez-vous de 1848, de la poussée libérale. L'Allemagne sait redresser la tête. Ce peuple a une mémoire longue, il saura faire le tri entre colère et honte.

Ernst, étudiant
Et pourtant… dans ma faculté, les propos changent. On ironise sur « les nez crochus », on raille les noms étrangers. Certains professeurs ferment les yeux, d'autres sourient. Il y a une fatigue, une envie de coupables.

Professeur Lichtenberg
Ce serait un suicide culturel de tourner le dos à notre héritage juif. Heine est dans nos bibliothèques. Mahler est dans nos salles de concert. Même ceux qui critiquent les cosmopolites s'extasient devant un concerto de Mendelssohn. C'est là la meilleure garantie.

1er juin 2025

L'universel en péril suite

Scène II — Berlin, mai 1933
La chute : quand la culture ne suffit plus

Le même salon, un an plus tard. Les rideaux sont tirés, l'ambiance est lourde.

Professeur Lichtenberg

Le 10 mai, à quelques rues d'ici, on a brûlé les livres. Freud, Mann, Einstein, Zweig… des étagères entières de notre mémoire sont devenues cendres. Et les passants applaudissaient. Certains filmaient.

Dr. Heymann

J'ai été suspendue de la faculté. Pour « activité incompatible avec l'esprit allemand ». Mon nom seul est devenu une tache.

Ernst

Vous vous souvenez ? J'étais celui qui s'inquiétait. Aujourd'hui je suis celui qu'on pourchasse.

Mon voisin – qui m'avait offert du vin à Noël – m'a craché à la figure.

Gebauer

J'ai tenté de publier une tribune, une défense de Heine. L'éditeur a ri. Il m'a dit : « Heine est mort deux fois. Une fois de maladie, une fois par le feu. »

Professeur Lichtenberg

Je croyais que la culture serait un rempart. Qu'un peuple capable de jouer Bach ne saurait sombrer dans la barbarie. Je me suis trompé. Ils récitent Goethe en allumant les bûchers.

Épilogue — Bruxelles, juin 2025
Les échos du passé dans les censures du présent

Je referme le dossier, le cœur serré. Ces voix du passé résonnent étrangement avec notre présent. Je reprends mon journal du jour et lis :

« L'Université de New York a suspendu le diplôme d'un étudiant qui a utilisé son discours lors de la cérémonie de remise des diplômes pour dénoncer la guerre d'Israël dans la Bande de Gaza et la qualifier de génocide, tout en accusant les États-Unis de complicité dans cette situation. » (Washington Post, par Victoria Bisset).

Je reste un moment silencieux, méditant sur ces échos du passé dans notre actualité. La vigilance est un devoir de chaque instant. Je détourne la tête par lassitude et je tombe sur une coupure de presse oubliée sur un coin de mon bureau que j'avais commentée au moment de sa parution :

« À Lyon, en France, une femme a été verbalisée pour avoir porté un pin's aux couleurs... de la pastèque. Les agents ont estimé que le vert, le blanc, le rouge et le noir rappelaient le drapeau palestinien, et donc constituaient une manifestation politique interdite. Le pin's a été saisi. »

Je repose tout.

Une page se tourne.

Une autre, plus sombre, menace de s'écrire.

Note finale
Ce que nous trahissons en nous taisant.

Je n'ai pas écrit ce texte pour instruire, ni pour accuser. Je l'ai écrit comme on pose un repère sur une carte intérieure — pour ne pas oublier la direction du vent, la couleur d'un crépuscule, la manière dont un monde bascule sans qu'on s'en aperçoive.

Il n'y a pas d'immunité culturelle. Pas d'exception morale. Même les peuples les plus instruits, les plus riches en arts et en pensée, peuvent faillir, céder, se perdre. Et ceux qui ne résistent pas aux premières fissures deviennent tôt ou tard les complices du gouffre.

Si j'ai convoqué ces voix du passé, c'est pour mieux entendre les murmures du présent. Et pour rappeler — à moi-même d'abord — que le silence face à l'injustice n'est jamais neutre, et que face à un génocide, il devient un crime.

Écrire cela ne changera peut-être rien, comme à Berlin en 1932.

Mais se taire serait déjà trahir.

2 juin 2025

Le droit international, miroir brisé :

le regard d'un homme de 80 ans

À vingt ans, j'adorais le mot droit international. Il brillait dans ma tête comme une étoile fixe, un rempart invisible contre les horreurs du passé. J'y voyais une conscience supérieure, née des cendres des guerres, une promesse faite à l'humanité tout entière : plus jamais cela. Le monde, croyais-je, s'était doté d'un langage commun, impartial, sacré. Au-dessus des intérêts, au-dessus des armes.

Mais à quatre-vingts ans, ce même mot me paraît usé, affadi, comme un drapeau qu'on hisse à moitié, ou qu'on range selon la météo. Le droit international n'est plus cette boussole morale que je rêvais adolescent. Il est devenu l'ombre portée du pouvoir : clair quand il sert les forts, flou quand il dérange, absent quand il condamne les alliés.

L'ombre du droit

À 80 ans, on n'a plus besoin de longues démonstrations. Il suffit d'observer. J'ai vu, au fil des années, ce mot prononcé avec solennité dans certains débats — jusqu'à dix-sept fois dans une seule émission évoquant l'Ukraine ou l'Iran. Et j'ai vu, dans les mêmes studios, le silence peser sur Gaza, où le droit semble avoir déserté les ruines, les enfants amputés, les files d'attente mitraillées. Une seule fois, ce mot sacré y fut murmuré. Une seule fois. Comme une gêne.

Et quand un tribunal, fût-il international, ose rappeler la règle… il est sanctionné.

Ironie récente, amère vérité

En juin 2025, quatre juges de la Cour pénale internationale ont été sanctionnées par les États-Unis : gel de leurs avoirs, interdiction de voyager.

Leur seul tort ? Avoir autorisé des enquêtes et ordonné des mandats d'arrêt contre Benjamin Netanyahu, pour crimes de guerre présumés — une simple application du droit international. Elles ont été punies pour avoir fait ce qu'un tribunal implanté en 2002, ratifié par 125 pays, est censé faire : juger les crimes contre l'humanité .

Les juges en question — Solomy Balungi Bossa, Luz del Carmen Ibáñez Carranza, Reine Alapini-Gansou, Beti Hohler — n'ont enfreint aucune règle, sauf celle que la puissance veut préserver. Washington a dénoncé leurs décisions comme illégitimes et menaçantes pour la souveraineté américaine et israélienne .

À qui le droit appartient-il ?

C'est là que mon regard de vieil homme se fige. Le droit international, tel qu'on le voit s'appliquer aujourd'hui, n'est ni un droit, ni vraiment international. C'est un décor. Une mise en scène. Une épée qu'on prête à certains, qu'on retire à d'autres. Une illusion de justice quand elle est commode ; un silence assourdissant quand elle dérange.

À vingt ans, j'aurais crié. Aujourd'hui, j'écris. Non pas par résignation, mais par lucidité. Car ce n'est pas le droit lui-même que je renie, mais l'usage inégal qu'on en fait. Il faudrait le rendre à son peuple, à sa source, à ses victimes. Il faudrait oser le nommer quand il protège les faibles, non quand il justifie les forts.

Le droit international n'est pas perdu. Il est juste pris en otage.

Mais les mots, eux, demeurent. Et tant que des juges auront le courage de dire la vérité — même au prix de leur liberté — il restera une flamme quelque part.

Et le regard d'un vieil homme pour l'entretenir.

Les risques des critiques généralisées

sur les communautés entières

Rappelons-nous la fable de la Fontaine *Le Loup et l'Agneau* et la terrible sentence du plus fort :

« Si ce n'est toi, c'est donc ton frère »

La généralisation des critiques envers des groupes entiers pose des dangers majeurs pour nos sociétés. Lorsque des critiques ciblent des groupes ethniques, religieux ou nationaux dans leur totalité, elles risquent d'alimenter des stéréotypes et des préjugés, favorisant ainsi le racisme et la discrimination.

Cette approche contribue également à créer des divisions profondes entre les groupes, exacerbant les tensions et les conflits sociaux. En généralisant, on commet l'injustice de condamner des individus pour les actions d'autres membres de leur communauté, ce qui engendre des inégalités et des ressentiments.

De plus, cette simplification des questions complexes empêche un débat nuancé et constructif, freinant ainsi la résolution des problèmes réels. Enfin, la stigmatisation des groupes peut engendrer des sentiments d'exclusion et de colère, favorisant la radicalisation et l'extrémisme.

Il est donc crucial de concentrer les critiques sur les actions spécifiques ou les politiques plutôt que sur des groupes entiers pour promouvoir un dialogue plus juste, inclusif et constructif.

31 août 2024

Éclairs de mémoire

sous une tempête au présent

Une tempête inhabituelle tournoie à Bruxelles, déchaînant une scène climatique inaccoutumée. De ma fenêtre, j'observe, fasciné et effrayé, les passants s'accrochant désespérément aux poteaux, certains courant vers les porches des immeubles pour se protéger. Les voitures ralentissent, cherchant désespérément une place pour se garer sous une pluie torrentielle. Le sol tente avec peine d'absorber les trombes d'eau conquérantes, tandis que le vent puissant menace de faire vaciller les rares piétons.

Dans le ciel, des éclairs zèbrent l'obscurité, illuminant fugitivement la ville comme des flashes de mémoire de mon adolescence. Le roulement du tonnerre résonne avec une intensité presque palpable, faisant vibrer les fenêtres et mes souvenirs.

Je me précipite vers le jardin, vérifiant que la porte est bien fermée pour empêcher notre chat Pharaon de sortir à l'aventure. Là, un décor moins stressant mais tout aussi poétique m'attend. Autrefois, j'aimais braver les éléments, leur nature indomptée, cherchant inspiration dans chaque averse, chaque orage. La veste que je partageais avec mon camarade du moment lorsque l'averse nous surprenait, maintenant un souvenir éclatant sous la pluie battante.

Aujourd'hui, l'âge m'a appris à craindre plutôt qu'à défier ces forces naturelles. Je les observe depuis ma fenêtre, capturant chaque détail avec soin dans mes mots, préservant ainsi les sensations nécessaires pour nourrir l'inspiration qui demeure toujours en éveil chez moi.

Dans la confrontation avec ces éléments déchaînés, je réalise la puissance et la beauté brutales de la nature. Elle nous rappelle notre humilité et notre connexion profonde avec le monde qui nous entoure. Chaque tempête est un rappel poignant de notre fragilité et de notre résilience, une invitation à contempler avec respect et admiration la force des éléments qui façonnent notre existence.

9 juillet 2024

Qui crée la peur et qui la diffuse ?

Une voix intérieure m'a soufflé une vérité simple, mais que l'on oublie souvent : la peur ne naît pas en nous naturellement. Elle vient de quelque part. Elle est injectée, entretenue, amplifiée. Elle est semée dans les conversations, les publications, les images, les rumeurs, les actualités, les commentaires, les suppositions. Elle est partout — à la télévision, à la radio, dans les journaux, sur les réseaux sociaux, dans les discussions entre collègues, amis ou voisins.

Et cette peur n'est pas toujours l'œuvre de grands pouvoirs ou de stratégies de domination : elle prend racine aussi dans nos gestes les plus ordinaires, dans nos habitudes de relayer sans filtre ce qui nous angoisse. Une vidéo choquante, une fausse alerte, une information alarmante sortie de son contexte, une simple exagération... Et soudain, une étincelle devient incendie.

Alors comment s'étonner que tant de gens perdent courage ? Comment rester debout quand chaque jour nous expose à une cascade d'inquiétudes ? Même ceux qui n'ont ni mauvaise intention ni pouvoir particulier peuvent, sans le vouloir, devenir des agents de propagation de la peur.

C'est pour cela que nous avons tous une responsabilité. Ne pas répandre la peur inutilement, ne pas faire écho à tout ce qui affole, ne pas se faire les messagers automatiques des mauvaises nouvelles. Quand on apprend quelque chose de négatif, posons-nous la question : est-ce utile de le relayer ? À qui cela sert-il ? Et surtout, pourquoi ne pas plutôt choisir de diffuser ce qui renforce, ce qui construit, ce qui rassure ?

Ce n'est pas de l'aveuglement. Ce n'est pas nier la réalité. C'est faire contrepoids. Car trop de peur, trop de négatif, trop de noir... finissent par paralyser une société entière, l'enfermer dans une psychose collective, la rendre vulnérable à toutes les formes de manipulation ou de domination.



Un peuple qui s'échange en boucle ses blessures finit par croire qu'il est condamné à sa souffrance. Un peuple qui partage ses victoires, même modestes, finit par se convaincre qu'il peut avancer.

À nous de choisir le zoom. Agrandir les échecs ou amplifier les réussites. Mettre en avant ce qui détruit ou ce qui construit. Encourager ou décourager.

Car un peuple dont chaque citoyen devient porteur de courage, de lucidité et d'espoir… se forge, petit à petit, un courage d'acier. Et ce genre de peuple, aucun vent hostile ne peut l'abattre.

14 juin 2025

L'art de perdre… sans capituler

Depuis quelques jours, une petite rivalité tiède s'est installée entre mon chat Bengal, Pharaon, et moi. Mon épouse étant absente (elle qui, d'ordinaire, cède à tous ses caprices félins), je m'étais juré de remettre les pendules à l'heure. Mais avec douceur, bien sûr. Autant dire : sans aucun résultat.

La chatière, censée être sa porte d'entrée et de sortie, dort depuis plusieurs mois comme une décoration murale. Pharaon a vite compris qu'il lui suffisait de miauler deux ou trois fois pour qu'un majordome en chair et en os (mon épouse le plus souvent) vienne lui ouvrir la grande porte. Hier, excédé, j'ai trouvé une ruse : entrouvrir la porte du jardin pour qu'il ait un accès direct, histoire de m'offrir la tranquillité.

Las, le voilà qui miaule quand même. Je lève les yeux depuis mon bureau et le vois : il fixe la porte entrouverte… puis me fixe droit dans les yeux comme si je venais de me lancer dans une grève sauvage. Dans son regard, je lisais clairement : « Ouvre-la complètement, s'il te plaît ». Il suffisait pourtant d'un simple coup de patte pour élargir l'ouverture et s'élancer vers la liberté. Mais non : il voulait me faire plier, égratigner mon autorité retrouvée et avoir le dernier mot.

Alors, décidé à ne pas céder, je le regarde encore droit dans les yeux et, d'un geste théâtral de la main, je mime l'action : « Regarde, Pharaon, il te suffit de faire ça ». Il observe tout, attentif comme un élève modèle. Silence. Immobilité totale. J'insiste : deuxième démonstration, cette fois au ralenti, façon film pédagogique.

Et là, surprise sidérante : Pharaon lève sa patte droite… et reproduit exactement mon geste. Pas pour pousser la porte, non ! Juste pour me dire : « C'est bien ça. Mais maintenant, viens le faire toi-même ».

À ce stade, difficile de ne pas éclater de rire. Mais rire devant lui, c'était risquer de perdre toute mon autorité. Je me suis donc tourné pour pouffer discrètement, puis j'ai repris mon air sévère en pivotant mon fauteuil. Lui, imperturbable, attendait.



Alors, plutôt que de céder, j'ai pris une décision radicale : je me suis levé, j'ai fermé la porte… et je suis sorti dans le jardin pour me changer les idées, en veillant bien à ce qu'il reste à l'intérieur pour sauver mon autorité. J'ai saisi le tuyau d'arrosage, sachant qu'il adore jouer à cache-cache avec l'eau.

Quelques minutes plus tard, qui vois-je apparaître ? Pharaon, triomphant… utilisant tranquillement la chatière qu'il snobait depuis des mois, comme si c'était son idée depuis toujours.

Chacun est sorti gagnant de cet affrontement : lui n'a pas perdu la face et moi, mon autorité.

31 août 2025



Deuxième déambulation

Palestine, résistance et dignité

« Il y a dans le cœur de l'homme une dignité profonde qui ne se négocie jamais »

Aimé Césaire



Table des matières *deuxième déambulation*

À Gaza, on ne meurt pas qu'une seule fois. 64
Gaza l'échec d'Israël face à la détermination des Palestiniens 66
Donald Trump et le risque d'un crime de guerre à Gaza 68
Après Gaza, la Cisjordanie. La Palestine au marché des dupe 71
Face à la famine qui tue à Gaza, une diplomatie lâche et ronronnante 74
Génocide à Gaza. La complicité active de l'Occident 76
La solution finale pour la question palestinienne? 79
À Gaza, crime et impunité avancent main dans la main — un génocide en temps réel. 82
La tragédie du peuple palestinien a-t-elle une fin? 84
À demain, inch'Allah 86
Il y a trente ans, jour pour jour. 88
Un baiser, une brèche dans le mur de la haine 92
Ni dupe, ni vaincu. Le peuple palestinien refuse l'exil forcé 94
Une terre promise par l'Éternelou une guerre éternelle promise ? 96
Quand l'injustice s'intensifiela résistance se renforce 98
Quand la joie des enfants fait oublier les ruines. 102
Aux combattants du droit à l'existence des Palestiniens 104
Mon drapeau, mon étendard ou mon linceul 106
Les Palestiniens, un peuple qui refuse de céder sa terre 110
Du ghetto de Varsovie au blocus de Gaza. 112
L'ultime croisement de chemins 114
Ne vous réjouissez pas trop vite du Printemps Arabe : une réflexion nécessaire
sur nos tragédies collectives. 116
Poème pour Farès Khaled, un jeune tunisien courageux. 119
Gaza. Quand la France oublie ses principes 120
La CIJ appelée à intervenir face à l'urgence humanitaire à Gaza. 122
La tragédie continue 124
Un souffle d'honneur sur la route de Rafah. 126
On brise les miroirs du monde. 128
Doha, un sommet sous tension 130
Le boomerang. 132
Un nouveau Yalta se dessine Quels remparts pour les petits États? 134
Gaza, Ukraine, Iran. Répétition tragique des erreurs du passé 137
Le saut hésitant de Macron. 140

À Gaza, on ne meurt pas qu'une seule fois

Donald Trump, président élu des États-Unis, menace de représailles terribles si les otages israéliens ne sont pas libérés avant sa prise de fonction. Représailles ? Sur quoi ? Gaza est déjà détruite à 95%. Qu'a-t-il l'intention de bombarder encore ? Les 5% de bâtiments restants ? Les tombes éventrées à plusieurs reprises ?

Gaza, aujourd'hui, n'est plus qu'un immense cimetière à ciel ouvert. Ici, les ruines s'amoncellent sur d'autres ruines. Les routes n'existent plus, les hôpitaux sont devenus des cratères, et les villes ne sont plus que des souvenirs ensevelis sous les décombres. Les survivants errent sans direction, perdus dans un paysage où tout sens a disparu. L'horreur s'est installée comme une routine, et la mort règne sans partage.

Les chiffres s'égrènent sans fin à ce jour : 44 500 morts, 10 000 corps encore enfouis sous les débris, 104 000 blessés. Ces chiffres ne choquent plus. Ils deviennent des notes en bas de page dans les journaux, des statistiques répétées mécaniquement dans les bulletins d'information.

Pourtant, derrière chaque nombre, il y a une vie, une histoire, une famille anéantie. Des enfants amputés sans anesthésie. Des morts enterrés sans linceul, faute de temps ou de moyens.

Et dans ce chaos, une annonce télévisée me fait sursauter. Non pas parce qu'elle apporte une lumière dans l'obscurité, mais parce qu'elle illustre à quel point nous avons perdu tout repère moral. Donald Trump menace de représailles terribles si les otages israéliens ne sont pas libérés avant sa prise de fonction.

À Gaza, on ne meurt pas qu'une seule fois. On meurt deux, trois, peut-être mille fois. Bombardés, déterrés, enterrés à nouveau. Les vivants, eux, continuent à fuir les bombardements pour tenter d'échapper à ce cycle macabre. Ils sont plus que saturés de gémissements, de hurlements, de sirènes tournant à vide parce qu'il n'y a plus de lieu où emmener les morts et les blessés.

Et nous, où sommes-nous dans tout cela ? Sommes-nous devenus sourds à ces cris, aveugles à ces images, insensibles à ces tragédies ? Chaque massacre semble réduire notre capacité à nous indigner. Chaque déclaration cynique d'un leader politique nous révolte pour un instant, avant de nous anesthésier un peu plus tard.

Ce qui se passe à Gaza dépasse les mots. C'est une tragédie qui interroge la conscience de chacun. Quelle civilisation se permet de raser pêle-mêle des hôpitaux, des routes, des quartiers entiers, et enfin des cimetières, sous prétexte d'instaurer une paix générale quitte à détruire la paix éternelle ? Quel message voulons-nous transmettre en bombardant les ruines ? Et quelle gloriole pour les officiers qui exécutent ces missions et les politiciens qui les ordonnent ?

Nous ne pouvons pas prétendre ne pas savoir. Les images, les récits sont sous nos yeux.

L'inhumanité à Gaza ne peut devenir une simple page sombre de l'Histoire, un épisode lointain à classer dans les archives. C'est un crime quotidien, un génocide qu'aucun prétexte ne saurait justifier.

Nous devons exiger un retour urgent à l'humanité. Les morts de Gaza ne peuvent plus parler. Mais les vivants, eux, peuvent encore porter leur voix. Refusons de nous taire, de cesser d'écrire, de publier, de dénoncer. Le silence face à cet anéantissement est une complicité coupable.

La destruction de Gaza ne nous concerne pas seulement comme citoyens. Elle interroge ce que nous sommes devenus. Si nous ne disons rien par lassitude, par cynisme ou par peur, alors nous sommes complices de cette tragédie. Et ce sera nous, collectivement, qui serons jugés par l'Histoire.

4 décembre 2024

Gaza : l'échec d'Israël

face à la détermination des Palestiniens

Après quinze mois de bombardements intensifs sur la bande de Gaza, l'armée israélienne, soutenue diplomatiquement et militairement par les États-Unis, la première puissance mondiale, et la plupart des Etats européens, n'a pas atteint son objectif stratégique : déplacer ou éradiquer la population palestinienne de ce territoire exigu.

Malgré l'ampleur de la destruction et le coût humain incommensurable, le peuple palestinien demeure fermement enraciné sur sa terre, démontrant une résilience qui défie toutes les projections militaires et politiques israéliennes.

Cet échec cinglant de l'Etat d'Israël et de ses alliés occidentaux met en lumière une vérité fondamentale : aucune puissance, quelle que soit son arsenal, ne peut éradiquer un peuple déterminé à défendre son existence.

Une politique de nettoyage ethnique

Face à cette impasse, les États-Unis, par la voix du président Donald Trump, tentent d'obtenir par la ruse ce qu'Israël n'a pas pu arracher par la force. La récente proposition adressée à l'Égypte et à la Jordanie d'accueillir 1,5 million de Palestiniens de Gaza illustre une approche qui repose sur le fait accompli : forcer un exil massif sous couvert d'une solution dite humanitaire. Cependant, ni l'Égypte ni la Jordanie ne sont prêtes à endosser une telle responsabilité, conscientes que céder à cette demande reviendrait à cautionner une politique de nettoyage ethnique.

Accepter un tel transfert reviendrait à entériner la disparition de la cause palestinienne, une perspective inacceptable tant pour ces nations que pour la communauté internationale. Or, le peuple palestinien n'est pas un simple enjeu diplomatique que l'on peut déplacer au gré des intérêts stratégiques.

Son droit à l'autodétermination a été reconnu par une majorité écrasante des États membres de l'Onu. Si la solution des deux États, portée par les résolutions onusiennes, et acceptée par les Palestiniens et les Arabes, n'a jamais pu voir le jour, c'est en grande partie en raison du veto systématique des États-Unis, protecteurs inconditionnels d'Israël depuis 1948. Ce soutien sans faille a permis à Tel-Aviv de s'affranchir du droit international, de poursuivre l'occupation et d'étendre la colonisation en toute impunité, retardant toute possibilité de paix durable.

Mais l'Histoire nous enseigne que la force brutale ne peut éternellement dicter l'ordre du monde. Aucun État, aussi puissant soit-il, ne peut redessiner la carte géopolitique selon ses seuls intérêts. Ceux qui misent sur la coercition, le chantage et la manipulation pour imposer leur volonté finissent tôt ou tard par se heurter aux dynamiques imprévisibles de l'évolution historique.

La politique du fait accompli ne peut toujours triompher

Le monopole de la puissance n'est plus ce qu'il était : les moyens de résistance, qu'ils soient diplomatiques, médiatiques ou militaires, se diversifient et se démocratisent. La politique du fait accompli, qui a longtemps servi Israël et ses alliés, se heurte aujourd'hui à une prise de conscience globale et à un monde en mutation.

L'échec d'Israël à Gaza est donc plus qu'un simple revers militaire; il signe l'effondrement d'une logique de domination qui croyait pouvoir écraser un peuple sans subir de contrecoup. Ni la force, ni la ruse, ni la complicité des grandes puissances ne peuvent effacer la légitimité de la cause palestinienne. Tant que le droit international sera bafoué et qu'une paix juste ne sera pas imposée, le conflit perdurera, avec des conséquences imprévisibles pour tous les acteurs impliqués.

31 janvier 2025

Donald Trump et le risque d'un crime de guerre à Gaza

La récente suggestion de Donald Trump concernant un éventuel transfert forcé de la population de Gaza vers des pays voisins suscite une vive inquiétude. Une telle proposition, si elle était mise en œuvre, constituerait une violation grave du droit international et un crime de guerre selon les conventions en vigueur. Cette politique ne serait pas seulement une atteinte aux droits fondamentaux des Palestiniens, mais elle remettrait également en cause les principes qui fondent l'ordre juridique international. Et ne c'est pas avec un pareil projet qu'il va se voir décerner le Prix Nobel que, dans sa mégalomanie, il semble briguer.

Les déplacements forcés de population en temps de guerre sont explicitement interdits par le droit international humanitaire. L'article 49 de la Quatrième Convention de Genève stipule clairement que : « Les transferts forcés, ainsi que les déportations de personnes protégées hors du territoire occupé [...] sont interdits, quelle qu'en soit la motivation. » De plus, l'article 147 de la même convention classe ces pratiques parmi les infractions graves relevant du crime de guerre.

Depuis 1948, les Palestiniens ont été victimes de plusieurs vagues de déplacements, dénoncées par de nombreuses organisations internationales. Le projet de relocalisation forcée des habitants de Gaza s'inscrit dans cette continuité et représente une violation manifeste du droit international.

Droit international et crimes contre l'humanité

Le Statut de Rome de la Cour pénale internationale (CPI) qualifie de crime contre l'humanité tout « déplacement forcé de population » lorsqu'il est commis dans un contexte de persécution ou de nettoyage ethnique. Une expulsion massive

des Gazaouis vers des pays tiers, sans leur consentement, répondrait à cette définition et pourrait être poursuivie devant la CPI.

Le droit international ne protège pas seulement les populations en temps de paix, mais aussi en période de conflit. Ainsi, toute politique visant à modifier la démographie d'un territoire occupé est illégale, car elle détruit les liens culturels et historiques des populations concernées.

Joseph Pelzman, l'homme derrière le plan de Trump pour Gaza

John Quigley, professeur émérite de droit international à l'Université de l'Ohio, rappelle que la majorité des habitants de Gaza sont des réfugiés de 1948 et que leur expulsion constituerait « une violation supplémentaire de leur droit au retour et une atteinte grave à leur statut juridique. » Il souligne que toute tentative de déplacement forcé perpétue une logique de discrimination et d'injustice à l'égard des Palestiniens.

Dans un contexte similaire, plusieurs résolutions de l'Onu ont réaffirmé le principe du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et ont condamné les tentatives d'annexion et de déplacement forcé. Le Conseil de sécurité des Nations unies a notamment insisté sur la nécessité de respecter l'intégrité territoriale des peuples en conflit.

Rejet massif par la communauté internationale

L'idée d'un déplacement forcé de la population de Gaza a été largement rejetée par la communauté internationale. Des pays comme la Jordanie et l'Égypte, directement concernés, ont exprimé leur opposition catégorique, soulignant que cela ne ferait qu'aggraver la crise humanitaire et compromettre toute solution politique à long terme.

L'écrasante majorité des pays du monde, y compris ceux habituellement complaisants vis-à-vis d'Israël et peu sensibles aux souffrances des Palestiniens, ont fermement dénoncé le projet délirant du président américain.

De nombreuses organisations internationales, telles que Human Rights Watch et Amnesty International, ont également dénoncé ce projet, le qualifiant d'illégal et contraire aux principes fondamentaux du droit humanitaire.

La folie furieuse de Donald Trump plane sur le Moyen-Orient

Cette proposition de déportation ne concerne pas seulement la région du Proche-Orient. Elle soulève une question fondamentale : les grandes puissances respectent-elles réellement les normes qu'elles prétendent défendre ?

Lorsque des États influents bafouent le droit international, ils affaiblissent les principes mêmes qui garantissent la paix et la justice. Un tel précédent ouvrirait la voie à d'autres violations et mettrait en péril la stabilité du système international.

Le respect des droits des Palestiniens ne doit pas être perçu comme un enjeu secondaire, mais comme un test de crédibilité pour la communauté internationale. Si les grandes puissances veulent être respectées en tant que leaders mondiaux, elles doivent incarner les principes qu'elles exigent des autres.

L'histoire a montré que l'impunité mène toujours à de nouvelles injustices. Il est donc impératif que les nations responsables agissent avec fermeté pour empêcher toute tentative de nettoyage ethnique et pour garantir la protection des droits fondamentaux des populations les plus vulnérables.

13 février 2025

Après Gaza, la Cisjordanie

La Palestine au marché des dupe

Il n'est plus permis de se bercer d'illusions. Les derniers masques sont tombés : le respect du droit international ne viendra plus de Washington. La Maison-Blanche vient de franchir une ligne décisive en annonçant qu'elle ne s'opposera pas à l'annexion de la Cisjordanie. Une déclaration** faite au cœur même du drame de Gaza, alors que des milliers d'innocents périssent. Quelle autre manière plus crue d'exprimer au monde arabe, de l'Atlantique au Golfe, que son sort ne pèse pas dans la balance des grandes décisions ?

Ce qui se joue dépasse les simples calculs diplomatiques. C'est l'esprit même des accords d'Abraham qui se trouve trahi. Car ces accords se voulaient porteurs d'une promesse : celle d'une normalisation sur la base d'une paix juste, fondée sur la solution des deux États. L'idée était simple, presque naïve dans sa clarté : débarrassez vos sociétés des extrémistes, Israël fera de même, et tous ensemble, vous avancerez vers un avenir pacifié.

Une balance faussée

Or, que reste-t-il aujourd'hui de cette promesse ? Une balance faussée. D'un côté, un plateau débordant : trillions de dollars pour le médiateur, chèque en blanc pour les ambitions territoriales d'Israël, tolérance implicite pour les violations du droit. De l'autre côté, un plateau si vide qu'il en devient invisible : ni État palestinien, ni sécurité, ni dignité. Juste un silence lourd et une succession d'humiliations. Pire encore : le déplacement des Palestiniens de leur territoire national et sa transformation en une « Riviera » promise à d'autres.

Mais réduire l'avenir arabe à ce constat amer serait une erreur. L'histoire ne s'arrête pas là. Car, dans le fracas de ces injustices, une vérité demeure : il n'est pas trop tard. Ce n'est pas la fin de l'Histoire. Le choix n'est pas seulement entre l'effacement et la survie résignée. Les peuples arabes possèdent encore des cartes, et leur pouvoir n'est pas éteint.

D'abord, sur le plan international, les soutiens existent et se multiplient. De nombreux peuples, des sociétés civiles, des intellectuels, des voix libres refusent la normalisation de l'injustice. L'opinion mondiale, lorsqu'elle n'est pas étouffée par la propagande, reconnaît la légitimité de la cause palestinienne et réclame le respect du droit.

L'occupation israélienne de la Palestine en 4 cartes. Être ou disparaître ?

Ensuite, sur le plan interne, il faut apprendre à regarder le verre non comme à moitié vide, mais comme à moitié plein. Les ressources humaines, culturelles, économiques du monde arabe sont considérables. Ce qui manque n'est pas la matière première du renouveau, mais la volonté commune, la discipline collective, la vision partagée.

Il est encore possible de transformer la douleur en force, l'humiliation en levier, l'épreuve en ferment d'unité. À condition de dépasser les calculs étroits, les querelles intestines et les divisions qui n'ont servi qu'à ouvrir des brèches dans nos murailles.

Car le véritable dilemme n'est pas « être ou ne pas être ». Cette formule, déjà trop théâtrale, appartient au passé. Le dilemme actuel est autrement plus radical : être, ou disparaître.

Être, c'est retrouver la confiance en soi, miser sur ses propres forces, mobiliser ses ressources et renouer avec l'esprit d'indépendance. Disparaître, c'est continuer à déléguer son destin à d'autres, à attendre que justice vienne de ceux qui ne l'ont jamais rendue.

L'heure est donc venue de trancher : serons-nous condamnés à l'effacement, ou saurons-nous écrire nous-mêmes la page suivante de notre histoire ?

« Toute la puissance et l'argent, toutes les armes et la propagande du monde ne peuvent plus cacher la blessure qu'est la Palestine. Une plaie par laquelle saigne le monde entier, y compris Israël », disait Arundhati Roy, dans son discours de remerciement, le 10 octobre 2024 à Londres, pour sa distinction par le prix Pen Pinter.

Le sujet divise cependant le cercle rapproché de Trump, qui n'a pour l'instant rien confirmé à ce sujet. Steve Witkoff, l'envoyé spécial des États-Unis au Moyen-Orient, s'y opposerait afin de ne pas anéantir le travail diplomatique en cours et de ne pas détériorer les relations arabo-américaines. Les Émirats arabes unis ont d'ailleurs déjà averti les États-Unis que la mise en œuvre d'un tel projet d'expansion territoriale constituerait une ligne rouge quant à leur respect des accords d'Abraham.

Le plan du ministre des colonies d'extrême droite Smotrich prévoit en effet l'annexion de 82 % de la Cisjordanie (déjà occupée illégalement à 50 % aujourd'hui). Six villes/zones palestiniennes de la région en seraient exclues et se retrouveraient chacune dans une situation d'isolement identique à celle de Gaza.

** L'administration Trump pourrait ne pas s'opposer au projet de colonisation quasi-totale de la Cisjordanie, actuellement en discussion à haut niveau en Israël, selon des responsables israéliens au courant des échanges avec le secrétaire d'État Marco Rubio. Un tel feu vert, s'il était confirmé et suivi d'actes, aurait pour conséquence d'anéantir définitivement, ou presque, les perspectives d'un État palestinien.

4 septembre 2025



Face à la famine qui tue à Gaza,

une diplomatie lâche et ronronnante

Face à la dégradation dramatique de la situation à Gaza – sur le plan humanitaire, sanitaire, sécuritaire et moral – certains pays européens, dont la France, ainsi que le secrétaire général des Nations unies, semblent s'être réfugiés dans le confort grammatical du futur simple. (Ph. A Gaza, les affamés se font tirer dessus par l'armée israélienne).

Le présent de l'indicatif, pourtant temps de l'action concrète et urgente, a disparu de leur vocabulaire. Il a été remplacé par des promesses lointaines : « Nous allons reconnaître l'État de Palestine » ; « Nous allons organiser une conférence » ; « Nous allons œuvrer pour un cessez-le-feu » ; « Nous allons améliorer l'acheminement de l'aide humanitaire. »

Cette conjugaison de l'attente est accompagnée d'un appauvrissement sémantique. Les mots qui condamnent ont été gommés. On ne dénonce plus. On ne condamne plus. On déplore, on regrette, on s'inquiète, on exprime une émotion.

Le futur simple contre la faim immédiate

Ainsi, face à une famine organisée, à des civils affamés abattus en file indienne, le langage diplomatique préfère l'élégance molle des euphémismes à la clarté courageuse des accusations.

Le ministre français Jean-Noël Barrot a déclaré récemment que la France, tout comme l'Europe, était « prête à contribuer à garantir une distribution sécurisée de la nourriture à Gaza », sans en préciser ni les modalités ni le calendrier.

Il reconnaît néanmoins la gravité de la situation : des centaines de Palestiniens sont tombés, fauchés par les balles de l'armée israélienne alors qu'ils tentaient de récupérer

un sac de farine. Il parle d'un scandale et d'une atteinte à la dignité humaine… sans oser nommer l'Etat génocidaire auteur de ces crimes contre l'humanité. Et là encore, aucune annonce d'action immédiate. Le mot colère est lâché, mais ne se transforme ni en sanction, ni en pression réelle.

Gaza : Mourir pour une bouchée de pain !

Selon le ministère de la Santé de Gaza, environ 550 personnes ont été tuées et plus de 4 000 blessées lors de rassemblements autour des centres de distribution de vivres, depuis le début des opérations de la très controversée Fondation humanitaire de Gaza, un machin créé par Israël et les États-Unis pour servir les desseins sordides de l'armée israélienne.

De son côté, António Guterres, le secrétaire général de l'Onu, a affirmé que « chercher de la nourriture ne devrait pas équivaloir à une condamnation à mort », dénonçant – enfin – un système de distribution qui tue. Mais là encore, les Nations unies sont tenues à l'écart.

Mourir de faim ou mourir sous les balles

Depuis le 27 mai, les États-Unis et Israël ont instauré un nouveau mode de distribution de l'aide humanitaire, hors du contrôle des agences internationales. L'armée israélienne y supervise directement la foule, et tire à balles réelles sur ceux qui osent approcher.

Les Palestiniens sont ainsi acculés à un choix inhumain : mourir de faim ou mourir sous les balles.

Et pendant ce temps, l'Occident conjugue au futur. Il va faire quelque chose. Il prépare une réponse. Il s'engagera un jour. Mais Gaza, elle, saigne au présent.

* *Écrivain et traducteur.*

29 juin 2025

Génocide à Gaza

La complicité active de l'Occident

« L'Occident a épuisé son capital moral », affirmait Emmanuel Todd. À l'heure où Gaza gît sous les décombres, soumis aux incessants bombardement d'Israël, surarmé par ce même Occident, cette phrase prend une résonance tragique. Plus de dix-neuf mois de guerre, plus de 160 000 morts et blessés côté palestinien, des hôpitaux bombardés, des enfants mutilés, des familles décimées — et toujours pas l'ombre d'une sanction, d'un embargo, d'une action salvatrice. Rien. Le silence. L'Occident a tombé le masque. Définitivement.

Le silence : cette complicité passive (et parfois même active, par les livraisons d'armes à l'agresseur israélien), cette abdication morale, cette reddition devant l'arbitraire. Où sont passés les grands discours ? Où est cette fameuse communauté internationale, prompte à condamner, à exclure, à diaboliser quand cela sert ses intérêts ?

Témoin des grandes joutes oratoires, combien de fois ai-je entendu les dirigeants occidentaux affirmer, d'un ton ferme : « Le droit international est sacré ! La démocratie est sacrée ». Ces mots frappaient mes tympans, vibraient dans mon casque d'interprète. Ils semblaient porteurs d'une vérité universelle.

Mais aujourd'hui, ces mots me blessent. Ils sonnent faux. Creux. Hypocrites.

Des mots qui sonnent faux

Car le droit international, ce prétendu rempart de la civilisation, est devenu un chiffon que l'on piétine à volonté. Il est brandi pour punir les faibles, jamais pour rappeler à l'ordre les puissants ou leurs alliés. Gaza en est la preuve accablante.

Ce n'est pas une guerre. C'est une extermination à huis clos. Un génocide sous caméras, mais sans écho. Une tragédie suivie en direct et tolérée en silence.

Et pourtant, l'Occident continue de bomber le torse, de se faire donneur de leçons, d'exiger de nos dirigeants une démocratie exemplaire, des institutions transparentes, une liberté de presse « comme chez eux » (copier-coller) — alors que leur propre presse est muselée par l'argent, leur parole verrouillée par la peur de déplaire aux lobbies. Leur démocratie invisible. Qu'ont-ils à nous apprendre ? Leur indignation est sélective, leur morale à géométrie variable.

Une morale à géométrie variable

Nous avons longtemps cru qu'il nous manquait quelque chose : la rigueur, la modernité, un peu de démocratie, la maturité politique. Mais nous réalisons aujourd'hui que l'arène internationale n'est pas un lieu de justice, mais de rapports de force. Ce n'est pas notre retard qui nous écrase, mais leur cynisme, leur hypocrisie.

Il faut cesser de se culpabiliser. Nos peuples, nos dirigeants, malgré leurs erreurs, ont agi souvent avec courage. Ce ne sont pas des « échecs civilisationnels » ; ce sont des résistances asphyxiées, des volontés brisées par un ordre mondial profondément injuste.

Alors, cessons de nous quereller entre nous. Cessons de nous flageller par des critiques sans fin. Ne cherchons plus dans nos origines des raisons de nous diviser : Berbères, Arabes, Africains, Méditerranéens… Encore moins dans nos sensibilités politiques ou philosophiques : gauche, droite, centre, extrêmes, modernistes, opportunistes… Nous sommes tous tunisiens, un seul peuple, aux racines diverses mais au destin commun. Nous soutenons nos dirigeants et ne les saboterons jamais. Nous nous exprimerons à leur égard uniquement dans l'isoloir des bureaux de vote. Dans les intervalles nos critiques seront toujours mesurées et constructives.

Il est temps de redresser la tête, d'unir nos forces, de bâtir une parole souveraine et indépendante. Il est temps d'agir, de penser, de créer hors du regard de ceux qui nous méprisent.

La dignité ne se négocie pas

Ne demandons plus de reconnaissance à ceux qui nous ignorent. Cessons de quémander des droits que nous devons prendre. La dignité ne se négocie pas. Elle se conquiert.

Et que ceux qui nous traitent encore comme des élèves indisciplinés entendent ceci : nous avons cessé d'attendre leurs félicitations. Nous écrivons désormais notre histoire, avec notre encre, sur notre papier, selon nos priorités.

Le temps de la soumission à l'étranger est révolu.

L'Occident s'acharne sur les Palestiniens, par Israël interposé

20 mai 2025



La solution finale pour la question palestinienne ?

L'histoire jugera notre silence. Ce qui se passe à Gaza dépasse le cadre d'un simple conflit militaire : c'est une « solution finale » de la question palestinienne à laquelle on tente de donner un autre nom. Une politique israélo-américaine d'anéantissement du peuple palestinien en plusieurs étapes.

Déjà, depuis le 7 octobre 2023, plus de 60 000 morts et 100 000 blessés, sans compter les disparus sous les décombres et non encore dénombrés. Des quartiers entiers rasés, une population affamée et déplacée sous les bombes. Des enfants meurent sous les décombres, des familles errent sans refuge, et des corps s'entassent dans des morgues de fortune.

Le mot génocide n'est pas à employer à la légère. Mais comment qualifier autrement cette destruction systématique, cette volonté affichée d'écraser une population, de rendre un territoire inhabitable ?

Est-ce une sorte de solution finale à la manière nazie exécutée cette fois par les juifs sionistes de l'Etat d'Israël, et qui tente de s'habiller d'un autre vocabulaire.

Depuis plus de 17 mois, Gaza subit un siège total. Les bombardements ne laissent aucun répit, visant délibérément les infrastructures vitales.

- Destruction des hôpitaux : médecins tués ou arrêtés, malades expulsés des blocs opératoires.
- Famine organisée : Israël bloque l'entrée de l'eau, des médicaments et de l'aide humanitaire, condamnant la population à mourir lentement.
- Déplacement forcé : des centaines de milliers de personnes fuient en permanence, chassées d'un point à un autre sous les bombes, sans destination sûre.

Ce ne sont pas des dommages collatéraux. C'est une stratégie d'anéantissement.

Ramadan sanglant à Gaza.
Des massacres à répétition

Ce qui se joue aujourd'hui à Gaza n'est pas une guerre ordinaire, mais l'aboutissement d'une longue série d'opérations militaires où les civils sont particulièrement visés. Il s'agit d'une stratégie exécutée en plusieurs étapes, et qui a commencé avec l'instauration de l'Etat d'Israël sur la terre de Palestine en 1947 et le massacre du village palestinien de Deir Yassin, à l'ouest de Jérusalem, le 9 avril 1948.

1. **Opération Kaddesh** – Crise du canal de Suez, 1956
2. **Opération Tonnerre (Jonathan)** – Raid d'Entebbe, 1976.
3. **Opération Litani** – Conflit du Sud-Liban, 1978.
4. **Opération Opéra** – 1981.
5. **Opération Paix en Galilée** – Intervention militaire israélienne au Liban, 1982.
6. **Opération Jambe de bois** – Raid israélien à Tunis contre le siège de l'OLP, 1985.
7. **Opération Justice rendue** – 1993.
8. **Opération Raisins de la colère** – 1996.
9. **Opération Rempart** – 2002.
10. **Opération Arc-en-ciel** – Opération militaire à Rafah, 2004.
11. **Opération Jours de pénitence** – 2004.
12. **Opération Pluies d'été** – 2006.
13. **Opération Changement de direction** – contre le Liban, 2006.
14. **Opération Orchard** – 2007.
15. **Opération Plomb durci** – contre Gaza, 2008-2009.
16. **Opération Pilier de défense** – contre Gaza, 2012.
17. **Opération Divulgation totale** – 2014.
18. **Opération Bordure protectrice** – contre Gaza, 2014.
19. **Opération Gardien de nos frères** – 2014.
20. **Opération Bouclier du nord** – 2018.
21. **Opération Ceinture noire** – 2019.
22. **Opération Gardien du Mur** – contre les Palestiniens de Cisjordanie, 2021.
23. **Opération Épées de fer** – contre le Hamas, depuis 2023.

Peu d'armées au monde ont effectué une telle série discontinue d'attaques contre des peuples voisins et pendant une si longue durée (1947-2025). Ces actes ne sont pas le fruit du hasard. Ils répondent à un objectif final, une volonté d'effacement d'un peuple à qui on a volé sa terre et qu'in tente aujourd'hui d'exterminer.

Gaza : Israël reprend son génocide, les États-Unis laissent faire
Nous n'avons plus d'excuses

L'histoire nous a appris que la déshumanisation précède toujours l'extermination. À Gaza, la communauté internationale regarde ailleurs pendant que l'indicible se produit.

Si nous restons silencieux, si nous ne réclamons pas des sanctions immédiates, un embargo sur les armes, si nous n'exigeons pas des gouvernements occidentaux qu'ils cessent de cautionner l'impunité israélienne, alors nous sommes complices.

Les gouvernements qui prétendent incarner la démocratie et les droits de l'homme ne peuvent plus se cacher derrière des discours vides. Leur silence, leur inaction, et pire encore, leur complicité active en armant, finançant et soutenant politiquement cette guerre, les rendent coupables. C'est le cas notamment des États-Unis, mais pas seulement.

Quand des civils sont massacrés sous les bombes, quand des enfants meurent de faim, quand un peuple est anéanti sous nos yeux, il ne s'agit plus de géopolitique, mais d'un choix moral. Ceux qui, par intérêt ou lâcheté, refusent de condamner cette extermination seront jugés par l'histoire.

Les soi-disant démocraties du monde entier doivent rendre des comptes. Elles ne pourront pas dire qu'elles ne savaient pas.

L'Occident s'acharne sur les Palestiniens, par Israël interposé.

29 mars 2025

À Gaza, crime et impunité

avancent main dans la main — un génocide en temps réel.

Alors que le siège de Gaza s'apprête à franchir le seuil terrifiant d'une deuxième année, la guerre d'anéantissement menée contre sa population prend un visage encore plus monstrueux : celui de la faim. Une faim méthodiquement organisée, utilisée comme arme silencieuse mais implacable, qui ne fait aucune distinction entre un nourrisson et un vieillard.

Ces derniers jours, la famine a franchi un point de non-retour. Des enfants meurent, non seulement de malnutrition, mais aussi sous les balles tirées délibérément lors de la distribution de l'aide, devenue piège mortel. Et pendant ce temps, le monde regarde.

Francesca Albanese, rapporteure spéciale des Nations Unies pour la Palestine, a osé dire tout haut ce que l'histoire retiendra : que le fait d'affamer des millions de civils, de tirer sur des enfants par pur sadisme, sous la protection à peine voilée de puissances dites démocratiques, relève d'une barbarie inédite, que même l'horreur nazie semblait avoir scellée à jamais.

« Comment survivrons-nous à cette nouvelle chute dans l'abîme ? » interroge-t-elle. La question nous est posée à tous — mais c'est le silence des grandes puissances qui y répond aujourd'hui, glaçant.

Il y a, derrière ce carnage, une logique froide, une ivresse de domination qui ne se cache même plus. Elle se drape dans des discours sécuritaires, se pare de mots vides comme légitime défense ou riposte, alors qu'elle massacre un peuple piégé, affamé, acculé à la poussière. C'est une guerre sans honneur, menée avec la rage de ceux qui confondent puissance et droit, technologie et morale.



Mais ce qui sidère davantage encore, c'est l'apathie presque complice de ceux qui se prétendent civilisés. De ceux qui, installés confortablement dans leurs chancelleries, préfèrent détourner les yeux ou réciter des communiqués creux, incapables de nommer l'horreur pour ne pas froisser des intérêts stratégiques. Cette lâcheté des États dits modernes est peut-être l'autre nom du scandale. Car il n'est pas de crimes impunis plus durables que ceux qu'on ne veut même pas regarder.

21 juillet 2025



La tragédie du peuple palestinien a-t-elle une fin?

Nous parlons aujourd'hui de 60 000 morts, dont 20 000 enfants. Avez-vous bien lu ? Avez-vous pris la mesure de ces chiffres ? Où sont ces penseurs soi-disant éclairés, ces donneurs de leçons de démocratie qui, depuis leurs salons confortables, jugent et condamnent, tout en oubliant que ce sont ces mêmes mains, tremblantes de bonté et de justice, qui sanctionnent le port d'un drapeau palestinien dans les rues de Paris, ou qui verbalisent une jeune dame à Lyon pour le port d'un pin's pastèque qui évoque les couleurs d'un peuple opprimé ?

Dans quel siècle vivons-nous, et jusqu'où la conscience humaine doit-elle chuter pour que l'on détourne les yeux de 60 000 morts, dont 20 000 enfants, pour se focaliser sur une pastèque ?

Que faut-il pour éveiller cette conscience ? Comment expliquer un tel aveuglement face à des atrocités qui dévastent des villes entières, rasent des hôpitaux, enterrent des ambulances et leurs secouristes ? Ce n'est pas le monde qui est devenu fou, c'est nous tous. Ce sont nos silences qui, dans leur complicité, deviennent une condamnation de l'humanité.

Quand allons-nous réagir ? Quand allons-nous briser ce mutisme qui nous ronge et offrir, enfin, une lumière à ceux qui attendent encore une voix forte pour dénoncer l'indicible ?

L'indicible, c'est aussi ce que subit un autre peuple. Un peuple qui a connu la douleur, l'humiliation, la violence de l'État, mais qui, aujourd'hui, semble oublier son propre passé. Le peuple juif, qui a traversé les ghettos, les pogroms, les camps, est aujourd'hui dirigé par des extrémistes qui l'entraînent vers une tragédie morale. À force de se taire, il risque de devenir, aux yeux du monde, complice — voire

acteur — d'un génocide. Ce peuple, martyrisé par l'Histoire, devrait-il accepter de se taire encore une fois ? Ne devrait-il pas, comme jamais auparavant, élever la voix pour empêcher que l'Histoire ne répète son erreur fatale ?

Le silence face à l'oppression est une complicité. Mais le silence face à un génocide est une trahison de l'humanité elle-même. Le monde ne pourra plus tolérer ce mutisme, et la mémoire collective du peuple juif sera à jamais entachée si, une fois encore, l'indifférence et l'inaction l'emportent sur la justice, face à 60 000 morts, dont 20 000 enfants. L'Histoire ne leur pardonnera pas de s'être tus lorsqu'ils auraient dû parler.

Car derrière cette tragédie se cache une spirale de violence, un engrenage destructeur. Et si le peuple juif, fort de son histoire, de sa conscience, ne se lève pas lui-même pour y mettre un terme, il trahira alors non seulement sa propre mémoire, mais aussi l'essence même de son humanité.

Il est important de le rappeler : les peuples arabes n'ont pas été les bourreaux des juifs. Bien au contraire. Ils les ont accueillis, protégés, respectés, dans les cités de Bagdad, du Caire, de Fès, de Tunis, de Damas. Les juifs y ont vécu en paix, aux côtés de musulmans et de chrétiens, bien avant que l'Europe chrétienne — à travers l'Inquisition, les pogroms, puis la Shoah — ne leur inflige ses violences. L'oppresseur n'a jamais été l'Orient, mais bien l'Europe coloniale et raciste.

Et c'est là que réside la tragédie : que l'on cesse de confondre critique de l'État d'Israël et antisémitisme. Critiquer un État, ce n'est pas haïr un peuple. L'instrumentalisation de la mémoire juive pour justifier les injustices actuelles doit cesser. Nous devons rejeter cette idée perverse selon laquelle la souffrance passée autoriserait l'oppression présente.

Nous devons soutenir les peuples opprimés – tous les peuples opprimés – et rappeler que la mémoire des victimes n'a de valeur que si elle empêche que d'autres souffrent à leur tour.

Si nous voulons véritablement honorer la mémoire des victimes de l'Histoire, alors faisons en sorte que « plus jamais ça » ne soit pas un simple slogan, mais un engagement sincère. Un engagement à ne jamais permettre qu'un peuple soit ainsi écrasé, qu'il soit palestinien, juif ou autre. Que le silence ne soit plus jamais une option.

10 avril 2025

À demain, inch'Allah

À Gaza, la guerre n'est plus une série d'événements ponctuels, elle est devenue un mode de vie. Les enfants y naissent sous les explosions, grandissent dans les ruines et dorment au son des drones qui survolent sans relâche leur ciel obscurci. Une jeune fille palestinienne témoigne : ici, on ne se salue plus au réveil par un simple bonjour, mais par un murmure de gratitude d'être encore en vie. La nuit, ce n'est plus bonne nuit que l'on se souhaite, mais un espoir fragile : « à demain, inch'Allah ». Chaque jour, ils avancent dans un monde où le danger est partout, où l'absence d'alerte signifie simplement que la mort peut tomber à tout moment, sans avertissement.

Dans cette prison à ciel ouvert, les bombardements servent de repères temporels, une lugubre mesure du temps qui s'efface entre les ruines. Il n'y a ni sirènes, ni lumières, seulement l'instinct pour chercher un refuge éphémère. Mais où se cacher quand tout abri devient une cible ? Les tunnels sont interdits, la nuit est traîtresse, et rester en surface, c'est s'exposer à l'inévitable. Cette stratégie militaire ne vise pas seulement à affaiblir une force armée ; elle cherche à broyer un peuple entier, à le forcer à l'exode par une guerre d'usure et de destruction totale. Gaza n'est plus une ville en guerre, c'est un territoire méthodiquement effacé, où chaque bâtiment rasé est une tentative supplémentaire d'effacer une identité, une mémoire, un peuple.

Ce conflit dépasse le cadre d'une guerre conventionnelle. Il ne s'agit pas d'une confrontation entre forces armées, ni même d'une lutte entre nations, mais d'un entêtement idéologique qui vise à déraciner un peuple pour prendre sa place.

C'est une guerre de vengeance, une guerre de destruction pure, où l'acharnement n'a d'autre but que d'effacer une existence. Et le monde regarde, impuissant, paralysé par des jeux d'alliances et des calculs géopolitiques qui empêchent toute intervention décisive. L'inaction internationale ne résulte pas d'un manque de moyens, mais d'une absence de volonté face à un gouvernement extrémiste résolu à imposer sa propre vision, quel qu'en soit le prix humain.



Mais malgré les ruines et les deuils, Gaza résiste. Car comment tuer un peuple qui refuse de disparaître ? Comment effacer une mémoire collective qui s'accroche à chaque pierre, chaque nom, chaque rue dévastée ? Tant que le monde détournera le regard, la tragédie se poursuivra. Mais tant que ce peuple continuera d'exister, de survivre et de témoigner, alors la tentative d'effacement restera un échec. L'histoire ne s'écrit pas seulement avec les bombes, elle se grave aussi dans la résistance silencieuse de ceux qui, chaque matin, ouvrent les yeux et murmurent : « nous sommes encore là ».

30 janvier 2025

Il y a trente ans, jour pour jour

Je me retrouvai au cœur d'un événement historique, avec la mission de haut niveau d'interpréter pour le Président Yasser Arafat lors de sa première interview à Bruxelles, juste après les accords d'Oslo.

Le poids de cette mission, pour laquelle j'ai été informé seulement deux jours auparavant, était considérable.

La veille de cette prestation mémorable, le service de protection des hautes personnalités me contacta pour me donner les consignes de sécurité. Il me fut confirmé aussi que je serais seul dans la cabine des interprètes, une décision prise d'un commun accord entre les missions diplomatiques arabes et le ministère belge des Affaires étrangères. Pour des raisons purement linguistiques m'avait-on précisé « nous conduisent à ne désigner qu'un seul interprète pour mieux saisir toutes les nuances des propos du Président Arafat. Vous êtes l'interprète de conférence le plus âgé et, par conséquent, le plus expérimenté dans ce domaine. ». Le choix est tombé sur vous.

Dans mes bagages, j'avais, entre autres, en effet, trois interprétations de haut niveau : une pour le Colonel Mouammar Kadhafi deux jours après le bombardement de Tripoli par l'armée américaine en 1986, pour le compte du journal télévisé belge. La deuxième pour le président Anouar El Sadate en 1973 et *last but not least*, une consécutive d'une déclaration du président Gamal Abdel Nasser suite à l'affrontement sur presque toute la longueur du canal de Suez au mois de septembre 1968 entre des artilleries israéliennes et égyptiennes, au point qu'on avait cru à une reprise des hostilités entre les deux pays.

Cette nouvelle et périlleuse mission me plongea d'emblée dans une situation de stress intense, rendant difficile la poursuite de mes traductions habituelles. Même après une longue carrière, un interprète est toujours à la merci d'une mauvaise prestation, d'une erreur, d'un lapsus, et toute sa carrière pourrait être compromise.

Suivant les conseils d'un confrère chevronné, Jean-Bernard Quicheron, qui avait interprété, lui, successivement Mitterrand et Chirac aux conseils européens, je consacrai l'après-midi précédant l'événement à nager à la piscine, espérant ainsi trouver l'équilibre intérieur souhaité.

Le jour J, je devais être au Palais d'Egmont à 10 heures précises. Dès 6 heures du matin, j'étais sous la douche, fredonnant des chants patriotiques pour me donner de l'assurance et entrer déjà dans l'ambiance. À 7h30, après avoir terminé mon petit-déjeuner avec ma femme, je rejoignis mon bureau au rez-de-chaussée pour me plonger dans une sorte d'échauffement cérébral. Ouvrant mon poste de radio sur la BBC en arabe, radio Le Caire ou France inter, j'essayai d'interpréter tout ce qui parvenait à mes oreilles en état d'éveil maximum.

Le moment de l'événement approchant, je revêtis mon costume, nouai une cravate soigneusement ajustée par Moune, accompagné d'un bisou et des encouragements habituels : « Bonne chance, n'oublie pas que tu es le meilleur. »

Au moment de quitter la maison, elle me tendit son appareil photo avec l'espoir d'immortaliser cet événement historique, bien qu'elle sût que je serais confiné dans la cabine d'interprète, sans contact direct avec les orateurs, quels qu'ils fussent.

Le trajet vers le Palais a été minutieusement planifié, suivant les recommandations de sécurité. Arrivé à environ deux kilomètres de ma destination, je suivis les consignes avec précision, déclenchant trois coups de klaxon à un endroit précis, signalant le début de la phase finale de mon trajet. Un appel de phare d'une voiture banale qui me suivait m'avertit qu'elle allait passer devant pour me conduire à une entrée secondaire du Palais.

Le Palais d'Egmont me sembla rempli de beau monde : ministres, députés renommés, chefs de parti politique et des agents de sécurité en grand nombre. L'un d'entre eux se détacha des autres et me conduisit directement à mon poste de travail.

Arriva le moment fatidique. Tout le monde prit place guidé par un responsable du service du protocole. De ma cabine vitrée, je voyais tout et j'observais tout, excité par cet événement et heureux d'être là où j'avais souvent rêvé de m'y trouver.

Je distinguai deux salons en enfilade, un petit où le Président Arafat venait d'entrer en compagnie du représentant de l'OLP en Belgique, monsieur Chawki Armali. Ils furent suivis de près par le journaliste vedette de la télévision belge, monsieur Frédéric François. L'autre salon, plus grand, semblait accueillir des personnalités du monde politique : ministres, hauts fonctionnaires belges et européens en très grand nombre.

Avant le début de l'interview, le représentant de l'OLP, Chawki Armali, fut prié discrètement de quitter la salle par le responsable du protocole. Il fut informé, à ce moment-là seulement, que ce ne serait pas lui qui allait servir d'interprète au Président Arafat. De ma cabine, j'entendais tout. Le président Yasser Arafat demanda alors qui allait se charger de cette mission. On lui répondit qu'un professionnel agréé par toutes les ambassades arabes était déjà en cabine. On l'invita ensuite à mettre le casque des écouteurs.

Le journaliste testa le micro en ma direction : « Monsieur l'interprète, m'entendez-vous ? » « Je vous entends parfaitement, monsieur », lui répondis-je. Il fit un signe au président Arafat qui s'adressa à moi en arabe :

« Bonjour, m'entendez-vous, monsieur ? » « Oui, je vous entends parfaitement, monsieur le président. »

La première question du journaliste nous surprit tous par sa rapidité et sa singularité. « Monsieur le président, je m'attendais à vous voir en tenue civile, mais vous avez gardé votre uniforme militaire. Êtes-vous un chef de paix ou un chef de guerre ?

Le contexte est posé, et l'atmosphère pour cette interview historique est clairement définie. Il me fallait briller et être à la hauteur. En l'espace de quelques minutes, je me retrouvai plongé dans l'environnement familier de ma profession d'interprète. Les préoccupations liées à la politique, aux personnalités médiatiques, aux édifices gouvernementaux et aux responsables politiques avaient rapidement disparu de mon champ intellectuel.

Il ne resta plus en cabine et dans ma tête qu'un technicien maîtrisant deux langues, l'arabe et le français. À moi d'être l'horloger méticuleux, garantissant une transmission précise et fidèle d'un échange crucial scruté par des millions de personnes. Chaque nuance de langage fut capturée par mon cerveau avec une précision impeccable, et ma voix la restitua avec la même précision, car toute erreur de ma part aurait été imputée à l'illustre orateur qui s'exprimait par mon seul truchement. Mon souci obsessionnel de perfection avait pris les rênes de mon vocabulaire.

À ce moment-là, je m'étais dit que c'était l'occasion ou jamais de me surpasser. Dans le choix des mots, aucune hésitation ne m'était permise. Mes phrases sortirent de ma bouche claires et limpides et en parfaite adéquation avec le discours de mes deux interlocuteurs. En tant qu'unique interprète, l'absence d'un collègue à mes côtés n'avait pas été ressentie comme une lacune. Au contraire, il n'y eut aucune divergence dans la terminologie employée, car je fus le seul maître à bord, naviguant dans l'océan des mots en capitaine au long cours, en grande souplesse, sans la moindre fatigue.

Même lorsque le journaliste, en plein entretien, demanda au président s'il souhaitait une pause après trente minutes d'échange soutenu, me posant la même question, ma réponse fut en parfaite cohérence avec celle du président palestinien. Je lui répondis être en pleine forme, prêt à rester aussi longtemps que nécessaire.

À la fin de cette interview mémorable, le Président Arafat souhaita me rencontrer pour exprimer sa gratitude sur ma parfaite maîtrise de la langue arabe. Monsieur Frédéric François eut la gentillesse d'en faire de même et m'invita dans la foulée à rejoindre son équipe au journal télévisé pour les assister dans le montage. car cette interview sera diffusée à 20h.

Cette opportunité m'a permis de solliciter un souvenir du Président qui me fut accordé immédiatement.

Je saisis l'appareil photo de Moune et le tendit à l'un des gardes du corps, figeant ainsi ce moment historique pour la postérité.

22 novembre 2023



Un baiser,

une brèche dans le mur de la haine

Une image a récemment fait le tour du monde : celle d'un otage israélien embrassant le front de son geôlier palestinien au moment de sa libération. Ce geste, à la fois intime et chargé de sens, a immédiatement suscité des interprétations divergentes. Pour certains, il incarne une manifestation du syndrome de Stockholm, cette réaction psychologique où l'otage développe une forme d'attachement à son ravisseur. Pour d'autres, il s'agit d'un acte de reconnaissance sincère, la marque d'une gratitude envers celui qui, malgré les circonstances de la détention, a protégé votre vie.

Cette seconde lecture mérite toute notre attention. Car derrière l'émotion brute qu'inspire cette image, c'est un espoir pour la paix qui transparaît, un espoir que certains voudraient voir disparaître à tout prix.

Quand l'humanité transcende l'adversité

Il est essentiel de replacer ce geste dans son contexte. Pendant 15 mois, cet otage israélien a été détenu dans des conditions extrêmement difficiles, au cœur d'un conflit meurtrier, sous les bombardements incessants de l'armée israélienne. Son geôlier palestinien, loin d'être un tortionnaire sadique, avait la responsabilité paradoxale de protéger son captif, souvent au péril de sa propre vie. Cette relation, bien que marquée par une situation de contrainte, a nécessité une forme de coopération pour la simple survie. Face à cela, il est légitime de se demander : cet otage embrasse-t-il son geôlier par soumission ou par reconnaissance ? Ceux qui veulent y voir une humiliation imposée par la captivité refusent d'envisager une autre possibilité : celle qu'au-delà du rapport de force, un lien humain a pu se tisser, ne serait-ce que par la reconnaissance de l'autre en tant qu'être humain. Ce geste pourrait donc être interprété non pas comme une marque de faiblesse, mais comme une manifestation d'humanité dans un contexte inhumain.

Un témoignage silencieux mais puissant qu'il est possible, même dans l'adversité, de ne pas sombrer dans une haine aveugle.

Un symbole qui dérange les extrémistes

Si cette image suscite autant de débats, c'est parce qu'elle brise un tabou fondamental entretenu par les extrémistes des deux camps : l'idée selon laquelle il est impossible de coexister. Pour ces derniers, l'ennemi doit rester un monstre, une menace existentielle qu'il faut combattre sans relâche. Les colons israéliens radicaux ont un intérêt à maintenir un climat de haine et de peur entre les deux peuples. Car c'est en cultivant cette hostilité qu'ils justifient leur propre existence et leurs actions. L'image d'un Israélien et d'un Palestinien partageant un moment d'humanité, même dans des circonstances extrêmes, ébranle ce récit. Elle suggère qu'une autre voie est possible, celle de la reconnaissance mutuelle et, à terme, de la paix.

Il n'est donc pas surprenant que ceux qui refusent toute solution de coexistence tentent de discréditer cet acte, en le réduisant à un simple réflexe psychologique conditionné par la captivité. Accepter que ce geste puisse être sincère, c'est déjà admettre qu'une relation autre que la violence et la domination est envisageable.

Un espoir pour la coexistence

Ce baiser n'est pas seulement une image marquante, c'est une brèche dans le mur de la haine. Il montre qu'un autre avenir est possible, un avenir où Israéliens et Palestiniens peuvent se reconnaître mutuellement comme des êtres humains avant d'être des adversaires.

Ceux qui voient dans cet acte un espoir pour la paix ne sont ni naïfs ni aveugles. Ils savent que le chemin sera long et semé d'embûches. Mais ils savent aussi que la paix ne naîtra pas d'une victoire totale d'un camp sur l'autre. Elle émergera lorsque des individus, de part et d'autre, refuseront d'être enfermés dans la logique de la guerre et oseront voir l'autre comme un être humain, avec ses peurs, ses souffrances et ses espoirs.

Cette image est une preuve que même dans les pires circonstances, l'humanité peut survivre. Il nous appartient de ne pas la laisser disparaître sous le poids du cynisme et de la haine.

24 février 2025

Ni dupe, ni vaincu

Le peuple palestinien refuse l'exil forcé

Nous vivons dans un monde où l'absurde semble être devenu la norme. Récemment, des agences de presse ont relayé une déclaration du président Donald Trump concernant la situation dans la bande de Gaza. Il a qualifié le territoire de totalement invivable après les destructions massives causées par les bombardements massifs israéliens. Il a même ajouté « on ne peut pas obliger les gens à vivre dans des ruines ». Sous-entendu : il faudrait trouver un autre pays où déplacer les habitants de Gaza.

Cette déclaration n'est pas anodine. Elle ne relève pas d'une simple observation sur la situation humanitaire, mais participe d'une rhétorique plus vaste, qui vise à justifier, sous couvert d'une prétendue compassion, un transfert forcé de population. Or, une telle logique est moralement, juridiquement et politiquement inacceptable. En droit international, le transfert forcé de population constitue un crime. Il est interdit par les Conventions de Genève, qui stipulent que la déportation ou le déplacement forcé de populations civiles par une puissance occupante est une violation grave. Présenter un exode comme une solution inévitable revient à normaliser un crime et à légitimer une politique de nettoyage ethnique.

Mais au-delà du droit, les faits eux-mêmes contredisent cette vision : dès la fin du cessez-le-feu, malgré les destructions massives, près de 500 000 Palestiniens de Gaza ont immédiatement regagné le nord du territoire. Pourquoi ? Parce que c'est chez eux. Parce que l'attachement à une terre ne se réduit pas à l'état matériel des bâtiments qui s'y trouvent. Parce que même en ruines, une maison reste un foyer, un territoire reste une patrie.

L'idée que l'on puisse décréter, de l'extérieur, qu'un peuple doit quitter sa terre parce que celle-ci a été rendue invivable est une aberration. C'est une logique perverse qui reviendrait à légitimer l'exil forcé dès qu'une zone est ravagée par la guerre.

Si l'on suivait cette logique, alors pourquoi ne propose-t-on pas aux Ukrainiens de quitter leur pays, au prétexte que certaines de leurs villes sont en ruines ? Marioupol, Bakhmout et bien d'autres localités ukrainiennes ont été détruites par les bombardements russes. Pourtant, personne n'a suggéré que leurs habitants devraient être transférés ailleurs. Au contraire, tout est mis en œuvre pour soutenir leur droit à reconstruire, à rester, à défendre leur souveraineté. Pourquoi cette logique ne s'appliquerait-elle pas aux Palestiniens ? Pourquoi, lorsque la guerre frappe l'Ukraine, parle-t-on de résistance et de droit au retour, mais lorsqu'elle ravage Gaza, certains évoquent le déplacement de sa population comme une solution raisonnable ?

Ce deux poids, deux mesures est non seulement injustifiable, mais profondément révélateur. Il montre que, pour certains, les Palestiniens ne bénéficient pas des mêmes droits que d'autres peuples. Il montre que l'on cherche à normaliser l'idée qu'ils pourraient être déplacés, comme si leur présence sur leur terre était en soi un problème. Pourtant, les habitants de Gaza ne demandent ni à partir ni à être pris en charge ailleurs. Ils demandent à vivre en paix, sur leur propre territoire, et à le reconstruire malgré les épreuves. C'est un droit fondamental, un droit inaliénable, et le fait même que l'on puisse en débattre prouve l'ampleur de l'injustice à leur égard.

L'absurde, finalement, ce n'est pas qu'ils veuillent rester. L'absurde, c'est que certains voudraient décider, à leur place, qu'ils devraient partir. Comme si la destruction de leur ville était une excuse suffisante pour les chasser. Comme si bombarder un peuple suffisait ensuite à légitimer son exode. Comme si l'histoire n'avait rien appris des tragédies du passé. Mais malgré tout, le peuple palestinien résiste. Il refuse de disparaître. Il refuse l'exil. Et il continue, envers et contre tout, à revendiquer son droit à vivre sur sa terre.

4 février 2025

Une terre promise par l'Éternel

ou une guerre éternelle promise ?

N'est-il pas temps de briser enfin cet engrenage tragique ? Une guerre ne peut être éternelle. L'homme a besoin de repos, et les peuples ont besoin de répit. À quoi bon vivre dans un état de conflit perpétuel ? Voir ses enfants, ses parents, ses proches partir au combat, sans aucune perspective de paix… C'est insoutenable et inhumain.

La guerre ne se limite pas aux pertes humaines ; elle engendre aussi des traumatismes profonds qui marquent les générations à venir. Aujourd'hui encore, les bombardements ont repris avec une intensité dévastatrice. Des villes entières sont réduites en ruines, effaçant des siècles d'histoire et de culture. Plus de 60 000 morts et plus de 100 000 blessés : des chiffres terrifiants qui rappellent que chaque jour, des familles sont brisées, des enfants deviennent orphelins, des civils paient de leur vie une guerre qu'ils n'ont pas choisie.

L'enjeu dépasse de loin des intérêts individuels. Les conséquences d'un conflit armé se répercutent largement sur le développement social, économique et culturel d'une nation. Une société en guerre stagne, perdant son potentiel créatif et sa capacité d'innovation. Les écoles ferment, les infrastructures s'effondrent, et les citoyens vivent dans la peur. Ce cycle destructeur se nourrit de la douleur et de l'angoisse, perpétuant ainsi un cercle vicieux où la violence appelle la violence.

Et pourtant, ce drame est alimenté par quelques extrémistes, obsédés par l'idée d'une terre promise, sans même être capables d'en définir les contours pour envisager une paix avec leurs voisins. Ces derniers, ne sachant jusqu'où s'étendent ces ambitions, se voient repoussés encore et encore. Sans horizon clair, ils finissent par réagir – et c'est naturel.

Quoi de plus légitime que de défendre sa famille, ses enfants et son foyer, alors que tout autour, la destruction s'intensifie et que chaque jour apporte son lot de nouvelles victimes ?

Qualifier de terroristes ceux qui luttent pour leurs droits et leur terre est une honte. Comment peut-on désigner ainsi ceux qui se défendent face à un occupant ? Ce ne sont pas des terroristes, mais des résistants. Ils répondent à une agression avec les moyens dont ils disposent. L'histoire célèbre la résistance lorsque ses héros nous sont familiers, mais la condamne lorsque le récit est inversé.

Ceux qui pensent que la force leur donne le droit de conquérir les terres d'autrui feraient bien de relire l'histoire. À toute époque, en tout siècle, on constate que rien ne dure. Le vainqueur d'hier est souvent le perdant de demain. À quoi bon fanfaronner quelques instants, insignifiants à l'échelle de l'histoire, tout en condamnant sa population et ses descendants à vivre sur une terre confisquée à d'autres ?

N'est-il pas préférable d'élever ses enfants en paix, même sur un territoire limité, plutôt que sur un territoire indéfini, non reconnu, et toujours exposé à la reconquête par ceux qui en sont les légitimes habitants ? La paix est le seul véritable chemin vers le développement, la prospérité et la stabilité. Elle ouvre la voie à un avenir où les nouvelles générations peuvent grandir sans la peur du lendemain.

Enfin, que ceux qui se sentent aujourd'hui victimes de l'injustice se rappellent que rien n'est éternel. Les plus grands conquérants de l'histoire, malgré leur puissance, n'ont fait que semer la destruction… avant de précipiter leur propre chute. La véritable victoire ne réside pas dans l'accaparement des terres, mais dans la construction de ponts et d'alliances, fondées sur le respect mutuel et la compréhension. Une paix renouvelée permettrait d'écrire un chapitre d'histoire qui nous élèverait tous, plutôt que d'alimenter des rancœurs éternelles.

20 mars 2025

Quand l'injustice s'intensifie

la résistance se renforce

Le monde vacille sous le poids des injustices et des conflits. Partout, la loi du plus fort s'impose avec une brutalité décomplexée, laissant les opprimés dans une détresse grandissante. Au Moyen-Orient, la paix promise ressemble davantage à une capitulation imposée, où le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes s'efface sous la volonté des puissants. En Palestine, l'espoir d'une solution à deux États s'amenuise face aux ambitions d'annexion.

Pire encore, la réunion aujourd'hui à Washington entre Donald Trump et Benyamin Netanyahou semble avoir pour principal objectif de redessiner la carte géopolitique du Moyen-Orient, au mépris du droit des peuples. Dans cette vision, la cause palestinienne risque de disparaître dans l'ombre des grandes manœuvres diplomatiques, tandis que les équilibres démographiques et politiques des pays de la région pourraient être profondément bouleversés.

Ailleurs, les institutions censées garantir la justice et l'équilibre vacillent sous les menaces de ceux qui refusent d'être jugés. La Cour pénale internationale, dernier rempart contre l'impunité, est ouvertement attaquée par ceux-là mêmes qui devraient en défendre les principes. L'économie de nombreux pays s'effondre sous le poids d'une dépendance qui les prive de leur souveraineté. Devant un tel tableau, l'optimisme semble hors de portée, presque indécent. Mais pourtant, il demeure. Non pas comme une illusion naïve, mais comme un acte de résistance.

L'espoir, une nécessité face à l'injustice

L'histoire nous enseigne que les périodes les plus sombres précèdent souvent les grandes renaissances. Les empires injustes finissent toujours par s'effondrer sous le poids de leur propre arrogance. Le colonialisme, jadis considéré comme un ordre

immuable, a été défait par la détermination des peuples. L'apartheid, qui semblait indestructible, a fini par s'incliner devant la force de la justice et de la volonté collective.

Aujourd'hui encore, partout dans le monde, des voix s'élèvent. Des peuples refusent de céder au fatalisme. Des journalistes, des militants, des juristes, des anonymes prennent la parole, dénoncent, se battent pour un monde plus juste. Si les oppresseurs menacent, c'est parce qu'ils savent que la vérité est une arme redoutable. Si l'injustice se fait plus brutale, c'est parce qu'elle sent sa propre fragilité face à l'éveil des consciences.

L'optimisme n'est pas une négation du réel. C'est un choix. Un choix de croire que chaque mot écrit, chaque cri d'indignation, chaque geste de résistance compte. Un choix de refuser l'indifférence et la résignation. C'est dans les ténèbres que la moindre lumière prend toute sa force.

Le futur se construit aujourd'hui

Il serait facile de baisser les bras, de croire que tout est joué d'avance. Mais l'avenir n'est jamais écrit, il se façonne avec la volonté de ceux qui osent espérer, de ceux qui refusent de plier. Chaque génération a connu son lot de désespoir et d'épreuves. Pourtant, à chaque fois, des hommes et des femmes ont trouvé la force de changer le cours de l'histoire.

Alors, à tous ceux qui se sentent impuissants, à ceux qui ne voient plus la lumière au bout du tunnel, souvenez-vous : vous n'êtes pas seuls. L'injustice est forte, mais la soif de justice l'est davantage. Le cynisme est puissant, mais la vérité finit toujours par s'imposer.

Résister par la diplomatie et la légitimité du droit international

Face à une puissance qui cherche à imposer sa volonté par la force et à remodeler les équilibres régionaux sans considération pour les droits des peuples, la lutte ne peut être menée sur le terrain militaire. La résistance passe par la diplomatie, la mobilisation des consciences et le recours aux institutions internationales.

Les Nations unies, la Cour pénale internationale, les organisations de défense des droits de l'homme, les alliances régionales... Autant d'acteurs dont l'existence repose précisément sur le maintien du droit et de la stabilité internationale. Il est impératif de leur rappeler leur mission et d'exiger qu'ils fassent entendre la voix des opprimés. L'isolement est le piège dans lequel ne doivent pas tomber ceux qui défendent la justice.



Les États-Unis eux-mêmes ne peuvent se soustraire à leurs responsabilités. Ils devraient se souvenir du rôle qu'ils ont joué lorsqu'ils ont été les garants des accords d'Oslo. L'image d'Yitzhak Rabin et de Yasser Arafat se serrant la main sur le perron de la Maison-Blanche sous le regard du président Clinton reste un symbole fort, celui d'un engagement international pour la paix. Ignorer cet héritage, c'est trahir non seulement les Palestiniens, mais aussi les principes que les États-Unis ont, à une époque, prétendu défendre.

L'histoire montre que même les plus grandes puissances ne peuvent indéfiniment contourner le droit international. À force d'imposer un ordre injuste, elles finissent par se heurter à une résistance qui, bien que silencieuse au début, grandit et se renforce avec le temps. Il appartient aux peuples, aux diplomates, aux juristes et aux défenseurs des droits de maintenir la pression, d'exiger que les engagements pris soient respectés et de rappeler que la justice ne peut être une variable d'ajustement au gré des intérêts politiques.

Un appel à la responsabilité collective

La résistance ne se limite pas aux gouvernements et aux institutions. Elle est aussi l'affaire des intellectuels, des médias et des citoyens. Chacun, à son niveau, peut refuser la résignation, refuser la fatalité et exiger un monde plus juste.

Les intellectuels doivent prendre la parole et éclairer l'opinion sur les véritables enjeux internationaux. Les médias ont la responsabilité de ne pas céder à la diversion et de ne pas reléguer les causes essentielles à la marge des débats publics. Quant aux citoyens, ils doivent se méfier des discours simplistes et des récits dominants qui effacent la complexité des conflits et la réalité des rapports de force.

Le monde vacille, mais il ne s'effondre pas. Il se transforme. Et nous avons le pouvoir d'orienter cette transformation vers plus de justice, de dignité et de respect du droit. Face à ceux qui imposent leur volonté par la force, il existe une autre voie : celle de la résistance par la diplomatie, par la légitimité du droit, par la force inébranlable de la vérité.

La lutte est longue, mais l'histoire a prouvé qu'elle finit toujours par donner raison à ceux qui défendent la justice.

4 février 2025

Quand la joie des enfants fait oublier les ruines

Comment décrire la joie des enfants après tant de mois, tant d'années de souffrance ? Les voir danser dans les rues éventrées de Gaza, leurs silhouettes projetant des ombres fragiles sur un paysage de gravats, c'est comme assister à un miracle. Ils courent, rient, s'élancent, leurs voix claires éclatant comme un chant d'oiseau après la tempête. Ils joignent leurs petits doigts pour dessiner des cœurs, pour eux, entre eux, comme un pacte silencieux d'amour et d'espoir.

On pourrait croire qu'ils sortent d'une salle de classe après de longues heures d'attention, impatients de profiter d'une récréation bien méritée. Mais ce n'est pas une école qu'ils quittent. Ce sont des ruines. Ce sont des mois d'enfermement sous le fracas des bombes, des nuits d'angoisse, des familles anéanties. Et pourtant, dans un élan irrépressible, ils courent vers la vie, comme s'ils n'avaient jamais connu la mort, comme si leur innocence refusait d'être ensevelie sous les décombres.

Comment décrire cette libération ? Comment trouver les mots pour dire ce bonheur, si longtemps étouffé ? Après quinze mois d'horreur, ces enfants, qui ont payé le prix le plus lourd, osent encore rire, danser, espérer. Comme si la guerre n'avait pas réussi à leur voler l'essence même de leur être. Comme si, au cœur du désastre, leur joie était un acte de résistance, un défi lancé à la mort.

Et nous, les adultes... Enchaînés volontaires, spectateurs de l'enfer diffusé en haute définition, assistant à la descente aux abysses des Superman des temps modernes. Nous regardons, nous commentons, nous disséquons la tragédie à travers nos écrans, trouvant refuge dans l'analyse géopolitique pour masquer nos lâchetés.

Les plus vaillants d'entre nous trouvent l'énergie de dénoncer ce génocide, de crier leur indignation dans un vacarme que l'Histoire jugera peut-être dérisoire.

Et les autres, les plus destructeurs, détournent leurs critiques, non pas contre les oppresseurs, mais contre ce qu'il nous reste d'unité, minant encore davantage nos peuples arabes déjà meurtris.

Et moi, face à eux, face à ces enfants qui dansent sur les ruines, je cherche mes mots. Je me rends compte que j'ai trop décrit la souffrance, au point d'avoir oublié comment parler du bonheur. Ces mots-là, on les avait mis de côté. Mais eux, les enfants de Gaza, nous rappellent qu'ils existent encore. Qu'ils sont là, vibrants, vivants, prêts à renaître dans chaque éclat de rire.

Ces petits bouts d'hommes et de femmes m'insufflent, à moi l'octogénaire que je suis, une force que je croyais perdue. Ce ne sont plus mes petits soucis qui comptent, mais leur grande souffrance, leur espoir, leur combat—voilà ce qui me donne de l'énergie. Plutôt que de m'attarder sur le poids des années, je veux marcher avec eux, les accompagner, leur prêter ma voix, ma plume, mon attention, ma tendresse. Parce qu'ils sont la vie, et que leur survie porte l'espoir d'un avenir meilleur pour eux, un avenir de justice enfin rendue.

29 janvier 2025

Aux combattants du droit à l'existence des Palestiniens



Ils étaient des centaines,
ils étaient des milliers,
Ils étaient jeunes
Ils étaient de tout âge
Le courage était leur allié,
Ancré en eux comme une ultime prière,
Gravé dans leurs gestes,
dans leurs regards,
Dans leur serment muet
Dans leurs prières de l'aube
Dans leurs prières de la nuit
Sous le fracas des bombes,
Ils marchaient dans la poussière
Sous les bombes tombant du ciel
Ils devenaient parfois cendres,
Ne possédant que leur détermination,
Ne tenant que par l'amour qu'ils laissaient derrière.
Les images de leurs enfants,
de leurs femmes, de leurs parents
Brouillaient parfois le viseur de leurs armes,
Mais jamais leur volonté d'être le rempart de la dignité

D'être la dernière ligne entre l'ombre et l'innocence.
Ils creusaient la terre, fouillaient les décombres,
Transformant l'acier du malheur en lames d'espoir,
Défiant l'impossible avec les moyens du désespoir,
Sachant que l'histoire oublierait peut-être leurs noms,
Mais jamais leur combat.
Ils tombaient avec ces seuls décors,
Le vent soulevant la poussière autour d'eux,
Le silence avalant leur dernier souffle,
Mais leur sacrifice résonnant dans l'éternité.
Leur combat était inégal,
Leur ennemi sans visage, sans pitié,
Mais chaque nuit, un homme veillait,
Seul sous les étoiles, sentinelle du silence.
Ils ne cherchaient ni gloire ni reconnaissance,
Seulement le droit d'exister, de respirer,
De voir grandir leurs enfants sous un ciel libre,
Sans craindre le bruit des chars au matin.
Ni le vrombissement des avions la nuit
Ils étaient des centaines,
ils étaient des milliers,
Ils étaient braves.
Et tant que l'on se souviendra,
Ils ne seront jamais vaincus.

25 février 2025



Mon drapeau, mon étendard ou mon linceul

Au milieu d'une foule dense avançant lentement vers le nord de Gaza, un enfant d'une dizaine d'années se glissait avec agilité, se faufilant entre les adultes à son rythme. Malgré sa petite taille, il semblait déterminé, l'air absent mais concentré, comme s'il poursuivait un but connu de lui seul. À chaque pas, les regards s'attardaient sur lui, intrigués par cette silhouette frêle et pourtant si résolue.

Un homme, touché par cette scène, finit par l'interpeller :

— Ne t'éloigne pas trop de ton groupe, petit ! Tu risques de te perdre dans la foule.

L'enfant ralentit, tournant brièvement la tête vers lui. Il répondit avec un calme troublant :

— J'ai déjà tout perdu.

Surpris par cette réponse, l'homme rattrapa l'enfant et posa une main douce sur son épaule.

— Où sont tes parents ? demanda-t-il.

L'enfant le regarda avec des yeux profonds, trop pleins de souffrance pour son âge.

— Ils sont morts sous les bombardements.

L'homme hocha la tête tristement, mais avant qu'il ne puisse répondre, l'enfant poursuivit :

— J'avais un frère et une sœur aussi. On a survécu ensemble, mais eux aussi sont morts... deux jours plus tard, dans un des bombardements suivants.

Il haussa les épaules, comme si ce genre de drame était devenu une part banale de sa réalité.

— Je vous ai dit… je n'ai plus rien à perdre.

Les mots de l'enfant firent frémir l'homme, mais il continua, cherchant à comprendre.

— Et maintenant ? Où vas-tu ? Tu as l'air pressé.

L'enfant leva la tête vers l'horizon, où les ruines dessinaient un paysage dévasté.

— Je vais retrouver ma famille, répondit-il simplement. Je vais chercher leurs corps sous les décombres pour leur offrir une sépulture. Je dois leur réciter la Fatiha. Ils m'attendent, j'en ai la conviction. Nous nous sommes promis de ne jamais laisser les nôtres sans la dernière prière.

L'homme resta sans voix un instant, regardant ce garçon qui portait un poids bien trop lourd pour ses frêles épaules. Finalement, il fouilla dans un sac qu'il portait, à la recherche de quelque chose. Il en sortit un morceau de tissu coloré qu'il tendit à l'enfant.

— Hé, petit, prends ça avec toi. Ça t'aidera à les retrouver plus facilement.

L'enfant, intrigué, saisit le tissu. Ses yeux s'illuminèrent de surprise et de joie lorsqu'il reconnut ce qu'il tenait : le drapeau palestinien.

— Merci, murmura-t-il, presque dans un souffle.

D'un geste lent, il déplia le drapeau, le serra un instant contre lui, puis le drapa autour de ses épaules. À cet instant, quelque chose changea dans son regard. Ce n'était plus seulement un enfant solitaire, mais un porteur d'espoir, un fragment vivant de l'âme de son peuple.

L'homme l'observa partir, désormais enveloppé dans ce symbole de lutte et de résilience. Le drapeau semblait presque grand pour lui, mais l'enfant avançait, la tête haute, comme s'il portait une armure.

— Avec ça, pensa l'homme, il ne retrouvera pas seulement ses parents. Il retrouvera son histoire, sa dignité, et peut-être même sa place dans ce monde brisé.

L'enfant, lui, se sentait transformé. Avec ce drapeau autour de lui, il avait l'impression de ne plus être seul. Il avait le sentiment que ses parents, son frère, sa sœur, ses grands-parents, et tous ceux qui avaient marché avant lui étaient là, avançant à ses côtés. Ce morceau de tissu devenait un pont entre son passé et son futur, entre la douleur et l'espoir.

Et, porté par cette force nouvelle, il courut droit devant lui, traversant la poussière et les gravats, avec la certitude qu'il ne se perdrait plus jamais. Ce drapeau n'était pas qu'un symbole : c'était sa boussole, son bouclier, son guide et son héritage. Sous ses plis, il n'y avait plus de place à l'errance, seulement la promesse d'un avenir à reconstruire, pierre après pierre.

Ce drapeau est devenu une extension de lui-même, une seconde peau imprégnée de son histoire et de ses espoirs. Il ne se contente pas de le porter, il le vit ; il est son nom et son prénom, le reflet de son identité, l'écho de son âme. Ce drapeau a pris la place de ses parents, de ses frères et sœurs, de ses cousins et cousines, de ses ancêtres disparus et des générations révolues, présentes et à venir. Il est la mémoire d'un passé indestructible, le témoin d'un présent douloureux, et la promesse d'un avenir à reconquérir. Désormais, ce morceau de tissu ne fait plus qu'un avec lui.

Et si, un jour, les haut-parleurs des soldats israéliens tonnaient pour exiger qu'il l'enlève, il n'hésiterait pas à imiter ses compatriotes : il préférerait être enseveli avec son drapeau plutôt que de s'en séparer, prêt à mourir avec lui pour rester à jamais au milieu de son peuple, sur sa terre. Mais il savait aussi que ce drapeau, même sous les gravats, serait retrouvé par un autre Palestinien, qui le porterait à son tour, pour continuer la marche et réciter à nouveau la Fatiha sur la dépouille des siens.

Ainsi, ce drapeau dépasse sa nature de simple symbole : il incarne l'âme d'un peuple, un lien vivant transmis de génération en génération, porteur de leur lutte, de leur amour et de leur foi inébranlable en un avenir où justice et paix prévaudront. Il est l'écho vibrant de leur espoir de retour, fondé sur la promesse d'une solution à deux États, approuvée par 147 états membres des Nations unie.

28 janvier 2025





Les Palestiniens, un peuple qui refuse de céder sa terre

La guerre à Gaza incarne le combat acharné des Palestiniens qui luttent, à Gaza comme en Cisjordanie, pour rester enraciné dans la terre de leurs ancêtres, résistant avec courage aux tentatives de déracinement, d'expulsion et de génocide. Chaque jour, ce combat héroïque et tragique révèle la force d'un peuple qui refuse de céder, malgré les ruines qui s'amoncellent autour de lui, conséquence des bombardements incessants de l'armée d'occupation israélienne.

Pourtant, loin de ces champs de dévastation, certains, confortablement installés derrière leurs écrans, deviennent les relais d'un pessimisme constant. Inlassablement, ils diffusent des nouvelles décourageantes, comme s'ils s'étaient donné pour mission de briser l'élan de solidarité et d'affaiblir la détermination de ceux qui résistent. Les réseaux sociaux deviennent alors des bulldozers virtuels, déversant sans effort un flot de doutes et de découragement, empoisonnant les esprits.

Aujourd'hui, alors qu'une lueur d'espoir commence timidement à poindre à l'horizon avec la perspective d'un cessez-le-feu et d'une trêve, ces mêmes voix négatives persistent. Plutôt que de se réjouir, de compatir ou d'apporter leur soutien à un peuple dévasté, elles s'acharnent à critiquer, comme si c'était le moment d'exhiber leur savoir.

Elles oublient que des familles pleurent leurs proches, que des quartiers entiers ont été réduits en cendres, que des écoles, des hôpitaux et des villes entières ne sont plus que des décombres.

L'image qui me vient à l'esprit est celle d'une ambulance arrivant en urgence à l'hôpital, sirène hurlante. À peine les portes ouvertes, quelqu'un se précipite non pas pour aider le blessé, mais pour lui déverser un torrent de reproches. Quel cynisme.

Il est temps de comprendre qu'en temps de guerre, les mots peuvent être des armes redoutables ou des pansements bienveillants. Choisissons de soutenir, d'aider, d'apaiser. La critique stérile n'a jamais relevé une maison, ni apaisé une douleur. Mais un mot de réconfort, lui, peut raviver une étincelle d'espoir.



Ne sous-estimons jamais la puissance des mots. Dans les ténèbres de la guerre, l'encouragement devient une forme de résistance, un rempart invisible mais solide contre le découragement et la peur. Semer l'espoir, c'est nourrir la résilience, renforcer ceux que l'on prétend vouloir aider. C'est rappeler à ceux qui luttent que leur combat n'est pas vain, qu'ils ne sont pas seuls.

Le soutien moral, surtout en temps de guerre, est une arme considérable. Il ne détruit pas, il construit. Il ne critique pas, il relève. Il ne condamne pas, il console. À quoi servent nos analyses et nos jugements s'ils n'apportent ni réconfort ni force à ceux qui en ont désespérément besoin ?

Encourager, c'est résister à l'indifférence. C'est choisir d'être du côté de la vie, de la dignité et de l'espoir. Face à la destruction, que nos paroles deviennent des ponts, pas des murs. Que nos voix portent des messages de force et de solidarité, car parfois, un simple mot d'espoir peut peser plus lourd qu'une arme.

19 janvier 2025

Du ghetto de Varsovie au blocus de Gaza

L'Histoire est jalonnée de tragédies où des peuples entiers ont été enfermés, affamés, anéantis ou contraints à l'exil. Parmi elles, le ghetto de Varsovie et le blocus de Gaza incarnent deux drames distincts, survenus dans des contextes différents, mais unis par une même réalité : celle d'êtres humains parqués derrière des murs, privés de liberté et de dignité.

Ce poème n'a pas pour vocation de nier les singularités de chaque événement, ni d'effacer les complexités historiques et politiques qui les entourent. Il cherche plutôt à mettre en lumière la souffrance commune, celle des opprimés de toutes les époques, et à interroger cette mécanique de l'enfermement et de la violence qui se répète à travers le temps. Au-delà des divisions, ce texte est une invitation à voir l'Autre non comme un ennemi, mais comme un miroir de notre propre humanité.



Du ghetto de Varsovie au blocus de Gaza.
Ils étaient là, derrière les murs,
Enfermés vivants, affamés d'ombre,
Dans Varsovie sous ciel trop lourd,
Sous Gaza où le jour succombe.
On les a parqués, on les a traqués,
Le pain supprimé, l'eau empoisonnée,
La peur cousue dans les silences,
Et la mort rôdant sans clémence.
À Varsovie, le froid des pierres,
Les rafles, la faim, l'attente amère,
Ils creusaient la terre en cachette,
Pour que le pogrome ne se répète.
À Gaza, les bombes de fer brûlant,
Les cendres couvrant les enfants,
Les rues jonchées de spectres errants,
Sous drones et éclats déchirants.
Des tunnels pour échapper à l'oubli,
Pour raviver l'écho des cris,
Pour respirer l'air interdit,
Quand l'univers s'est refermé.
Un matin, ils se sont levés,
Varsovie dans un feu de bras,
Gaza dans un cri foudroyé,
Car mourir vaut mieux que l'effroi.
Mais après la révolte éteinte,
Après le sang noyé dans l'ombre,
Il ne reste plus qu'un train qui emporte
Les derniers rêves vers la tombe.
Varsovie, Treblinka, le vide immense,
Gaza, Jénine, l'exil sans fin, l'errance,
Deux peuples brisés par la même main,
Deux souffrances que l'histoire rejoint.
Sur la route où pleure l'exode,
Le sage contemple, impuissant,
Non deux colonnes, mais une horde,
Un seul cortège d'opprimés errant.
Juifs et Palestiniens mêlés,
Portant la même faim, les mêmes chaînes,
Unis par la plaie, divisés par la haine,
Frères d'infortune, frères brisés.
Et dans le vent, un cri résonne,
Étouffé par les extrêmes sourds :
« Qui nous a fait croire que l'autre
Était l'ennemi, et non le double de nous même ? ».

17 mars 2025

L'ultime croisement de chemins

Devant moi s'étale un carrefour étrange, presque irréel. Trois routes se dévoilent, chacune précédée d'un panneau énigmatique. La première, marquée « Passé », grimpe dans une pente abrupte, hérissée de cailloux et d'obstacles insurmontables. Ses contours s'effacent presque sous le poids des souvenirs, devenus ombres et mirages.

La deuxième, immense et grouillante de vie, porte l'inscription « Présent ». Sous mes yeux, un flot chaotique de voitures, camions, et piétons pressés s'y engouffrent, créant un tumulte incessant, une cacophonie d'existences entremêlées. Une vie foisonnante, mais lourde, presque étouffante.

Enfin, la troisième route, étiquetée « Futur », s'étire dans une obscurité inquiétante. Étroitement dessinée, presque déserte, elle plonge dans les ténèbres. Nul ne sait où elle mène. Aucun indice ne trahit la nature de ses détours, de ses bifurcations, de ses horizons possibles. C'est un chemin que peu osent emprunter, comme si son silence, son mystère même, repoussait les cœurs déjà accablés par la clameur du présent.
Je reste immobile, fasciné et perplexe. Une sourde inquiétude s'insinue en moi.

Entre l'avenue du présent et celle du futur, mon cœur balance, tiraillé entre l'inconnu et l'effroi de ce que je perçois. Le présent m'offre un spectacle dantesque : des ruines fumantes, des explosions déchirant l'air, des cris noyés dans le fracas de la guerre. Je distingue des avions plongeant en piqué, semant destruction et terreur. Le ciel, zébré par les éclats de bombes, gronde comme un océan furieux.

Les quartiers sont dévastés, les rues brûlées.Et surtout, au milieu de ce chaos, je vois des silhouettes : des familles en fuite, des enfants apeurés, des hommes et des femmes courant dans tous les sens. Mais il y a aussi ces autres, indifférents, marchant d'un pas tranquille, ignorants du désastre qui les entoure. La vie s'accroche à elle-même, presque mécaniquement. Chacun semble ne penser qu'à lui-même.

Dans ce vacarme, une voix émerge. Une voix familière, douce, mais insaisissable. Elle me murmure des mots, comme une brise chaude dans le froid de ma confusion.

Elle m'invite, doucement, à me détourner du présent et à emprunter l'avenue du futur.Je suis troublé. Pourquoi choisir ce chemin sombre, incertain, où je ne croiserai aucune âme qui vive ? Seul, fragile, sans force, qu'y trouverais-je sinon la solitude et le risque de m'égarer ?

Pourtant, cette voix persiste, apaisante, comme si elle détenait une vérité que je ne pouvais encore comprendre.Alors que je contemple ce tableau d'horreur du présent, je m'adresse à cette voix, comme à un confident invisible. Je lui décris ce que je vois : des familles disloquées, des hommes désunis, les vestiges d'un monde qui s'effondre sous ses propres contradictions. J'essaye de comprendre : pourquoi ce chaos ? Pourquoi ce silence des cœurs qui devrait être des cris d'unité ?

Puis, dans un élan désespéré, je lui cite une phrase gravée dans ma mémoire : « Le colonialisme nous a séparés pendant de longues années, mais le goût puissant de l'unité nous a réuni sur toute l'étendue de notre vaste territoire, main dans la main, les cœurs et les âmes battant à l'unisson. »

Ces mots résonnent comme un écho, comme si cette voix les avait déjà prononcés auparavant. Alors, presque instinctivement, je les conjugue instantanément au futur, cherchant à modeler une autre réalité, celle où ces mots deviendraient enfin vérité.

Soudain, tout s'éclaire en moi. Une onde traverse mon esprit, une vérité que je ne peux plus ignorer. Cette voix, ces intonations, cette force sereine… Je la reconnais enfin. C'est celle de feu Jamal Abdel Nasser, pionnier et leader de l'unité du monde arabe. Un frisson parcourt mon être. Ce n'est pas un rêve, ce n'est pas une illusion. Ce guide invisible, ce souffle qui m'a poussé à regarder au-delà de mes peurs, ce phare dans mes ténèbres… C'est lui.

Son esprit n'est pas enfermé dans le passé. Il est là, présent, vivant dans la force de ses idées, dans la chaleur de cette voix qui me guide. Et je comprends enfin ce qu'il cherche à me dire : le futur n'est pas un chemin obscur. Il est une promesse à honorer, une lutte à poursuivre, un monde à bâtir.

Porté par cette révélation, par l'écho de ce grand homme qui m'a offert une lumière, je prends mon premier pas sur l'avenue du futur en conjuguant sa phrase au futur.

Post-scriptum

لقد فرقنا الاستعمار سنين طويلة، وسيعيد الله ما فرقه الاستعمار
ونعود كلنا في أرجاء الوطن العربي من المحيط إلى الخليج
يدا بيد، وقلبا بقلب وروحا بروح

11 décembre 2024

Ne vous réjouissez pas trop vite du Printemps Arabe :

une réflexion nécessaire sur nos tragédies collectives

Depuis plus de deux décennies, le monde arabe est le théâtre de bouleversements majeurs qui ont souvent été célébrés avec enthousiasme par les puissances occidentales et forcément par les populations locales galvanisées par l'espoir de changements et de démocratie.

La chute de Ben Ali en Tunisie en 2011 a marqué le début d'une vague de révolutions, suivie par celle de Mouammar Kadhafi en Libye la même année, et de Hosni Moubarak en Égypte. Ces événements, bien que prometteurs pour certains, ont également ouvert la porte à des souffrances incommensurables et à une instabilité profonde.

À cela s'ajoute l'invasion de l'Irak menée par les États Unis d'Amérique et leurs alliés, la chute de Saddam Hussein en 2003, dont l'exécution, un jour de fête musulmane, a marqué un affront inoubliable pour l'histoire et la dignité de la région.

Aujourd'hui, alors que des célébrations similaires accompagnent les bouleversements en Syrie, notamment à Damas et Alep, il est impératif de nous interroger : à qui profitent ces révolutions et ces désordres ? Ces événements, souvent initiés ou encouragés depuis l'étranger avec l'appui de certaines oppositions locales, ont plongé des millions de personnes dans le chaos. Derrière ces apparentes victoires populaires se cache une réalité sombre : une vague de destructions et de souffrances qui ne sert que les intérêts d'acteurs géopolitiques étrangers.

Les commanditaires et les victimes : un jeu à sens unique

Il ne suffit pas de constater les ruines. Il faut identifier les bénéficiaires pour comprendre qui tire les ficelles de ces bouleversements. Ceux qui applaudissent la chute des régimes arabes ne le font pas pour servir les aspirations des peuples à la liberté ou à la justice. Ils agissent au nom de leurs propres agendas : redessiner des frontières, affaiblir des nations, et imposer de nouvelles formes de domination. Les révolutions qui ont balayé le monde arabe, de la Tunisie à la Syrie, ont permis aux anciennes puissances coloniales de tenter de réaffirmer leur contrôle sur des régions qui avaient pourtant arraché leur indépendance après la Seconde Guerre mondiale, grâce au droit des peuples à l'autodétermination prôné par Woodrow Wilson puis par Franklin Roosevelt.

Aujourd'hui, cette dynamique semble inversée. Les puissances qui avaient perdu leur emprise sur les pays arabes au milieu du XXe siècle tentent un retour en force, cette fois avec l'appui des États-Unis. Ce projet, que certains appellent un « nouveau Sykes-Picot », repose sur une recomposition des influences et des frontières au détriment des populations locales.

Pourquoi applaudissons-nous nos propres malheurs ?

Dans ce contexte, il est légitime de se demander pourquoi, nous, Arabes, nous nous retrouvons souvent dans le camp de ceux qui se réjouissent de la chute de nos propres dirigeants, même lorsqu'ils résistent à ces projets d'ingérence. Applaudir la chute de Saddam Hussein ou de n'importe quel autre dirigeant sous prétexte de changement ne fait que nous aligner sur les intérêts de nos ennemis communs. Il y a une profonde incohérence à partager les gradins avec des supporters qui œuvrent contre notre souveraineté.

Nous devons refuser de devenir les complices de notre propre affaiblissement. Il ne s'agit pas ici de défendre des régimes ou des individus, mais de défendre le principe fondamental de l'indépendance et de la dignité nationale.

Si nous continuons à applaudir les bouleversements orchestrés à notre encontre, nous ne ferons que prolonger notre propre souffrance.

Un appel à la conscience patriotique

L'heure est venue pour les vrais patriotes de prendre conscience de la gravité de la situation. Nous glissons sur un toboggan qui nous mène droit vers l'effondrement total. Il faut stopper cette hémorragie. Cela commence par cesser de nous diviser et de nous critiquer systématiquement les uns les autres, car cette fragmentation ne fait que servir ceux qui veulent nous ramener à l'âge de pierre, comme l'avait cyniquement prédit George W. Bush en 2001.

Il est temps de réfléchir à l'avenir et de résister à ces vagues de destruction qui se succèdent sous prétexte de printemps ou de libération. Les véritables ennemis ne sont pas ceux que nous désignons à la hâte parmi nous, mais ceux qui manipulent les fils en coulisse pour servir leurs propres intérêts. Si nous ne changeons pas de cap, la roue continuera de tourner, et les prochaines victimes seront inévitablement parmi nous.

Ne soyons pas les artisans de notre propre déclin

L'histoire récente nous a appris que les bouleversements ne sont jamais anodins. Il est temps de tirer les leçons de ces expériences pour éviter de tomber encore et encore dans le même piège.

Soyons lucides. Ne célébrons pas trop vite la chute d'un dirigeant sans comprendre les implications profondes de cet événement. Seules la vigilance et l'unité peuvent nous permettre de sortir de ce cycle destructeur et de construire un avenir qui serve réellement les intérêts de nos peuples.

9 décembre 2024

Poème pour Farès Khaled,

un jeune tunisien courageux

Dans les ombres d'une journée ensoleillée,
Farès Khaled, noble et déterminé,
Se dressa, tout jeune et déjà grand,
Pour planter un drapeau dans le vent.
Vingt ans d'amour et de tendresse,
Un cœur pur, sans faiblesse,
Portait l'espoir d'une terre libre,
Dans ses yeux brillait la fibre.
Il s'élança, fier et vaillant,
Mais le destin, cruel, impitoyable,
L'a pris dans ses bras, trop grands,
Un dernier souffle à jamais inoubliable.
Les drapeaux ont besoin d'hommes
Pour les porter pour les planter
Au risque de sa vie un jeune s'est élancé
En solidarité pour la Palestine sans retour,
Farès Khaled, symbole d'amour.
Que sa mémoire soit une flamme,
Dans le cœur de ceux qui l'aiment,
Et que ses parents trouvent le calme,
Dans l'écho d'un courage suprême.

8 avril 2025

Gaza

Quand la France oublie ses principes

Pour les droits d'un seul homme, la France est capable de mobiliser toute sa puissance diplomatique, quitte à mettre en péril ses relations politiques, économiques et financières avec n'importe quel pays. Ce qui est louable en soi car les principes et les valeurs ne se négocient pas. Cependant, cette même France, face à la souffrance de millions d'êtres humains, demeure parfois étrangement passive.

Le dernier exemple en date est celui du drame qui se joue à Gaza et en Cisjordanie : plus de 60 000 morts, principalement des enfants, des femmes, des personnes âgées et des civils. Plus de 100 000 blessés, amputés, mutilés, exclus à jamais d'une vie normale. Et pourtant, la France ne réagit pas, ou si peu. Comme l'a fait le président Macron qui a appelé, mercredi, à la cessation immédiate des hostilités (sic !) en prévenant qu'il n'y aurait « pas de solution militaire » possible dans le territoire palestinien, sans condamner clairement les crimes perpétrés par Israël à Gaza et en Cisjordanie.

La diplomatie française se limite à un service minimum, bien loin de l'exigence morale que l'on attend du pays de la Déclaration des droits de l'homme. Comme frappée d'une étrange paralysie, elle semble avoir renoncé à cette voix qui, jadis, portait haut les principes du droit international et de la justice universelle.

Le legs de Mitterrand, Chirac et Villepin

Les exemples d'un passé pas si lointain sont pourtant là pour lui rappeler son rôle et sa responsabilité. Comment oublier l'intervention mémorable de Dominique de Villepin au Conseil de sécurité de l'Onu, s'opposant avec éloquence à l'invasion américaine de l'Irak ? Ce moment d'histoire a alors placé la France en leader moral, et aujourd'hui encore, elle en recueille le respect et les bénéfices. Il a montré qu'une nation peut choisir la voie de la raison face aux passions guerrières.

Comment ne pas se souvenir des paroles de Jacques Chirac à Jérusalem, défendant avec fermeté le droit des Palestiniens à s'exprimer et à venir à sa rencontre ? Ce jour-là, il n'était pas seulement un chef d'État, mais le porte-voix du pays des droits de l'Homme, rappelant que la dignité humaine ne connaît ni frontières ni conditions.

Et que dire enfin de la comparaison poignante de François Mitterrand entre l'un des nombreux massacres en Palestine et celui d'Oradour-sur-Glane ? Par ces mots, il affirmait que l'horreur n'a ni époque ni géographie, et que la mémoire collective doit éclairer l'action politique. Chaque perte humaine est un appel à l'empathie et à la justice.

Un héritage à réhabiliter

C'est de tels hommes d'État dont la France aurait aujourd'hui besoin. Des dirigeants dotés de courage, de lucidité et d'une vision historique. Mais pour entrer dans l'Histoire ou, mieux encore, pour la construire, il ne suffit pas d'en avoir l'ambition. Il faut la force morale et les valeurs qui l'accompagnent.

Aujourd'hui, ces vertus font cruellement défaut. Pourtant, la politique ne devrait pas être uniquement guidée par des intérêts stratégiques immédiats, mais aussi par des principes intangibles, par la capacité d'écouter les souffrances des opprimés et d'y répondre avec détermination. La France a, entre ses mains, le pouvoir de capter l'attention du monde et de donner un sens à la part lumineuse de son héritage.

Le moment est venu pour elle de prouver qu'elle est, et doit rester, le pays des droits de l'Homme. Non pas en paroles, mais en actes. Car c'est dans l'épreuve que se révèlent les véritables valeurs d'une nation, et c'est dans leur fidélité qu'elle écrit l'Histoire.

22 mars 2025

La CIJ appelée à intervenir

face à l'urgence humanitaire à Gaza

Depuis plus de dix-huit mois, la bande de Gaza subit une crise humanitaire sans précédent, aggravée par un blocus quasi total de l'aide humanitaire. La Cour internationale de justice (CIJ) a entamé, lundi 28 avril 2025, à La Haye une série d'audiences cruciales pour examiner les obligations d'Israël à l'égard des civils palestiniens. Trente-huit États, ainsi que plusieurs organisations internationales, interviendront pour rappeler l'urgence d'un accès humanitaire sans entrave.

Depuis plus de dix-huit mois, la bande de Gaza est le théâtre d'une tragédie humaine d'une ampleur inédite. Chaque jour qui passe voit s'ajouter de nouvelles pertes humaines, sous le regard impuissant d'une communauté internationale incapable de faire cesser l'escalade de la violence et du désespoir.

Aujourd'hui, alors que la CIJ entame une semaine d'audiences sur les obligations humanitaires d'Israël envers les Palestiniens de Gaza, l'espoir renaît que le droit international puisse encore imposer ses exigences face à la brutalité des faits.

Plus de 2,2 millions de Palestiniens, enfermés dans une enclave soumise à un blocus quasi-total, subissent une crise humanitaire sans précédent : pénurie d'eau, de nourriture, d'accès aux soins… Le contrôle strict des flux d'aide humanitaire, dénoncé par de nombreux acteurs, a transformé cette catastrophe en une famine « fabriquée par l'homme », selon les mots du Commissaire général de l'UNRWA, Philippe Lazzarini.

Face à cette situation insoutenable, 38 États ainsi que plusieurs organisations internationales se sont mobilisés pour présenter leurs arguments devant la plus haute juridiction de l'Onu, à La Haye. Leur objectif : rappeler qu'aucun pouvoir, aussi souverain soit-il, n'est au-dessus des obligations fondamentales du droit humanitaire international.



Des appels restés lettre morte

Les précédents avis de la CIJ, en 2024, avaient déjà demandé à Israël de prévenir toute forme d'actes pouvant constituer un génocide et de garantir l'accès libre à l'aide humanitaire. Mais ces appels sont restés lettre morte, tandis que la situation sur le terrain ne cessait de se détériorer.

Il est aujourd'hui crucial que la Cour rende un avis clair, fort et engageant, affirmant sans ambiguïté que la survie des civils n'est pas négociable, et que l'entrave à l'acheminement de l'aide constitue une violation grave des principes fondamentaux du droit international.

Chaque jour supplémentaire d'inaction coûte des vies innocentes. La justice internationale ne peut plus se contenter de constater : elle doit, par sa voix, rallumer l'espérance d'un droit qui protège réellement ceux qui sont sans défense.

L'Histoire jugera ceux qui auront parlé et ceux qui auront agi. Il est encore temps, aujourd'hui, de se tenir du bon côté de l'humanité.

29 avril 2025

La tragédie continue

Elle a six ans peut-être. Ou moins. Elle ne pleure même pas vraiment. Une larme roule doucement sur sa joue, comme par pudeur. Une main calleuse déjà, couvre à moitié son visage. Elle ne joue pas. Elle ne rit pas. Elle ne réclame pas une poupée, ni une école, ni même la paix. Quand on lui demande ce qu'elle désire le plus, elle répond simplement : « بدي أكل » – Je veux manger. Lire : j'ai faim.

Voilà ce que l'Occident civilisé fait et/ou laisse faire aux enfants palestiniens. Il leur vole leur enfance et contribue à leurs massacres en refusant d'intervenir sous différents prétextes. Il sait que la plupart mourront d'ici peu de faim, de soif, de blessures, de manque de soins. Il n'en a cure. Il continue à les déposséder de tous les rêves, et même de l'espérance de survie. Une bouchée de pain est devenue un luxe, un privilège, un vœu pieux dans cette mer de ruines qu'on appelait jadis Gaza.

Israël impose depuis des mois en plus des bombardements quotidiens, un siège d'une cruauté inouïe. Rien ne passe : ni nourriture, ni médicaments, ni eau. Les bombardements ont détruit plus de 80 % des habitations. Ce qui était hier un foyer, une école, une rue, n'est plus qu'un amas de cailloux et de poussière. Sous ces décombres, les cadavres ne peuvent même pas être retirés faute de matériel bloqué par l'occupant « fier de sa puissance destructrice ».

Et dans cet enfer de douleurs, une voix d'enfant s'élève, frêle mais implacable : J'ai faim. Qui l'écoutera sinon un humain ? Or cette espère a déserté son humanité.

J'ai faim, j'ai soif, je dois être soigné, opéré, amputée ? Ce vocabulaire appartient déjà au passé, à d'autres espèces qui auraient existé avant nous ? Pas à notre époque ?

J'ai faim j'ai soif.

Ce n'est pas une supplique. C'est un verdict contre le silence du monde.

Et moi, que fais-je ?

Je regarde.

Je commente.

Je pleure à distance, au lieu d'essuyer les larmes d'autrui.

Pourtant je suis un des coupables de ce désastre puisque je suis réduis à jouer le rôle de chroniqueur de cette tragédie palestinienne.

L'époque la plus hypocrite que l'humanité ait connue dans mon vivant.

Celle qui proclame les droits de l'homme pendant qu'on piétine sa chair.

Celle qui déclare la paix pendant qu'on arme les assassins.

Celle qui bombarde les hôpitaux, les écoles, les points d'eau, les réservoirs, toute source de vie – et qui ose encore parler de civilisation.

Je rends enfin ce verdict :

Coupables, nous le sommes tous, de notre silence, de notre confort, de notre indifférence.

Coupables sont les États qui financent, qui justifient, qui applaudissent et ceux qui se taisent aussi.

Coupables sont les faiseurs de mort, les stratèges du chaos, les architectes du néant.

Coupables sont les meurtriers à visage découvert, qui assassinent à ciel ouvert et parlent ensuite de droit international.

Il n'y a pas d'excuse.

Il n'y aura pas d'oubli.

Et un jour, ce sera au tour de l'Histoire de nous juger pour complicité passive du génocide du peuple palestinien.

24 mai 2025

Un souffle d'honneur

sur la route de Rafah

« L'humanité commence dans l'homme par le désintéressement », écrivait Amiel. Il n'est de plus grande noblesse que de voir un être humain se lever pour en secourir un autre. Plonger dans les flots pour sauver un naufragé, courir dans une maison en flammes pour en extraire un enfant ou une personne âgée — ces gestes, par leur simplicité héroïque, nous rappellent ce qu'il y a de plus grand en nous. Car sauver l'autre, c'est au fond sauver soi-même. C'est préserver en nous la part humaine, celle que l'égoïsme et l'indifférence s'emploient chaque jour à ronger.

Ce sursaut d'humanité, nous le voyons aujourd'hui prendre forme dans une initiative concrète, modeste peut-être en apparence, mais immense par la portée symbolique qu'elle recèle : une caravane de solidarité est partie de Tunis, avec à son bord des citoyens tunisiens, algériens, marocains, mauritaniens — et bientôt des Libyens — unis par la seule force de leur conscience et de leur cœur. Leur destination : le poste-frontière de Rafah, entre l'Égypte et Gaza.

Ils ne transportent pas des armes, ni des discours creux. Ils portent avec eux ce que les peuples opprimés attendent le plus du reste du monde : une preuve que leur souffrance n'est pas invisible. Une main tendue. Un regard fraternel. Un cri qui rompt le silence.

Les peuples se lèvent depuis plus d'un an, Gaza endure l'insoutenable : famine organisée, blocus total de nourriture, de médicaments, de soins, de logement... et des bombardements quotidiens qui ont déjà fait plus de 160 000 morts et blessés.

Face à ce martyre, les grandes puissances — celles qui ont les moyens d'agir — restent paralysées par des calculs géopolitiques ou des intérêts sordidement matériels. Mais les peuples, eux, ne se taisent pas. Ils se lèvent. Comme toujours dans l'Histoire, ce sont les anonymes, les sans-grades, les consciences éveillées, qui répondent présents.

Partout en Europe et au-delà, des manifestations massives ont dénoncé le blocus de Gaza, l'occupation israélienne, le génocide en cours, et le silence complice des institutions internationales. À peine le bateau Maddalena avait-il été intercepté par l'armée israélienne qu'une nouvelle initiative s'est mise en route, cette fois par voie terrestre.

À Tunis, des femmes et des hommes se sont rassemblés, ont formé une caravane, et pris la direction de la Libye avec un seul but : rejoindre Rafah, non pour briser le blocus — ils n'en ont pas les moyens — mais pour dire que Gaza n'est pas seule. Pour rappeler que la solidarité est un devoir moral avant d'être un acte politique. Pour raviver cette flamme humaine qui refuse de s'éteindre, même sous les gravats.

Ce geste est beau. Il est simple. Et il est profondément politique, au sens le plus noble du mot. Il est l'écho d'une tradition ancienne, où l'on allait, sans calcul, secourir ou réconforter l'autre parce qu'il est notre semblable.

À cette caravane, nous disons merci. Merci de nous rappeler que l'honneur n'est pas mort. Merci de réaffirmer, dans un monde de plus en plus indifférent, que l'humanité est encore capable d'élans désintéressés. Puissent vos pas faire vibrer les consciences. Et si vous n'êtes pas autorisés à entrer à Gaza, sachez que vous êtes déjà entrés dans le cœur de ceux qui gardent foi en la justice et en la dignité humaine.

12 juin 2025

On brise les miroirs du monde

Aujourd'hui, à Gaza, cinq journalistes ont été tués. L'occupant a reconnu cet assassinat. Cinq vies brisées. Cinq voix réduites au silence. Et derrière ce crime, un but : empêcher le monde de voir. Empêcher les caméras de capter les images d'enfants au ventre creux, aux côtes saillantes, mourant de faim dans les ruines. Empêcher les témoignages sur les corps recouverts de poussière, sur les visages hagards des survivants, sur cette bande de terre détruite à 80 % et qui comptent déjà plus de 200 000 morts et blessés.

Tuer un journaliste en zone de guerre, ce n'est pas seulement éteindre un regard, c'est éteindre notre regard collectif. C'est nous priver volontairement de la possibilité de voir — et donc de comprendre, de réagir, de nous indigner.

C'est exactement ce que décrivait, dans un autre langage, le prix Nobel de littérature José Saramago dans son roman. L'Aveuglement. Publié en 1995, il raconte comment une épidémie étrange rend un pays entier aveugle. Mais cette cécité n'est pas seulement physique : elle est morale. On enferme les malades, on les prive de dignité, on les laisse se débrouiller dans la faim et la peur, pendant que ceux qui pourraient les aider détournent le regard.

Aujourd'hui, Gaza est l'asile du roman de Saramago à l'échelle d'un peuple. L'aveuglement n'est pas causé par une lumière blanche mais par des choix politiques : bloquer, détruire, contrôler — et réduire au silence ceux qui témoignent. Les journalistes tués sont nos témoins lucides, nos voyants dans un monde qui préfère parfois l'obscurité confortable à la vérité insupportable.

À la fin de L'Aveuglement, la vue revient mystérieusement. Mais Saramago laisse planer un doute : les hommes ont-ils appris à regarder ?



Pour Gaza, la même question se pose : lorsque la guerre cessera — car elle cessera un jour —, que fera-t-on du regard retrouvé ? Servira-t-il à reconnaître enfin l'humanité de ce peuple, ou redeviendrons-nous aveugles, autrement ?

La vraie cécité, écrivait Saramago, n'est pas celle des yeux mais celle de la conscience. Et chaque journaliste tué à Gaza est une paire d'yeux arrachée au monde, une part de notre conscience qu'on assassine.

Ne détournez pas les yeux : ce qu'ils voulaient cacher, c'est à nous de le regarder.

11 juillet 2025

Doha, un sommet sous tension

La réunion des chefs d'État arabes et musulmans, lundi 15 septembre 2025 à Doha, se tient sous une pression inédite. Après l'attaque israélienne du 9 septembre en plein cœur du Qatar, le temps des illusions est terminé. Ce sommet ne peut plus se contenter d'effets d'annonce : il doit apporter des réponses concrètes pour calmer la rue arabe et préserver la dignité collective. Tout recul serait perçu comme une faiblesse aux conséquences durables. (Ph. Sommet arabo-islamique de Ryad en Arabie saoudite, en 2023).

« Celui qui croit s'abriter sous le parapluie des États-Unis est en réalité sans protection. » Cette phrase attribuée à Hosni Moubarak résonne aujourd'hui avec acuité. L'attaque de Doha, qui a tué six négociateurs du Hamas et blessé plusieurs autres, a exposé au grand jour l'extrême vulnérabilité des alliés de Washington.

Le Qatar abrite la plus grande base militaire américaine de la région. Pourtant, aucun des radars sophistiqués – des joujou achetés au prix d'or auprès des États-Unis – n'a détecté l'incursion israélienne; l'avertissement américain n'est arrivé qu'une fois les bombes tombées. Cet épisode relance une question explosive : les équipements fournis aux alliés sont-ils contrôlables à distance, rendant leur défense illusoire ? Si tel est le cas, la souveraineté militaire des États arabes dépend plus de Washington que de leurs propres décisions.Quant à l'énorme quincaillerie achetée par les pays du Golfe auprès de l'industrie d'armement américaine, on est en droit de douter de son utilité, eu égard son coût exorbitant qui aurait sans doute permis à ces pays de se doter eux-mêmes d'une industrie militaire digne de ce nom, comme l'ont fait du reste la Turquie, l'Ukraine ou encore Israël.

Une architecture de sécurité fissurée

Depuis les années 1970, le pacte était clair : pétrole et investissements colossaux contre une soi-disant protection américaine d'une supposée menace iranienne

(iranienne et non israélienne, cela va de soi !). La frappe sur Doha brise cette certitude fondée sur une illusion et un auto- mensonge. Si l'émirat, médiateur à la demande de Washington, n'a pas été protégé, qui le sera demain ? L'inquiétude gagne toutes les capitales présentes au sommet de lundi. Et qui sont presque toutes de supposées alliées des États-Unis.

Guet-apens de Doha | Israël déclare la guerre à tous ses voisins

Ce sommet est l'occasion ou jamais d'affirmer une position commune. Le parapluie militaire américain est troué et la dépendance militaire totale aux États-Unis n'est plus tenable. Les participants doivent choisir entre continuer à subir ou entamer une diversification stratégique – Chine, Russie, Turquie – et surtout renforcer une défense autonome, comme est en train de le faire du reste l'Union européenne qui ne peut plus compter, elle aussi, sur le fameux parapluie américain. Sans cette inflexion, chaque pays risque de devenir une variable d'ajustement dans des stratégies qui ne sont pas les siennes.

Un dernier test pour des dirigeants d'opérette

La réunion de lundi peut aussi servir de levier politique pour redéfinir la normalisation avec Israël. Après Doha, poursuivre comme avant serait perçu comme un blanc-seing donné à l'impunité. Un gel temporaire de certaines coopérations, ou au moins un signal politique fort, redonnerait de la crédibilité au camp arabe et musulman, aujourd'hui ébranlé.

La frappe contre Doha n'est pas seulement une tragédie humaine ; c'est un électrochoc géopolitique. Elle rappelle que l'hospitalité diplomatique, la médiation ou l'achat d'armes sophistiquées n'offrent aucune immunité. Le véritable enjeu du sommet du 15 septembre n'est pas un communiqué commun soporifique et sans lendemain, comme savent le faire les dirigeants arabo-musulmans en mal de crédibilité politique et de légitimité démocratique, mais une stratégie collective pour reconquérir une marge d'autonomie et de décision.

14 septembre 2025

Le boomerang

Le racisme et le rejet de l'autre se nourrissent d'eux-mêmes, créant ainsi un cercle vicieux de haine et de discrimination. Lorsqu'une personne est victime de discrimination en raison de son origine ethnique, de sa religion ou de toute autre caractéristique, cela peut créer un ressentiment et une colère qui peuvent à leur tour conduire à une forme de rejet ou de haine envers ceux qui ont été responsables de cette discrimination.

L'arabophobie, l'islamophobie et l'antisémitisme sont des formes de racisme qui ciblent des groupes spécifiques en raison de leur origine ethnique ou de leur religion. Ces formes de discrimination partagent souvent des similitudes dans les stéréotypes et les préjugés qui leur sont associés.

Il est important de reconnaître que la discrimination et la haine ne sont jamais justifiables, quelle que soit la raison. Il est également important de travailler ensemble pour lutter contre toutes les formes de discrimination et de promouvoir la tolérance, la compréhension et le respect mutuel. En tant que société, nous devons nous engager à construire des communautés inclusives et à rejeter la haine et la discrimination sous toutes leurs formes.

Toutes les notions de supériorité ou d'infériorité basées sur la race, l'ethnie ou la religion peuvent contribuer à semer les graines du racisme, de l'extrémisme et d'autres formes de discrimination.

Les croyances selon lesquelles certains groupes sont supérieurs à d'autres en raison de leur ADN ou de leur appartenance religieuse peuvent être particulièrement dangereuses, car elles conduisent à une idéologie de division et de haine envers ceux qui sont perçus comme différents.

Faut-il rappeler sans cesse que personne n'est supérieur ou inférieur à quiconque en raison de son ADN ou de sa religion. Nous sommes tous égaux en dignité et en droits, et nous devons nous efforcer de vivre ensemble dans le respect mutuel et la tolérance. Nous devons tous rejeter toute forme de discrimination, de haine et d'extrémisme, et travailler ensemble pour vivre dans la paix et la tolérance mutuelle.

10 mai 2023



Un nouveau Yalta se dessine

Quels remparts pour les petits États ?

Nous vivons une époque de bouleversements où l'Histoire semble s'accélérer. Le monde entier change à la fois politiquement et géographiquement. Les cartes géostratégiques sont rebattues et une redistribution des forces s'opère, non plus par le droit ou la concertation, mais à coups de menaces, de chantage économique et de pressions militaires. Le slogan est lancé: « la paix par la force » en s'affranchissant du droit international. (Ph. Donald Trump / Vladimir Poutine / Xie Jinping / Narendra Modi).
À l'instar des années 1940, nous sommes à la veille d'un nouveau Yalta : une reconfiguration du monde dictée par le poids des armées et des arsenaux des grandes puissances prédatrices.
Face à cette mécanique implacable, les petits pays paraissent fragiles. Pourtant, l'Histoire nous enseigne que certains remparts, quand ils sont solidement érigés, peuvent leur donner une force insoupçonnée.

Premier rempart, le soutien populaire

C'est sur la division intérieure que misent toujours les grandes puissances pour imposer leur hégémonie. Les exemples abondent : en 1953, l'Iran de Mossadegh, malgré sa volonté de garder la main sur son pétrole, a été fragilisé par des tensions internes attisées de l'extérieur, ce qui facilita le coup d'État. À l'inverse, le Vietnam, dans les années 1960-70, a montré que la cohésion nationale, même au prix de terribles sacrifices, pouvait résister au rouleau compresseur américain.

Un peuple uni, qui croit en la légitimité de ses dirigeants dans les moments critiques, peut offrir aux gouvernants la crédibilité nécessaire pour repousser les chantages et préserver l'indépendance nationale.

Deuxième rempart, les alliances

L'Histoire moderne est riche d'exemples où des États de taille modeste ont trouvé une protection dans des alliances solides. La Suisse, au cœur de l'Europe, a su jouer des équilibres et préserver son intégrité grâce à un savant dosage de neutralité et d'accords discrets. Plus récemment, les pays baltes, après leur indépendance, n'ont trouvé la garantie de leur sécurité qu'en rejoignant l'Otan et l'Union européenne. Pour un petit pays, l'isolement est synonyme de vulnérabilité; la solidarité régionale ou internationale, au contraire, double sa résilience.

Troisième rempart, le patriotisme

Il ne s'agit pas ici de chauvinisme aveugle, mais de la capacité d'une nation à transcender ses querelles internes quand une menace extérieure se profile. Dans l'Angleterre de Churchill, les rivalités politiques furent suspendues au nom de l'unité face à l'Allemagne nazie.

De même, dans le monde arabe, l'Égypte de Nasser, lors de la nationalisation du canal de Suez en 1956, a montré combien l'unité nationale pouvait être une arme redoutable. Face à l'agression tripartite menée par la France, la Grande-Bretagne et Israël, le peuple égyptien s'est rassemblé derrière son dirigeant, transformant l'humiliation attendue en victoire politique. Cette cohésion interne, doublée du soutien populaire massif, a forcé les puissances prédatrices à battre en retraite sous la pression internationale. L'unité nationale, quand elle devient réflexe vital, transforme un pays menacé en forteresse morale.

Ultime rempart, la diplomatie

La diplomatie est l'arme des faibles face aux forts, mais à condition d'être pensée avec intelligence et constance. De petites nations ont su compenser leurs faiblesses militaires par une diplomatie inventive. Le Costa Rica, par exemple, a renoncé à une armée en 1949 pour faire de la paix son identité et de ses alliances internationales son bouclier.



La Tunisie, à plusieurs reprises dans son histoire récente, a utilisé l'art de la négociation et de l'équilibre entre puissances rivales pour préserver son indépendance et attirer des soutiens.

La diplomatie ne remplace pas la force brute, mais elle peut désamorcer une crise, gagner du temps, et surtout empêcher qu'un pays ne soit enfermé dans le goulot d'une bouteille dont il ne sortirait qu'à ses dépens.

Le monde de demain ne sera pas plus tendre que celui d'hier. Mais il n'est pas écrit que les petits États soient condamnés à subir. Leur survie et leur dignité dépendront de leur capacité à conjuguer unité nationale, alliances stratégiques, patriotisme réfléchi et diplomatie inventive. Car si Yalta fut imposé par les vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale, l'avenir, lui, reste ouvert à ceux qui sauront bâtir ces remparts invisibles, mais décisifs.

08 septembre 2025

Gaza, Ukraine, Iran

Répétition tragique des erreurs du passé

« Tout paraît comme un clou pour celui qui ne possède qu'un marteau. » Cette maxime attribuée au psychologue Abraham Maslow résume avec acuité l'impasse d'une vision du monde où la force militaire devient la seule réponse aux défis de notre temps. Ce que nous observons aujourd'hui, tant dans l'escalade entre la Russie et l'Ukraine, Israël et l'Iran, qu'à Gaza, illustre l'échec retentissant de cette réponse, ressuscitée sans nuance par le nouveau locataire de la Maison-Blanche.

L'idée selon laquelle on pourrait imposer la paix par la force est une illusion ancienne, dangereuse et profondément incompatible avec les principes du droit international. Elle ne produit ni sécurité ni stabilité, mais bien l'inverse : la haine, la destruction, et les germes de nouveaux conflits.

Mais cette croyance n'est pas neuve. Elle a déjà conduit au désastre. L'histoire nous en a laissé une leçon amère : les Accords de Munich de 1938.

Munich 1938 : la paix par la soumission à la force

En 1938, face aux exigences d'Adolf Hitler d'annexer les Sudètes et d'expulser les populations tchèques de ces régions, les dirigeants britanniques et français ont cru préserver la paix en cédant à ses pressions.

Neville Chamberlain, Premier ministre britannique, pensait avoir évité la guerre en sacrifiant la souveraineté tchécoslovaque. Il revenait de Munich en déclarant avoir obtenu la « paix pour notre temps ». En réalité, il n'avait obtenu que la soumission au fait accompli de la force.

C'est alors que Winston Churchill prononça cette réplique restée dans l'histoire : « Vous aviez le choix entre le déshonneur et la guerre. Vous avez choisi le déshonneur, et vous aurez la guerre.

Ces mots sont d'une justesse tragique. L'Europe avait voulu préserver la paix à tout prix, même au prix de l'abandon du droit et de la justice. Elle a eu l'humiliation… et la guerre, en moins d'un an.

2025 : le retour de la politique de la canonnière

En six mois, la politique étrangère américaine, marquée par la menace permanente de la force, a produit des résultats accablants :

– la perpétuation du génocide à Gaza, amorcé avant la réélection du président, avec 160 000 Palestiniens morts ou blessés, une population exsangue privée d'abris, de nourriture, d'eau, d'hôpitaux, de soins, de perspectives;

– une nouvelle région en flammes, avec l'entrée dans une phase ouverte du conflit armé entre l'Iran et Israël, porteur de conséquences potentiellement dévastatrices à l'échelle mondiale.

Tout cela n'a apporté ni sécurité, ni paix, ni règlement durable. La violence engendre la violence. Et les peuples d'aujourd'hui ne sont plus désarmés comme en 1938 : la disproportion militaire est bien moins certaine, et la spirale de l'armement et de la violence peut rapidement devenir incontrôlable.

Ni Dôme de Fer, ni Dôme d'Acier ne pourront garantir une sécurité totale. Seul le dôme de la paix, invisible mais solide, peut protéger durablement un peuple — en assurant des relations stables avec ses voisins, fondées non sur la peur ou la domination, mais sur le respect mutuel.

Un pays ne peut durablement vivre en sécurité si ses voisins vivent dans l'humiliation, la peur de l'expulsion, ou la contamination permanente par des conflits qu'on leur impose. La puissance militaire ne doit pas devenir un permis d'annexer, de mépriser, ni de déplacer les problèmes au-delà de ses frontières.

Aucune ville, si fortifiée soit-elle, n'est à l'abri de la folie humaine. Le monde entier se souvient des tours jumelles de New York, frappées au cœur d'un pays que l'on croyait inattaquable. Aujourd'hui, en voyant des villes du Moyen-Orient rivaliser en ruines, qui aurait cru que Tel-Aviv et Jabaliya puissent, à terme, se refléter l'une dans l'autre — non dans la paix, mais dans la désolation ?

Qui aurait imaginé que la guerre puisse faire ressembler des ennemis par le bas, jusque dans leurs décombres et leurs abris souterrains ?

C'est cela, le paradoxe cruel de la force : elle détruit l'autre… mais finit toujours par se retourner contre soi.

Le droit, seule base d'une paix durable

Il ne peut y avoir de paix durable sans le respect du droit. Pas de solution aux problèmes complexes sans concessions réciproques.

La seule voie de sortie viable réside dans le dialogue, la diplomatie, les accords multilatéraux, le respect du droit international et des résolutions de l'Onu.

Les peuples n'aspirent pas à mourir sous les bombes. Ils veulent vivre. Ils veulent consacrer leur énergie aux véritables périls de notre temps :
– les catastrophes climatiques;
– les pandémies;
– les inégalités croissantes.

La politique du Far West — celle du revolver posé sur le pupitre de justice — comme dans la bande dessinée de Lucky Luke, est une caricature du droit. C'est le règne de l'arbitraire, où la loi est inversée, comme ce juge qui lit son code à l'envers, revolver à la main.

Cette époque doit être révolue. La force brute ne construit rien de solide.

En 1938, le monde a choisi l'illusion de la paix par la soumission à la force. Il a reçu la guerre en retour.

En 2025, il est encore temps d'éviter la même erreur. La paix ne se construit pas par la force. Elle se bâtit avec le droit, la justice, et le courage de parler — même à ses ennemis.

La paix imposée par la force n'est qu'un mirage : elle sacrifie le droit sans jamais garantir la paix. Il est temps d'inverser les priorités — puiser notre force dans le droit et la justice, pour bâtir une paix digne… et dans l'honneur.

18 juin 2025

Le saut hésitant de Macron

Winston Churchill aimait rappeler qu'« un fossé se franchit mieux d'un seul saut ». Ce n'était pas seulement une image de guerre, mais une leçon de stratégie : lorsqu'un pas est décisif, mieux vaut l'accomplir d'un élan ferme que d'y revenir par hésitations successives.



Le président français Emmanuel Macron semble aujourd'hui payer le prix d'avoir ignoré ce conseil du « vieux lion ». Depuis des mois, il annonçait vouloir reconnaître l'État de Palestine – mais sans le faire encore. Hier, il a franchi une étape en annonçant officiellement cette reconnaissance dans une lettre adressée au président Mahmoud Abbas. Mais, en fixant la proclamation solennelle à septembre prochain, lors de l'Assemblée générale des Nations unies, il a ouvert un nouveau cycle de résistances.

Cette démarche, pourtant honorable dans son affirmation, risque de se transformer en un piège politique. Car en multipliant les pré-annonces, Emmanuel Macron n'offre pas seulement du temps à la diplomatie : il en offre surtout à ses adversaires – de l'intérieur comme de l'extérieur – pour dresser de nouveaux obstacles, tisser de nouvelles pressions, nourrir de nouvelles polémiques.

L'Histoire fourmille d'exemples qui rappellent que certains gestes doivent être accomplis avec la netteté d'un couperet. En 1967, au lendemain de la guerre des Six Jours, le général de Gaulle avait choisi un mot – « agression » – et une décision – l'embargo sur les armes à destination d'Israël – qu'il annonça d'un bloc, sans flottement. Le geste fut controversé, mais sa clarté fit autorité.

À l'inverse, à tergiverser, on épuise l'élan, on fragilise le geste, et l'on transforme ce qui aurait pu être un moment de clarté en un long champ de tir pour les critiques.

En voulant reconnaître l'État de Palestine « sans brusquer », Emmanuel Macron a choisi le chemin de la lenteur excessive. Mais l'Histoire – celle que Churchill et De Gaulle avaient lue – nous rappelle que, pour franchir certains fossés, il faut un seul élan, ferme et irréversible. Tout le reste n'est que temps offert à ceux qui espèrent que le saut n'aura jamais de résultat.

25 juillet 2025



Troisième déambulation

Diplomatie et pouvoir

« La diplomatie, c'est la guerre continuée par d'autres moyens »

Georges Clémenceau



Table des matières *troisième déambulation*

Remodeler le monde par arrogance : la recette du chaos 146
Le poids du temps en diplomatie. Une déclaration forte mais affaiblie par son propre retard.. 148
Quand les mots trahissent la diplomatie. Le rôle irremplaçable des interprètes 150
Ne tombons pas dans le piège des amalgames 154
Israël – Pays du Golfe. Quelle normalisation au milieu d'un génocide? 156
Les États-Unis bafouent l'esprit de l'Onu 160
De Napoléon à Nasser. La grandeur au-delà des défaites 162
Guet-apens de Doha. Israël déclare la guerre à tous ses voisins 164
Projet de réponse du Guide suprême d'Iran au président américain Donald Trump 166
Les États-Unis et la «création du chaos» 169
Quand la force redessine des cartes, l'histoire les efface : un appel aux dirigeants arabes 172
La paix par la force. La répétition tragique des erreurs du passé 175
Quand Trump ressuscite la peine collective et qu'un juge tente de sauver le droit 178



Remodeler le monde par arrogance :

la recette du chaos

Lors d'une interview à bord d'Air Force One, Donald Trump a affirmé avoir félicité le Roi Abdallah II de Jordanie pour son accueil de réfugiés palestiniens, tout en exprimant son souhait que la Jordanie et l'Égypte en acceptent davantage. Il a déclaré : « Je lui ai dit que j'aimerais que vous receviez plus de Palestiniens, parce que tout Gaza est dans le chaos maintenant. C'est un vrai chaos. J'aimerais qu'il reçoive des gens. » Il a ajouté vouloir s'entretenir avec le président égyptien Abdel Fattah El-Sissi pour lui demander également d'accueillir des réfugiés.

La déclaration de Donald Trump reflète une méconnaissance des dynamiques historiques et des équilibres géopolitiques qui façonnent le monde depuis des siècles. L'idée qu'un dirigeant puisse redessiner les cartes géographiques ou déplacer des populations par de simples injonctions témoigne d'une arrogance qui a souvent conduit à des échecs retentissants dans l'histoire.

Comment peut-on oser proposer une telle idée à un peuple qui a déjà enduré plus de sept décennies de souffrance ? Depuis 1948, les Palestiniens subissent des déplacements forcés, des guerres, et des destructions massives, mais ils continuent de s'accrocher à leur terre. Ils préfèrent vivre dans des camps de réfugiés, dans des conditions souvent inhumaines, plutôt que de l'abandonner. Cet attachement viscéral à leur pays, malgré les drames accumulés, est la preuve éclatante d'une identité profondément enracinée que nul ne peut effacer.

Et aujourd'hui encore, à Gaza, un peuple voit sa terre détruite à 90 %, pleure plus de 50 000 morts, compte plus de 110 000 blessés à ce jour, mais refuse de céder. Ce sang versé sur leur sol est un témoignage puissant de leur enracinement, un cri au monde pour dire que cette terre est la leur depuis des siècles, malgré les tentatives incessantes de l'occupant de les en expulser. Être aveugle face à une telle démonstration de résilience est une insulte à la nature humaine, au droit international et à la justice.

Les conquérants et décideurs, s'ils ont ignoré les réalités locales, ont souvent provoqué leur propre déclin. Alexandre le Grand, malgré ses succès militaires,

a vu son empire éclater après sa mort, car il n'avait pas pris en compte les identités des peuples conquis. Napoléon, en voulant imposer un nouvel ordre en Europe, s'est heurté à la résistance des nations et à l'échec de la campagne de Russie, qui a conduit à sa perte.

Plus tard, les puissances coloniales européennes ont redessiné des frontières arbitraires en Afrique et au Moyen-Orient, ignorant les divisions ethniques et tribales – un héritage qui continue d'alimenter des conflits aujourd'hui. Ces puissances ont finalement dû plier bagage, incapables de maintenir leur domination sur des populations qui refusaient de céder.

Le Troisième Reich, à son tour, a plongé toute l'Europe et le monde dans le chaos, provoquant des dizaines de millions de morts sans réaliser le moindre de ses objectifs. Au contraire, il a précipité sa propre destruction et celle de l'Allemagne.

Le déplacement forcé de populations, que ce soit pour des motifs stratégiques ou idéologiques, a également mené à des catastrophes humanitaires. Pensons au partage de l'Inde en 1947, qui a provoqué des migrations massives et des violences entre Hindous et Musulmans, ou à l'expulsion des Palestiniens en 1948, un traumatisme qui n'a jamais été réparé et qui est à l'origine du conflit actuel. Combien de présidents américains se sont succédé depuis la Nakba sans qu'aucun d'eux n'ait réussi à faire régner la paix entre Israéliens et Palestiniens faute de justice ?

La prétention qu'une seule personne, fût-elle le président d'une grande puissance, puisse réorganiser le Moyen-Orient par des coups de téléphone est non seulement irréaliste, mais dangereuse. Les peuples enracinés sur leur territoire depuis des siècles ne peuvent être déplacés ou effacés comme des pièces sur un échiquier sans engendrer des drames humains et des déséquilibres catastrophiques.

Croire qu'une telle entreprise pourrait être menée à bien, et ce en seulement quatre ans, révèle une incompréhension totale de la nature humaine et de la profondeur des liens qui unissent les peuples à leurs terres. Les sociétés ne se transforment pas par décret, et chaque tentative de forcer le destin dans un tel délai déterminé par la force ne peut que provoquer des guerres plus graves encore.

L'histoire nous enseigne une leçon universelle : quiconque se hasarde à remodeler le monde sans en comprendre les complexités sème le chaos et finit toujours par en payer le prix. À toucher à cet équilibre fragile, c'est un effondrement généralisé qui menace, et les étincelles d'aujourd'hui pourraient allumer un incendie que personne ne saura éteindre.

27 janvier 2025

Le poids du temps en diplomatie

Une déclaration forte mais affaiblie par son propre retard

La déclaration conjointe des pays arabes, publiée aujourd'hui*, exprime un soutien indéfectible aux droits légitimes du peuple palestinien et rejette catégoriquement la proposition du président américain Donald Trump de déplacer les habitants de Gaza vers l'Égypte et la Jordanie. Ce positionnement est, bien entendu, fondamental et attendu. Pourtant, une question s'impose : pourquoi une telle déclaration n'a-t-elle été formulée qu'une semaine après l'annonce américaine ?

Le fond du texte est clair et conforme aux principes de la position arabe historique sur la cause palestinienne. Ce rejet de tout déplacement forcé des Palestiniens est un point de doctrine bien établi, qui ne nécessitait ni débats ni ajustements. Dès lors, pourquoi ce délai de plusieurs jours pour adopter une position qui aurait dû être exprimée dans les 24 heures suivant l'annonce américaine ?

La diplomatie est un art où le facteur temps est aussi crucial que le contenu d'une déclaration. Une réaction rapide est un marqueur de fermeté et de détermination. À l'inverse, un retard peut être interprété comme une hésitation, une recherche de consensus laborieux ou même une prudence excessive face aux rapports de force internationaux. Cette lenteur affaiblit mécaniquement le message, car en diplomatie, une position n'est pas seulement jugée sur sa teneur, mais aussi sur sa rapidité d'émission.

En laissant une semaine s'écouler, les pays arabes ont offert aux observateurs le doute quant à leur résolution. Ont-ils craint des répercussions ? Ont-ils eu du mal à s'accorder sur les termes exacts du communiqué ? Ce flou laisse place à des interprétations qui nuisent à la crédibilité même de la déclaration.

Il est temps que le monde arabe comprenne que, même en diplomatie, le temps, c'est de l'argent. Une déclaration tardive, même juste et pertinente, porte en elle les germes de son propre affaiblissement. Il ne suffit pas d'affirmer des principes intangibles ; encore faut-il le faire avec la rapidité requise pour que ces principes pèsent réellement dans le jeu diplomatique international.

1er février 2025

** Dans un communiqué conjoint publié samedi 1er février 2025 après une réunion au Caire (illustration), les ministres des Affaires étrangères et responsables d'Égypte, de Jordanie, d'Arabie saoudite, du Qatar, des Émirats arabes unis, de l'Autorité palestinienne et de la Ligue arabe ont affirmé dans une déclaration commune leur rejet de la proposition formulée par le président américain Donald Trump de transférer vers l'Égypte et la Jordanie les Palestiniens de la bande de Gaza « quelles que soient les circonstances ou les justifications ». Ils ont ajouté qu'une telle mesure menacerait « la stabilité de la région, attiserait les conflits et compromettrait les perspectives de paix ».*



Quand les mots trahissent la diplomatie

Le rôle irremplaçable des interprètes

Le crash diplomatique survenu avant-hier dans le bureau ovale entre Donald Trump et Volodymyr Zelensky a fait couler beaucoup d'encre. Nombreux sont ceux qui attribuent cet incident rare à une décision pour le moins audacieuse du président ukrainien : celle de ne pas se faire assister par un interprète, convaincu que sa maîtrise de l'anglais suffirait à mener les échanges avec son homologue américain. Ce choix, qui pouvait sembler anodin, s'est avéré désastreux.

Faute de pouvoir nuancer ses propos avec la subtilité qu'exige la diplomatie, Zelensky aurait utilisé des formulations maladroites, voire abruptes, qui ont rapidement suscité l'agacement de Trump et de son vice-président. L'échange a dégénéré en une escalade de tensions, au point où, contre toute attente, le président américain a mis brutalement fin à l'entretien, demandant, paraît-il, à son invité de quitter la Maison-Blanche. Un incident d'une rareté extrême, qui souligne à quel point la langue, lorsqu'elle n'est pas maniée avec la précision requise, peut devenir un facteur de discorde plutôt que de rapprochement.

Quand l'interprète devient le dernier rempart

En tant qu'interprète international ayant exercé pendant plus de 40 ans et enseigné l'interprétation simultanée et consécutive, je peux témoigner du rôle clé que joue ce métier dans la diplomatie mondiale.

Si ce genre d'incident est rare, il peut se produire même en présence d'un interprète, notamment lorsque la tension est extrême et que la rapidité des échanges ne laisse pas toujours le temps à l'interprète de choisir les mots justes.

L'histoire regorge d'exemples où un malentendu linguistique a failli provoquer un désastre diplomatique. L'un des plus célèbres remonte à une réunion houleuse à Moscou entre le président égyptien Gamal Abdel Nasser et le secrétaire général du Parti communiste de l'URSS, Nikita Khrouchtchev. Lors de cet entretien, Khrouchtchev aurait fait une remarque sur le retard agricole de l'Égypte, suggérant que les paysans égyptiens travaillaient encore « comme au temps des pharaons » et que le pays devrait s'inspirer du système des coopératives soviétiques pour améliorer sa production.

Mais la traduction fut approximative : l'interprète choisit le verbe suivre au lieu de s'inspirer, laissant entendre que Khrouchtchev donnait une injonction à Nasser plutôt qu'un simple conseil. Ce dernier, offensé, y vit une insulte à son peuple et, dans un accès de fierté nationale, accusa son homologue soviétique de vouloir imposer un modèle étranger aux Égyptiens. Un silence glacial s'abattit sur l'assemblée. Comprenant la gravité de la situation, Khrouchtchev démentit immédiatement avoir tenu de tels propos et, furieux, menaça l'interprète de mort, estimant que l'erreur relevait d'une faute impardonnable. Il fallut toute la diplomatie de Nasser pour éviter que ce malheureux interprète ne paie de sa vie un simple lapsus.

Quand une mauvaise traduction menace la paix

Un autre cas célèbre remonte à la Guerre froide, lorsque le président américain Jimmy Carter visita la Pologne en 1977. Son interprète, un linguiste russe peu familier du polonais, commit plusieurs erreurs embarrassantes. Au lieu de traduire que Carter « souhaitait connaître les aspirations du peuple polonais », l'interprète déclara que le président américain « désirait charnellement les Polonais » ! De même, lorsqu'il voulut exprimer son bonheur d'être en Pologne, la traduction donna plutôt à entendre qu'il était heureux d'avoir abandonné les États-Unis.

Autant dire que la visite commença sous de bien mauvais auspices. Si l'incident prêta à sourire, il illustra néanmoins l'impact potentiellement désastreux d'une mauvaise interprétation.

Une profession indispensable à l'équilibre du monde

Ces anecdotes, parfois comiques, parfois dramatiques, rappellent combien les interprètes sont des acteurs essentiels de la diplomatie mondiale. Bien plus que de simples traducteurs, ils sont les gardiens d'un équilibre fragile, capables d'empêcher un mot malheureux de déclencher un incident international.

Le cas de Volodymyr Zelensky montre qu'en matière de relations internationales, la langue n'est pas qu'un outil de communication, mais un instrument de pouvoir et de précision. Une mauvaise formulation peut heurter des sensibilités, une nuance mal rendue peut provoquer une crise, et un mot de trop peut faire basculer des négociations entières.

Ma longue expérience, enrichie par celles de mes confrères membres de la Chambre belge des traducteurs, interprètes et philologues – que j'ai eu l'honneur de vice-présider dans les années 1980 – m'a permis de recueillir de nombreuses anecdotes illustrant à quel point notre métier est bien plus qu'un simple exercice linguistique. Derrière chaque grande rencontre diplomatique, derrière chaque accord historique, se cache le travail minutieux d'un interprète qui, en une fraction de seconde, doit choisir le mot juste, préserver l'équilibre des échanges et éviter toute maladresse aux conséquences potentiellement désastreuses.

C'est pourquoi je conclus ce texte avec une conviction forgée par des années d'expérience : dans l'ombre des grands sommets internationaux, ce sont parfois les interprètes qui tiennent entre leurs mains la réussite ou l'échec d'une réunion au sommet.

3 mars 2025



Ne tombons pas dans le piège des amalgames

Il est des confusions qui, bien plus que de simples erreurs, façonnent le cours de l'histoire en détournant les justes causes de leur essence. Parmi elles, l'amalgame entre sionisme et judaïsme est sans doute l'un des plus pernicieux. Il nourrit les divisions, désarme les luttes légitimes et offre à l'oppresseur un alibi redoutable : celui de se poser en victime.

Face à la tragédie qui se déroule sous nos yeux en Palestine, il est essentiel d'être à la hauteur des enjeux. La colonisation est un crime en soi, un déni de droit et de dignité, indépendamment de la religion ou de l'origine de ceux qui la perpétuent. L'Histoire nous l'a appris : hier, les peuples d'Asie et d'Afrique combattaient des colons français, britanniques ou néerlandais sans jamais réduire leur lutte à une opposition contre des chrétiens. Aujourd'hui, la résistance palestinienne doit être comprise dans la même logique : un combat pour la liberté contre une occupation illégitime, et non une guerre de religion.

Le président Habib Bourguiba, figure visionnaire, l'avait souligné avec une clarté saisissante dès les années 1960 : « Nous devons lutter contre les colons sionistes en tant que colons, et non en tant que juifs. Notre combat n'a rien à voir avec la religion. » Ce message, il l'avait martelé lors du premier sommet des chefs d'État africains en 1963 à Addis-Abeba, un événement historique qui donna naissance à l'Organisation de l'unité africaine (OUA), précurseur de l'actuelle Union africaine (UA).

Ce jour-là, son discours lui valut les applaudissements de l'ensemble de l'auditoire et un geste hautement symbolique : le président égyptien Gamal Abdel Nasser, pourtant son rival politique, fut le premier à venir le saluer. Je m'en souviens d'autant plus que Sidi Khouya m'avait demandé de découper l'article publié sur cet événement dans le journal Le Monde.

Or, aujourd'hui encore, nombreux sont ceux qui tombent dans le piège tendu par l'oppresseur : en confondant sionisme et judaïsme, ils offrent à Israël un argument imparable pour se draper dans le rôle du peuple éternellement persécuté. Cette confusion alimente une rhétorique victimaire qui justifie toutes les exactions, tous les bombardements, tous les sièges, au nom d'une légitime défense fallacieuse. Pendant ce temps, la voix des Palestiniens est étouffée sous des accusations d'antisémitisme, et leur combat, pourtant légitime, est décrédibilisé aux yeux du monde.

Nous devons donc faire preuve de discernement. Lutter pour la Palestine, c'est lutter contre un système d'oppression, pas contre une communauté religieuse. C'est défendre un droit fondamental, celui des peuples à disposer d'eux-mêmes, et non se laisser enfermer dans des rhétoriques qui ne servent que ceux qui cherchent à perpétuer l'injustice.

L'histoire nous observe. Si nous voulons que la cause palestinienne reste une cause noble et universelle, nous devons refuser tout amalgame et élever le débat à la hauteur qu'il mérite. C'est ainsi, et seulement ainsi, que la vérité triomphera.

22 mars 2025



Israël – Pays du Golfe

Quelle normalisation au milieu d'un génocide ?

La dernière visite de Donald Trump en Arabie saoudite, aux Émirats arabes unis et au Qatar – au cours de laquelle il a été surtout question de la relance des Accords d'Abraham visant à liquider définitivement la cause palestinienne – aurait dû être reportée. Ce n'était ni le moment ni l'endroit approprié pour renforcer des liens diplomatiques ou promouvoir des intérêts économiques, alors qu'un génocide des Palestiniens, les nôtres, était perpétré par Israël avec des armes... américaines. Ceux qui s'empressent de normaliser les relations avec l'État hébreu, trop tôt, trop brusquement, construisent sur des sables mouvants irrigués par le sang encore chaud des victimes.

Il arrive parfois que des incompréhensions profondes surgissent entre des personnes pourtant sincères. Ce n'est pas toujours la mauvaise foi qui les anime, mais plutôt un cruel manque de sens du moment, une défaillance du calendrier intérieur. Elles se trompent de date, de contexte, de lecture des événements. Elles célèbrent, elles festoient, pendant que d'autres pleurent et enterrent. Et sous les critiques qu'elles reçoivent, elles ne voient qu'un malentendu injuste, alors qu'en réalité, il s'agit d'une question de regard — ou plutôt de cécité.

Serrer la main au protecteur des bourreaux

C'est comme vouloir commenter un événement heureux, célébrer un anniversaire ou danser de joie au sein d'une communauté qui enterre ses proches massacrés par centaines. C'est comme esquisser un sourire ou applaudir devant un meurtre. Pire encore : c'est comme serrer la main aux bourreaux en invoquant une normalisation des relations avec l'agresseur que rien ne justifie, ni n'impose d'urgence — bien au contraire. Cela ne relève pas de la simple insensibilité, mais d'une forme d'inconscience coupable. Voire d'inhumanité.

Pendant que le peuple palestinien est martyrisé, exterminé à grand feu dans un silence complice, les dirigeants des pays du Golfe ont trouvé encore le moyen de se réjouir, de publier des images de festivités, de convier à des célébrations. Et cela, sans même réaliser que leur bonheur apparent devient une offense insupportable pour ceux qui comptent leurs morts par milliers, leurs blessés par dizaines de milliers, leurs déplacés par millions.

Le problème ne réside pas seulement dans l'action elle-même, mais dans l'absence totale de discernement. On mélange tout, on confond les émotions, on met sur le même plan la peine et la joie, la justice et l'oubli, la mémoire et l'indifférence. Et comme toujours, ce sont les plus lucides qui doivent porter la responsabilité de remettre un peu d'ordre dans ce chaos émotionnel. Ils doivent réveiller les consciences, rappeler qu'il y a un temps pour chaque chose ; que même dans la souffrance, on peut rester digne ; mais qu'on ne peut pas, sans heurts, festoyer pendant que nos proches enterrent leurs morts.

Cela dit, il serait injuste de jeter l'opprobre sur toute personne qui, de bonne foi cherche à traiter de sujets académiques ou culturels en dehors de toute considération politique. Il peut y avoir erreur de jugement, maladresse, manque de sensibilité ou de timing — mais cela ne suffit pas à les cataloguer parmi les traîtres. Le discernement vaut dans les deux sens : dénoncer les silences coupables sans condamner aveuglément les intentions sincères.

Manque de respect à la mémoire des victimes

Ce qui se passe aujourd'hui en Palestine n'est pas une question d'opinion : c'est un drame humain, un génocide à ciel ouvert. Voir des personnes continuer à normaliser les relations avec les bourreaux israéliens, tenir des réunions, afficher une légèreté, c'est manquer de respect aux morts.

C'est ignorer les larmes des vivants. Et c'est affronter des peuples entiers au nom d'une neutralité illusoire, en prétendant que cela n'a rien à voir.

Mais depuis toujours, l'humanité a su faire la différence entre les jours de deuil et les jours de fête. Même les animaux, dit-on, ont des gestes de silence et de respect quand l'un des leurs meurt. Alors pourquoi certains humains oublient-ils cela ? Le respect des morts, c'est le dernier lien entre notre monde et notre humanité. Si ce lien se brise, que restera-t-il de nous ?

Il y a un exemple historique qui illustre puissamment cette nécessité de respecter les moments de deuil collectif : celui du massacre de Sabra et Chatila, en 1982. Alors que les camps de réfugiés palestiniens à Beyrouth étaient plongés dans l'horreur — des centaines, peut-être un millier de civils massacrés en quelques jours —, certains dirigeants internationaux poursuivaient leurs agendas politiques comme si de rien n'était. Ce silence, cette indifférence, ont été vécus comme une trahison. Cela a creusé un fossé qui n'a jamais été comblé.



À l'opposé, certaines sociétés savent suspendre toute activité festive par respect pour les morts ou pour un pays endeuillé. Lorsque la Crète a été frappée par un tremblement de terre meurtrier en 2021, causant la mort de quelques dizaines de personnes, la Grèce a décrété plusieurs jours de deuil national : drapeaux en berne, festivités annulées, émissions de divertissement interrompues. Un pays s'est arrêté. Non par excès, mais par humanité.

Ces deux exemples — l'un issu d'une catastrophe naturelle, l'autre d'une tragédie humaine — montrent à quel point le silence ou la fête peuvent être lourds de sens. Ils rappellent qu'il ne peut y avoir de paix durable ni de joie sincère là où l'on méprise la douleur des autres. Savoir faire une pause, savoir pleurer ensemble, c'est le minimum que l'on doit à la mémoire des morts — face à ce génocide du peuple palestinien, et à l'humanité s'il nous en reste.

Construire sur des sables mouvants

Aucun dirigeant de la génération actuelle ne devrait ignorer les leçons de l'histoire. Il est essentiel de relire les récits des guerres passées, des massacres et des génocides — non pour s'y complaire, mais pour comprendre un mécanisme tragique : ceux qui s'empressent de normaliser les relations, trop tôt, trop brusquement, construisent sur des sables mouvants irrigués par le sang encore chaud des victimes.

Ils oublient que le temps est un acteur fondamental dans tout processus de réconciliation, qu'il faut parfois des décennies pour que les plaies se referment, que la douleur s'apaise, que les rancœurs s'estompent, et que le désir de vengeance cède la place à une volonté sincère de reconstruire.

Les relations durables ne se décrètent pas et ne s'imposent pas par la force. Elles ne naissent ni de résolutions internationales ni d'accords signés à huis clos. Elles se forgent lentement, à mesure que les sociétés meurtries pansent leurs blessures, enterrent leurs morts avec dignité, transmettent leur mémoire sans la charger de haine, et permettent ainsi aux nouvelles générations d'avancer, libérées du poids des offenses passées.Ce n'est qu'alors qu'une normalisation devient véritablement possible — parce qu'elle est naturelle, non imposée ; ressentie, non proclamée ; et surtout, respectueuse du rythme intime des peuples qui ont saigné.

21 mai 2025

Les États-Unis bafouent l'esprit de l'Onu

Les États-Unis viennent, une nouvelle fois, de refuser l'octroi de visas aux représentants palestiniens, les empêchant ainsi de participer aux travaux de l'Assemblée générale des Nations unies à New York. Ce qui se décide aujourd'hui à la Maison Blanche est étrangement et dangereusement stupide (Ph. Poignée de main historique entre Yitzhak Rabin et Yasser Arafat sous le regard de Bill Clinton lors de la signature des accords d'Oslo sur la pelouse de la Maison-Blanche, le 13 septembre 1993. En ce temps-là, les États-Unis tentaient de jouer un rôle constructif pour la paix au Proche-Orient.)

Les prétextes invoqués par Washington — sécurité nationale, manquements supposés aux engagements, prétendue guerre juridique contre Israël devant la Cour pénale internationale (CPI) et la Cour internationale de justice (CIJ)— ne tiennent pas la route. Ils traduisent surtout un abus de pouvoir et une violation flagrante de l'accord de siège conclu entre l'Onu et les États-Unis : celui-ci oblige pourtant le pays hôte à garantir l'accès de tous les représentants officiels aux instances multilatérales.

Le précédent de 1988

Ce n'est pas une première. En 1988, sous la présidence de Ronald Reagan, Washington avait déjà refusé un visa à Yasser Arafat, alors invité à s'exprimer devant l'Assemblée générale. Le tollé international fut tel que l'Onu décida de déplacer sa session extraordinaire à Genève, afin de permettre au dirigeant palestinien de prendre la parole. Ce fut un moment historique : Arafat y annonça l'acceptation des résolutions 242 et 338, reconnut le droit d'Israël à exister et rejeta toute forme de terrorisme.

Pris de court, les États-Unis durent céder et ouvrir sans tarder un dialogue officiel avec l'OLP. Un revirement que beaucoup qualifièrent à l'époque de tournant à 360 degrés.

Ce précédent aurait dû servir de leçon : on ne muselle pas un peuple en l'empêchant de parler à la tribune des Nations unies. Chaque tentative d'exclusion n'a fait que renforcer la légitimité de la cause palestinienne et mettre en lumière l'isolement moral des États-Unis lorsqu'ils abusent de leur statut de pays hôte.

L'isolement moral des États-Unis

Le pays hôte n'a pas le droit de fermer la porte de l'Onu selon ses humeurs, ses calculs politiques ou ses inimitiés. L'Assemblée générale est, par essence, la tribune universelle où chaque peuple, chaque gouvernement, ami ou ennemi, a le droit de venir exposer sa parole devant le concert des Nations. Même en temps de guerre, cette règle sacrée a toujours été respectée : les États-Unis ont vu défiler à New York des représentants de pays avec lesquels ils étaient en conflit ouvert — pendant la guerre du Vietnam, et lors de tant d'autres affrontements. Pourquoi, alors, faudrait-il faire aujourd'hui une exception pour la Palestine ?

Empêcher un peuple de parler, c'est non seulement le réduire au silence, mais aussi porter atteinte à la vocation première des Nations unies. Et cela, aucune organisation internationale digne de ce nom ne peut l'admettre.

Aujourd'hui, l'histoire semble se répéter. Mais l'Onu doit rester fidèle à sa mission : offrir à toutes les nations et à tous les peuples une voix — fût-elle discordante — et refuser que son fonctionnement soit paralysé par les pressions d'un seul État. Si nécessaire, comme en 1988, l'Assemblée générale devrait de nouveau se réunir ailleurs, afin que la Palestine puisse faire entendre sa parole.

30 août 2025

De Napoléon à Nasser

La grandeur au-delà des défaites

Il est des voix qui traversent le temps et réveillent les peuples. Le 23 juillet 1952, à la radio du Caire, une voix annonça la fin d'un ordre ancien et le début d'un espoir nouveau. Derrière ce message, il y avait déjà l'âme et la volonté d'un homme appelé à incarner cette révolution : Gamal Abdel Nasser.

Lorsqu'on entendit : « Redresse ta tête, citoyen arabe, tu es un homme libre dans un pays libre, convoité par les ennemis », ce n'était pas une simple harangue politique. C'était une déflagration dans l'âme de millions d'hommes et de femmes colonisés, humiliés, niés. En un instant, un souffle nouveau parcourut l'Afrique et l'Asie et même au delà. Le sentiment d'être de nouveau un être digne, un peuple debout, traversa toutes les frontières coloniales.

On peut discuter les erreurs politiques, les échecs stratégiques, les dérives autoritaires du régime. Mais on ne peut balayer d'un revers de main ce que Nasser a donné : la fierté, la conscience et l'élan. Il fut l'un des premiers à hisser haut le drapeau de l'émancipation postcoloniale, à soutenir sans relâche les luttes de libération — de Tunis à Alger, de Léopoldville à Accra —, à porter au sommet de Bandung, avec Nehru, Tito et Sukarno, la voix des peuples longtemps tenus dans l'asservissement.

Réduire Nasser à la défaite de 1967, c'est méconnaître ce qu'il a incarné pour des millions de colonisés. Il fut, avec d'autres, l'un des fondateurs du mouvement des non-alignés, donnant une voix forte et digne a ce qu'on appelle aujourd'hui le Sud global. Il soutint concrètement les luttes de libération en Afrique, notamment en Algérie, en Tunisie, au Congo. Il osa nationaliser le canal de Suez, défiant les puissances coloniales et restaurant la fierté arabe.

Bien sûr, son régime eut ses zones d'ombre, et ses rêves d'unité arabe échouèrent. Mais il reste une figure majeure de l'émancipation du XXe siècle. L'histoire se doit d'être équilibrée : elle juge, mais elle n'oublie pas.

La nationalisation du canal de Suez, en 1956, fut un acte de souveraineté inouï. Il défia les empires déclinants, fit vaciller les certitudes de l'Occident impérial. C'est cela aussi, Nasser : la rupture avec la résignation, le refus de l'humiliation, la construction d'un avenir arabe autonome.

Or voilà que certains aujourd'hui, en toute légèreté, ne retiennent que la défaite militaire. Ils oublient, ou feignent d'oublier, que l'histoire des peuples ne se résume pas à une bataille perdue, mais à ce qu'elle inspire de durable : une conscience collective, une mémoire partagée, une fierté rendue. S'attaquer à la mémoire de Nasser, précisément maintenant, à l'heure où l'idéal panarabe est si fragilisé, c'est comme vouloir donner le coup de grâce à ce qui nous reste de lien, d'horizon, de souffle commun.

Non, ce n'est pas de la nostalgie. C'est de la mémoire juste. C'est le refus de l'ingratitude et de l'amnésie. Et c'est surtout un hommage à ce moment rare dans l'histoire où une voix arabe, forte et claire, nous a dit : redresse-toi, tu es libre. Cette phrase, pour ceux qui l'ont entendue, n'a pas de prix.

Quant à moi, je n'oublierai jamais ce mercredi 23 juillet 1952. J'avais huit ans. Cet après-midi-là, en rentrant de l'école, nous étions nombreux à avoir redressé la tête — pour de bon. Pour la première fois, nous nous sommes sentis pleinement chez nous, dans notre pays, pourtant encore sous occupation française… mais plus pour longtemps.

Il est des hommes que l'Histoire ne quitte jamais. Leur grandeur ne réside pas seulement dans les victoires militaires ou les accomplissements tangibles, mais dans ce qu'ils ont fait naître dans le cœur des peuples. La France continue d'honorer Napoléon, malgré ses défaites, parce qu'il a incarné une ambition, un souffle, une époque. De même, pour le monde arabe, Gamal Abdel Nasser reste cette figure immense, inoubliable, dont la parole et le geste ont éveillé une dignité trop longtemps niée. Ce n'est pas l'homme parfait que les peuples retiennent, mais celui qui a su incarner leur espoir, leur lutte, leur rêve d'émancipation.

Et c'est ainsi que les géants deviennent immortels.

2 mai 2025

Guet-apens de Doha

Israël déclare la guerre à tous ses voisins

Le guet-apens de Doha ne doit pas être lu comme un simple épisode local. C'est un signal : celui d'un monde où les négociations de paix deviennent des pièges mortels, où la diplomatie se transforme en arme de guerre, et où la civilisation elle-même se renie.

Il y a des instants où l'Histoire révèle sa cruauté dans toute sa nudité. Le récent épisode des négociations de Doha en est un. Le président américain annonçait urbi et orbi qu'Israël avait accepté ses conditions pour un accord sur Gaza: libération des otages, trêve dans la guerre. Dans un ton martial, Donald Trump adressait même un ultimatum au Hamas : « Les Israéliens ont accepté mes conditions. Il est temps pour le Hamas d'accepter également. J'ai averti le Hamas des conséquences en cas de refus. Ceci est mon dernier avertissement, il n'y en aura pas d'autre ! »

Un piège américano-israélien

Sous cette pression, les responsables palestiniens se réunissent mardi 9 septembre 2025 à Doha, au Qatar, afin d'examiner les termes de l'accord et de donner leur réponse. Ils étaient donc en train de statuer, d'exercer ce que l'on appelle dans toutes les traditions diplomatiques un devoir de délibération, lorsque l'impensable survient : l'armée israélienne bombarde les lieux mêmes de la réunion, visant à éliminer les dirigeants du Hamas.

Peut-on imaginer scénario plus cynique ? D'un côté, on proclame un accord imminent ; de l'autre, on détruit militairement ceux-là mêmes à qui l'on demande de le ratifier.

Ce n'est pas une coïncidence. C'est un guet-apens méthodiquement construit, qui combine la pression publique d'un président américain et l'action létale d'une armée israélienne.

Un tel piège dépasse la simple inconvenance diplomatique : il entre dans le domaine du complot contre la paix. Car qu'est-ce que négocier, sinon accepter de parler avec son adversaire ? Et qu'est-ce que bombarder son interlocuteur, sinon nier la négociation elle-même, la réduire à une mascarade, une mise en scène destinée à tromper l'opinion mondiale ?

Cette duplicité n'est pas un accident de parcours. Elle s'inscrit dans une logique où les États-Unis se présentent en médiateurs tout en soutenant, directement ou indirectement, les opérations israéliennes. Le résultat est sans équivoque : la paix n'est pas recherchée, elle est piégée.

Ci-git le droit international

Au-delà de l'événement lui-même, c'est l'ordre international qui s'effondre. Les institutions censées protéger les peuples et réguler la guerre sont discréditées. La Cour pénale internationale, qui tente d'enquêter sur les crimes de guerre, est sanctionnée, ses juges interdits de visa par Washington. L'autre juridiction humanitaire internationale subit le même sort. Ainsi, non seulement les crimes se multiplient, mais la justice chargée de les juger est elle-même paralysée.

Ce n'est plus seulement la loi du plus fort. C'est l'institutionnalisation du mensonge diplomatique : feindre de tendre la main tout en préparant le coup de grâce. Et lorsque cette duplicité est couverte par la première puissance mondiale, elle devient une menace pour l'équilibre de la planète entière.

Le guet-apens de Doha ne doit pas être lu comme un simple épisode local. C'est un signal : celui d'un monde où les négociations de paix deviennent des pièges mortels, où la diplomatie se transforme en arme de guerre, et où la civilisation elle-même se renie.

À ce rythme, nul ne peut se bercer d'illusions : l'effondrement du droit international entraînera tôt ou tard toutes les nations dans le chaos. Car dans un monde où la paix est piégée, c'est l'humanité entière qui devient l'otage.

10 septembre 2025

Projet de réponse du Guide suprême d'Iran

au président américain Donald Trump

On rapporte que le président Donald Trump aurait adressé une lettre au Guide suprême de la République islamique d'Iran, Ali Khamenei, abordant notamment la question du programme nucléaire iranien et les tensions entre les deux nations. Voici un projet de réponse, rédigé dans l'esprit des grandes correspondances diplomatiques d'antan, dont les autorités iraniennes pourraient s'inspirer.

Au très honorable président des États-Unis d'Amérique sa très haute Excellence Monsieur Donald Trump.

Que la paix soit sur celui qui recherche la paix, que la sagesse éclaire celui qui détient le pouvoir, et que la bénédiction divine accompagne votre nouveau mandat, afin que les sentiments de justice et de concorde prévalent sur les froids calculs de la politique.

Votre noble missive, monsieur le Président nous est parvenue, et elle a été reçue avec l'attention qui sied aux paroles d'un chef d'État dont l'influence s'étend aux confins du monde. Il est vrai que l'Amérique, par sa puissance et son rôle prééminent dans l'ordre international, façonne bien des destinées et oriente ou apaise bien de tempêtes. Sachez que notre inclination naturelle est à la paix, à la coopération entre les nations et à la stabilité des peuples. Hélas, les chemins de l'Histoire, pavés d'occasions manquées et d'incompréhensions, ont trop souvent éloigné nos nations, là où la raison et l'intérêt des peuples eussent commandé leur rapprochement.

Des nations livrées à la brutalité des armes

Votre sollicitude à l'égard de notre nation et votre insistance sur la question de notre souveraineté militaire ne nous échappent point. L'Iran, terre de civilisation

plusieurs fois millénaire, n'a jamais cherché à s'armer au-delà de la mesure que lui impose la nécessité de sa propre sécurité. Or, permettez-moi de vous le dire avec la franchise qui sied aux échanges entre hommes d'État : si l'inquiétude devait guider notre jugement, elle ne trouverait pas sa source dans nos propres décisions, mais bien dans l'ordre instable qui règne autour de nous.

Car enfin, Monsieur le Président, quel peuple pourrait demeurer sans crainte lorsqu'il voit, autour de lui, des nations livrées aux flammes des guerres, des frontières effacées par la brutalité des armes, et des États entiers transformés en champs de ruines sous les coups de forces étrangères agissant en toute impunité ? Quel dirigeant responsable pourrait demeurer inactif lorsque, non loin de ses terres, d'autres peuples sont dépossédés de leur patrie, déplacés, relégués à la souffrance dans l'indifférence des grandes puissances, et cela au mépris même des lois que ces puissances ont pourtant érigées en principes universels ?

Vous le savez, l'Histoire retiendra que la sécurité ne peut être fondée sur la crainte imposée aux autres. Elle ne peut naître que d'un équilibre juste et d'une garantie mutuelle de respect et de souveraineté. La stabilité dans notre région ne saurait être assurée tant qu'un seul État, fort de votre soutien indéfectible, Israël en l'occurrence, s'arroge le droit de violer impunément toutes les résolutions internationales qui ne lui conviennent pas et de bouleverser, par la force, l'ordre des nations.

La paix n'est pas l'unilatérale renonciation

Si votre dessein est véritablement d'apaiser les tensions, alors sachez que la main de l'Iran n'a jamais tremblé lorsqu'il s'est agi d'œuvrer pour la paix. Mais la paix, Monsieur le Président, n'est pas l'unilatérale renonciation d'un peuple à ses droits légitimes ; elle est l'édification d'un ordre fondé sur la justice, où aucun État ne s'érige en arbitre absolu du sort des autres.

L'histoire jugera nos actes, et la postérité se souviendra des décisions que nous aurons prises. Puissiez-vous entendre la voix de la sagesse, et puisse votre nation, qui s'enorgueillit de ses principes, redevenir un artisan de stabilité pour tous, et non une source de déséquilibre pour certains ni une garantie d'impunité permanente pour un seul autre.

Le peuple iranien, riche de son histoire et de sa sagesse, ne souhaite au peuple américain que bonheur et prospérité. Car nous savons que la grandeur d'une nation ne se mesure pas seulement à sa puissance, mais à sa fidélité aux valeurs qui l'ont fondée. La grandeur de l'Amérique n'est pas contradictoire avec la justice et l'équilibre entre les nations; au contraire, elle s'y épanouit pleinement. Mais comment votre nation pourrait-elle véritablement se consacrer à sa propre renaissance si un seul État, Israël faut-il vous le rappeler, animé par des desseins belliqueux, détourne inlassablement votre engagement et vos ressources au profit de sa seule expansion territoriale ? Si vous aspirez sincèrement à rendre sa grandeur à l'Amérique, alors il vous appartient d'empêcher que d'autres ne la confisquent à leur seul bénéfice.

Puisse l'Auteur des destinées accorder à votre nation sagesse et clairvoyance, et faire de votre mandat un temps où la justice l'emporte sur la discorde, où la grandeur se conjugue avec l'équité, et où chaque peuple trouve sa place dans l'harmonie des nations.

Fait à Téhéran, en l'an...
10 mars 2025

Les États-Unis et la «création du chaos»

Dans le contexte complexe des relations au Moyen-Orient, deux approches stratégiques distinctes mais liées émergent dans la pensée politique américaine des dernières décennies. L'une est associée à Henry Kissinger, ancien secrétaire d'État, et l'autre à Donald Rumsfeld, ancien secrétaire à la Défense. Bien qu'ancrées dans des périodes différentes, ces deux visions incarnent des attitudes opposées face à la gestion des crises régionales.

Kissinger et la diplomatie de l'urgence

Avant la guerre du Kippour en 1973, Henry Kissinger, lors d'un échange avec le président égyptien Anouar Sadate, reconnaissait les limites de la diplomatie américaine pour résoudre certains conflits. Sadate lui rappela alors que le président Eisenhower en 1956 avait réussi à mettre fin à l'occupation du canal de Suez par les forces franco-britanniques et du Sinaï par Israël. Kissinger répondit que cette diplomatie avait réussi parce qu'elle avait été menée à chaud.

Ce commentaire, loin de tomber dans l'oreille d'un sourd, stimula la réflexion stratégique de Sadate, qui intensifia ses préparatifs politiques et militaires en vue de la guerre de 1973. Ce conflit bouleversa les équilibres régionaux : l'Égypte réussit à récupérer une partie significative du Sinaï, se retrouvant en position de force pour engager des négociations.

Cette dynamique mena aux accords de paix de Camp David entre l'Égypte et Israël, en 1978, et, plus tard, ceux d'Oslo entre l'OLP et Israël en 1993.

Kissinger démontra ainsi que la pression et l'urgence pouvaient être des leviers puissants pour remodeler les relations régionales et amorcer des processus de paix.

La création du chaos de Rumsfeld

Des décennies plus tard, Donald Rumsfeld introduisit la notion de « chaos créatif » dans le cadre des interventions américaines au Moyen-Orient, notamment après les attentats du 11 septembre 2001. Contrairement à l'approche de Kissinger, axée sur une diplomatie réactive et ciblée, Rumsfeld et les néo-conservateurs défendaient l'idée que la déstabilisation des régimes autoritaires pouvait, paradoxalement, favoriser l'émergence d'un nouvel ordre politique.

Selon cette doctrine, le désordre provoqué volontairement dans des États fragiles offrait l'opportunité d'y implanter des réformes démocratiques et de rééquilibrer les rapports de force régionaux. Cette stratégie fut notamment mise en œuvre lors de l'invasion de l'Irak en 2003, avec l'espoir que la chute de Saddam Hussein entraînerait une transformation démocratique du pays et, par ricochet, de la région. La suite, on la connaît : plus de dictature, de désordre, de violence et de morts.

Un interminable cycle de violence

Le contraste entre ces deux visions est saisissant. Kissinger misait sur une intervention diplomatique éclairée et pragmatique, exploitant les crises comme des occasions de négociation dans le cadre géopolitique existant. Rumsfeld, au contraire, prônait la déconstruction des structures en place pour permettre, selon lui, l'émergence spontanée de nouvelles formes de gouvernance.

Là où Kissinger utilisait la guerre comme un levier stratégique en faveur de la diplomatie, Rumsfeld voyait dans les conflits et le chaos des instruments directs de transformation sociale et politique.

En définitive, l'approche à chaud de Kissinger et le concept de « chaos créatif » de Rumsfeld illustrent les tensions qui traversent la stratégie américaine au Moyen-Orient. D'un côté, la gestion proactive des crises pour atteindre une paix toujours difficile ; de l'autre, la conviction que la déstabilisation volontaire peut engendrer un nouvel ordre.

L'héritage de ces deux doctrines continue d'alimenter les débats stratégiques contemporains, et les événements récents soulignent la complexité des efforts de résolution des conflits dans cette région.

Des peuples condamnés à coexister

La guerre actuelle à Gaza semble d'ailleurs résulter de ces deux logiques opposées. Il est regrettable de constater que les dirigeants sont incapables, en temps de paix, de rechercher des solutions qu'ils finissent par accepter sous la contrainte des conflits, après des destructions massives et des souffrances profondes. Ce cycle de violence aggrave les fractures psychologiques et historiques entre des peuples pourtant condamnés par la géographie et l'histoire à coexister.

L'engrenage tragique dans l'enclave palestinienne quasi détruite révèle aussi l'échec des politiques de génocide ou de déracinement, qui n'ont pas réussi à briser la résistance farouche d'un peuple déterminé à s'accrocher à sa terre, au prix du sang

Avec plus de 50 000 morts et plus de 110 000 blessés à ce jour, Gaza paie aujourd'hui un tribut humain insoutenable, symbole des conséquences dramatiques de choix géopolitiques fondés sur la violence et la domination.

Face à cette réalité, il devient impératif de repenser les approches stratégiques en privilégiant des solutions justes et durables, qui reconnaissent les droits et les aspirations des peuples à vivre en sécurité et en dignité.

17 janvier 2025

Quand la force redessine des cartes, l'histoire les efface :

un appel aux dirigeants arabes

Depuis des mois, le monde assiste, médusé, à une tragédie en Palestine. Les bombardements pendant 15 mois d'affilée sur Gaza, la souffrance d'un peuple assiégé et, plus inquiétant encore, la menace d'une déportation massive de sa population. L'idée que des centaines de milliers de Palestiniens puissent être expulsés de leurs terres, sous prétexte de sécurité ou de réorganisation géopolitique, résonne comme un écho sinistre des injustices du passé.

Mais face à cette situation, une question essentielle se pose : les dirigeants arabes se rappellent-ils de leur propre histoire ? Ont-ils pleinement conscience qu'ils ne sont plus dans la même position qu'en 1948, au moment de la création d'Israël, lorsqu'ils étaient encore colonisés et incapables ni d'accepter le plan de partage ni d'empêcher la dépossession du peuple palestinien de sa terre ? Aujourd'hui, les États arabes ont les moyens économiques, politiques et diplomatiques de refuser fermement cette déportation et de s'opposer efficacement à toute tentative de remodelage forcé du Moyen-Orient.

L'illusion de la paix par la force : une leçon de l'histoire

Monsieur Trump et tous ceux qui pensent pouvoir imposer leur vision du monde par la brutalité, avez-vous donc si peu appris de l'histoire ? Croyez-vous qu'écraser des peuples, raser des villes et déplacer des populations sans autre justification que la force brutale soit un moyen légitime d'assurer la paix et la stabilité ? L'histoire a prouvé à maintes reprises que cette illusion de puissance n'est que passagère.

L'Empire romain, que l'on croyait invincible, s'est effondré sous les coups des peuples qu'il méprisait. Napoléon, après avoir imposé sa loi à l'Europe, a fini exilé sur une île lointaine. Hitler, qui rêvait d'un empire de mille ans, a vu son règne s'effondrer en à peine douze ans, son pays en ruines sous les bombes alliées. L'Union soviétique, qui imposait son autorité par la force et la coercition, s'est disloquée sous le poids de ses propres contradictions, sans qu'un seul coup de canon ne soit tiré.

Ceux qui croient pouvoir redessiner des cartes à coup de guerres et de déplacements forcés finissent toujours rattrapés par l'histoire.

1948 : un monde arabe affaibli et impuissant

Il y a 75 ans, lorsque l'État d'Israël a été proclamé, les nations arabes étaient encore en pleine transition. Certaines venaient à peine d'obtenir leur indépendance, d'autres étaient encore sous domination coloniale.

L'Égypte, l'Irak, la Syrie, le Liban, l'Arabie saoudite et le Yémen étaient indépendants mais politiquement fragiles. La Jordanie venait d'acquérir sa souveraineté en 1946. Pendant ce temps, l'Algérie, la Tunisie et le Maroc étaient encore sous contrôle français, la Libye sous administration italienne et les États du Golfe sous protectorat britannique.

Dans ce contexte, face à la détermination du mouvement sioniste et au soutien occidental, les États arabes étaient désunis, mal préparés militairement et incapables de stopper la Nakba, cette catastrophe qui a vu plus de 750 000 Palestiniens expulsés de leurs terres.

2025 : un monde arabe transformé, un potentiel immense

Mais le monde arabe d'aujourd'hui n'a plus rien à voir avec celui de 1948. Certains pays sont devenus des puissances économiques et diplomatiques majeures :

- L'Arabie saoudite est la première économie arabe et un acteur clé du G20.
- Les Émirats arabes unis et le Qatar sont devenus des centres financiers mondiaux avec une influence géopolitique grandissante.

- L'Égypte, malgré ses difficultés économiques, possède l'une des plus grandes armées de la région.
- Le Maroc et l'Algérie jouent un rôle stratégique en Afrique et au sein du monde arabe.

Ces États ont aujourd'hui une voix forte dans les institutions internationales. Ils contrôlent une part importante des ressources énergétiques mondiales et ont noué des alliances avec des puissances globales. Surtout, ils ont un levier majeur : le droit international est de leur côté.

Le droit humanitaire interdit les déportations forcées. La Convention de Genève protège les populations civiles. L'ONU reconnaît le droit des Palestiniens à un État et condamne toute tentative de modification démographique imposée.

Alors, pourquoi ces nations, qui ont tant progressé depuis 1948, accepteraient-elles aujourd'hui de revivre une nouvelle Nakba ? Pourquoi, alors qu'elles disposent d'un poids diplomatique et économique inédit, hésiteraient-elles à imposer une ligne rouge claire face aux projets de déportation ?

Un moment historique pour agir

L'histoire a placé les dirigeants arabes devant un choix crucial. Contrairement à 1948, ils ne sont plus des États affaiblis et divisés, mais des acteurs influents capables de peser sur la scène internationale. Ils ont les moyens d'exiger l'arrêt des déplacements forcés et d'imposer une solution juste pour les Palestiniens.

Le monde ne respectera que ceux qui savent défendre leurs principes avec fermeté. Laisser faire une nouvelle déportation massive des Palestiniens de Gaza reviendrait à enterrer toute prétention arabe à être un pôle de puissance et de souveraineté.

Si les États arabes ne veulent pas, dans quelques décennies, être jugés comme ceux de 1948 – impuissants et incapables d'empêcher une catastrophe historique – alors ils doivent agir maintenant.

Refuser toute déportation. User de leur force économique et diplomatique. Mobiliser le droit international. Exiger une paix fondée sur la justice, et non sur la violence et l'oppression.

Car aujourd'hui, contrairement à 1948, ils en ont les moyens.

11 février 2025

La paix par la force

La répétition tragique des erreurs du passé

Introduction : le retour inquiétant d'une vieille illusion

« Tout paraît comme un clou pour celui qui ne possède qu'un marteau. »

Cette maxime, souvent attribuée au psychologue Abraham Maslow, résume avec acuité l'impasse d'une vision du monde où la force militaire devient la seule réponse aux défis de notre temps.

L'idée selon laquelle on pourrait imposer la paix par la force est une illusion ancienne, dangereuse et profondément incompatible avec les principes du droit international. Elle ne produit ni sécurité ni stabilité, mais bien l'inverse : la haine, la destruction, et les germes de nouveaux conflits.

Ce que nous observons aujourd'hui, tant dans l'escalade entre l'Iran et Israël qu'à Gaza, illustre l'échec retentissant de cette stratégie, ressuscitée sans nuance par le nouveau locataire de la Maison-Blanche.

Mais cette croyance n'est pas neuve. Elle a déjà conduit au désastre. L'histoire nous en a laissé une leçon amère : les Accords de Munich de 1938.

I. Munich 1938 : la paix par la soumission à la force

En 1938, face aux exigences d'Adolf Hitler d'annexer les Sudètes et d'expulser les populations tchèques de ces régions, les dirigeants britanniques et français ont cru préserver la paix en cédant à ses pressions.

Neville Chamberlain, Premier ministre britannique, pensait avoir évité la guerre en sacrifiant la souveraineté tchécoslovaque.

Il revenait de Munich en déclarant avoir obtenu la « paix pour notre temps ». En réalité, il n'avait obtenu que la soumission au fait accompli de la force.

C'est alors que Winston Churchill prononça cette réplique restée dans l'histoire :

« Vous aviez le choix entre le déshonneur et la guerre. Vous avez choisi le déshonneur, et vous aurez la guerre. »

Ces mots sont d'une justesse tragique. L'Europe avait voulu préserver la paix à tout prix, même au prix de l'abandon du droit et de la justice. Elle a eu l'humiliation… et la guerre, en moins d'un an.

II. 2025 : le retour de la politique de la canonnière et l'échec de la force.

En six mois, la politique étrangère américaine, marquée par la menace permanente de la force, a produit des résultats accablants :

• La perpétuation du génocide à Gaza, amorcé avant la réélection du président, avec 160 000 Palestiniens morts ou blessés, une population exsangue privée d'abris, de nourriture, d'eau, d'hôpitaux, de soins, de perspectives.

• Une nouvelle région en flammes, avec l'entrée dans une phase ouverte du conflit armé entre l'Iran et Israël, porteur de conséquences potentiellement dévastatrices à l'échelle mondiale.

Tout cela n'a apporté ni sécurité, ni paix, ni règlement durable. La violence engendre la violence. Et les peuples d'aujourd'hui ne sont plus désarmés comme en 1938 : la disproportion militaire est bien moins certaine, et la spirale peut rapidement devenir incontrôlable.

Ni Dôme de Fer, ni Dôme d'Acier ne pourront garantir une sécurité totale. Seul le dôme de la paix, invisible mais solide, peut protéger durablement un peuple — en assurant des relations stables avec ses voisins, fondées non sur la peur ou la domination, mais sur le respect mutuel.

Un pays ne peut durablement vivre en sécurité si ses voisins vivent dans l'humiliation, la peur de l'expulsion, ou la contamination permanente par des conflits qu'on leur impose. La puissance militaire ne doit pas devenir un permis d'annexer, de mépriser, ni de déplacer les problèmes au-delà de ses frontières.

Aucune ville, si fortifiée soit-elle, n'est à l'abri de la folie humaine. Le monde entier se souvient des tours jumelles de New York, frappées au cœur d'un pays que l'on croyait inattaquable. Aujourd'hui, en voyant des villes du Moyen-Orient rivaliser en ruines, qui aurait cru que Tel-Aviv et Jabaliya puissent, à terme, se refléter l'une dans l'autre — non dans la paix, mais dans la désolation ?

Qui aurait imaginé que la guerre puisse faire ressembler des ennemis par le bas, jusque dans leurs décombres et leurs abris souterrains ?

C'est cela, le paradoxe cruel de la force : elle détruit l'autre… mais finit toujours par se retourner contre soi.

III. Le droit, seule base d'une paix durable

Il ne peut y avoir de paix durable sans le respect du droit. Pas de solution aux problèmes complexes sans concessions réciproques.

La seule voie de sortie viable réside dans le dialogue, la diplomatie, les accords multilatéraux, le respect du droit international et des résolutions de l'ONU.

Les peuples n'aspirent pas à mourir sous les bombes. Ils veulent vivre. Ils veulent consacrer leur énergie aux véritables périls de notre temps :

- Les catastrophes climatiques
- Les pandémies
- Les inégalités croissantes

La politique du Far West — celle du revolver posé sur le pupitre de justice — comme dans la bande dessinée de Lucky Luke, est une caricature du droit. C'est le règne de l'arbitraire, où la loi est inversée, comme ce juge qui lit son code à l'envers, revolver à la main.

Cette époque doit être révolue. La force brute ne construit rien de solide.

Conclusion : choisir la paix par le droit

En 1938, le monde a choisi l'illusion de la paix par la soumission à la force. Il a reçu la guerre en retour.

En 2025, il est encore temps d'éviter la même erreur. La paix ne se construit pas par la force. Elle se bâtit avec le droit, la justice, et le courage de parler — même à ses ennemis.

La paix imposée par la force n'est qu'un mirage : elle sacrifie le droit sans jamais garantir la paix. Il est temps d'inverser les priorités — puiser notre force dans le droit et la justice, pour bâtir une paix digne… et dans l'honneur.

16 juin 2025

Quand Trump ressuscite la peine collective

et qu'un juge tente de sauver le droit

Le 1er juin dernier, Mohamed Sabry Soliman, ressortissant égyptien de 45 ans, est arrêté au Colorado après avoir lancé des engins incendiaires sur les participants d'un rassemblement hebdomadaire en soutien aux otages israéliens retenus par le Hamas dans la bande de Gaza. Immédiatement qualifié d'« attaque ignoble » par les autorités, l'acte déclenche une vague d'indignation. Mais c'est la réaction des plus hautes sphères de l'exécutif qui provoque un véritable séisme juridique.

Dans les heures qui suivent, la famille entière de Soliman — son épouse, Hayem El Gamal, et leurs cinq enfants — est arrêtée par les services de l'immigration. Sans qu'aucune charge ne soit retenue contre eux à ce stade, l'administration Trump annonce leur expulsion imminente. La Maison Blanche publie même sur son compte X un message glaçant : « Six allers simples pour la femme et les cinq enfants de Mohamed ». La ministre de la Sécurité intérieure, Kristi Noem, justifie cette mesure par une enquête en cours : « Nous voulons savoir ce que sa famille savait de cette attaque et s'ils y ont participé. »

Mais cette présomption diffuse, sans preuves ni inculpation, ne convainc pas la justice. Le lendemain, un juge fédéral du Colorado suspend l'expulsion « jusqu'à nouvel ordre », interdisant tout déplacement des membres de la famille hors de l'État ou des États-Unis, tant qu'un jugement n'a pas été rendu.

Le droit américain piétiné en direct

Au-delà de l'émotion légitime provoquée par l'attentat, c'est une question fondamentale qui est posée : celle de la responsabilité individuelle. En cherchant à punir « préventivement » la famille d'un suspect, sans démonstration de leur implica-

tion, l'exécutif américain foule aux pieds un principe fondateur du droit moderne : nul ne peut être tenu responsable des actes d'autrui.

Ce principe n'est pas une abstraction. Il est l'un des piliers historiques du droit américain, affirmé dès la Révolution de 1776, consolidé dans la Constitution de 1787 et le Bill of Rights de 1791. Il marque une rupture avec les pratiques du droit colonial britannique, où les familles pouvaient être collectivement punies. Tout au long du XIXe siècle, les États-Unis ont renforcé ce socle :

- en limitant les peines collectives,
- en exigeant un procès équitable pour chaque accusé,
- en ancrant la responsabilité pénale dans les actes individuels, et non dans les appartenances ou les liens familiaux.

Une dérive qui inquiète jusque dans les rangs républicains

Si la mesure a suscité les applaudissements des cercles trumpistes les plus radicaux, elle a provoqué malaise et inquiétude jusque chez certains juristes conservateurs, attachés à la tradition constitutionnelle américaine. Car il ne s'agit pas d'une simple expulsion administrative, mais bien d'un précédent grave : punir une femme et cinq enfants pour un acte qu'ils n'ont, à ce jour, ni commis ni aidé.

En agissant ainsi, le président Trump ne protège pas le droit américain : il le tord, le dénature, et l'exhibe comme un instrument de vengeance collective, au mépris de la justice individualisée que les États-Unis ont toujours prétendu incarner.

Une décision suspendue, mais pas encore écartée

Grâce à la décision conservatoire du juge fédéral, la famille Soliman reste pour l'heure protégée. Mais la menace demeure. Et au-delà de ce cas précis, une question plus large se pose : que reste-t-il de l'État de droit lorsque l'émotion politique prime sur les principes juridiques ? Que devient la démocratie lorsqu'un tweet peut valoir sentence ?

En un seul geste, Donald Trump a ramené la justice américaine deux siècles en arrière. Il faudra bien plus que l'intervention d'un juge pour éviter qu'elle n'y reste.

6 juin 2025



Quatrième déambulation

Littérature et écriture

« La littérature ne fait pas le monde, mais elle en révèle la vérité »

Marguerite Yourcenar

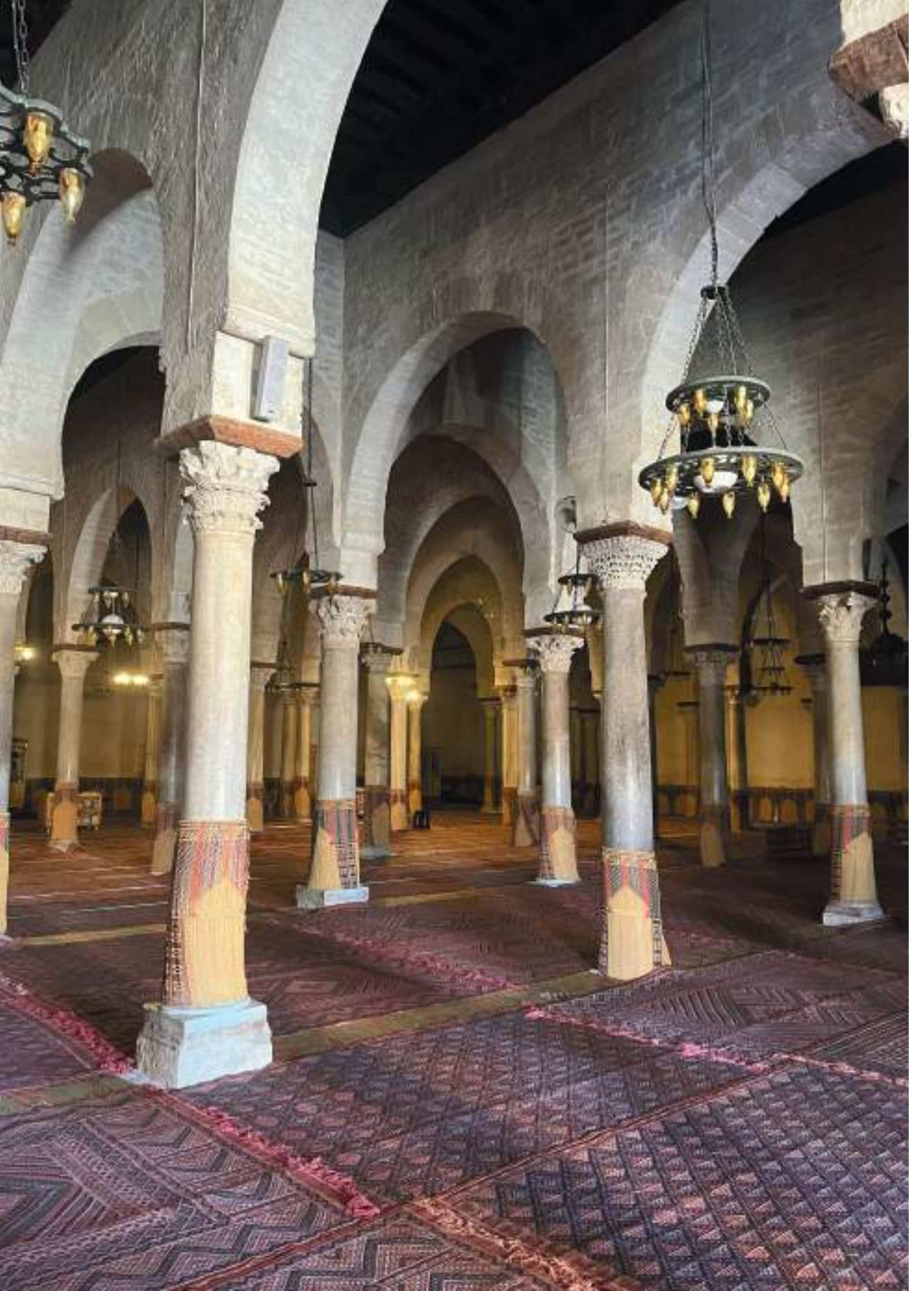


Table des matières *quatrième déambulation*

Texte d'exploration profonde de l'intimité 184
Le devoir d'un chroniqueur 186
Le voyage intérieur de l'écrivain 188
Écrire sur l'eau 190
Poème inspiré par le monologue de Don Diègue dans le Cid de Corneille (acte 1, scène 4) ... 192
Une main divine qui remet à l'heure les pendules de ma vie 194
L'ombre de la plume 196
Le poète et la muse (1) 198
Le poète et la muse (2) 200
Le poète et la muse (3) 202
Le poète et la muse (4) 204
Le poète et la muse (5) 206
Le poète et la muse (6) 208
La persévérance dans l'écriture 212
L'écrivain, le libraire et le lecteur: les trois maillons d'une chaîne fragile 214
Poème de Mikhaïl Noëima 216
Une infidélité récompensée par une Valse à Mille Temps 220
Hommage à ceux qui se donnent la peine d'écouter le vent 224
Des retrouvailles enchantées 226
Ô Mer. Un poème inoubliable de mon enfance 228
L'art de la traduction littéraire.Conseils aux étudiants et lecteurs 229
Histoire d'un âne, digne fils de son père. Traduction d'un texte célèbre 230
L'arbre, la branche et les racines 232
Entre mémoire et lumière: ma valise et ma plume 234
Entre mémoire et lumière : ma valise et ma plume suite 236
La leçon du petit et de la gazelle 238
Éloge du rien 240
Les signes de l'Éternel 242
«On dit souvent: on ne choisit pas sa famille, mais on choisit ses amis» 244
« Objets inanimés avez vous donc une âme ». Alphonse de Lamartine 246

Texte d'exploration profonde

de l'intimité

Ce texte magnifique est une exploration profonde de l'intimité et de l'amour, mettant en lumière la différence entre le désir physique et la connexion émotionnelle. À travers un dialogue entre deux personnages, l'auteur remet en question les attentes traditionnelles liées à l'acte d'amour, suggérant que le véritable amour réside dans la communion des âmes plutôt que dans les ébats physiques.

Les échanges oscillent entre la simplicité des mots et la profondeur des sentiments, créant une atmosphère à la fois précieuse et sensuelle. Le passage vers une intimité qui ne nécessite pas le déshabillage physique, mais plutôt un dévoilement émotionnel, est particulièrement poignant. Cela invite à réfléchir sur la manière dont nous construisons nos relations et sur l'importance de la communication, de la complicité et du respect mutuel.

Les images évoquées, telles que le regard partagé et le silence éloquent, ajoutent une dimension poétique au texte. L'idée que le véritable contact peut être aussi simple qu'une main qui se tient ou un échange de regards souligne la beauté des petites choses dans une relation.

En somme, ce texte nous rappelle que l'amour est une expérience multidimensionnelle, qui dépasse les normes physiques et se crée dans la chaleur des échanges et des moments partagés. C'est une célébration de l'amour sous toutes ses formes, invitant à redéfinir nos conceptions de l'intimité.

27 décembre 2024

— Alors, que faisons-nous maintenant ?
— L'amour.
— Tu en es sûr ?
— Sí.
— Très bien, je vais me déshabiller.
— Attends, pourquoi retires-tu tes vêtements ?
— Eh bien... pour le faire, non ?
— Qui t'a dit qu'il fallait se déshabiller pour faire l'amour ?
— C'est comme ça qu'on fait, n'est-ce pas ?
— Non, ce n'est pas la seule façon de faire l'amour.
— Et alors, comment ?
— Garde tes vêtements. Parlons, discutons jusqu'à ce que nos voix s'épuisent. Rions pour tout et pour rien, plongeons nos regards l'un dans l'autre jusqu'à chercher des fragments d'éternité dans nos silences. Faisons-nous l'amour non pas avec nos corps, mais avec nos âmes.
Regardons-nous, encore et encore, jusqu'à ce que les mots deviennent inutiles, jusqu'à ce que le silence devienne plus éloquent que toutes les phrases. Et là, dans ce vertige muet, nous pourrons enfin nous toucher. Tu comprends ?
— Nous toucher ?
— Oui. Mais pas de la manière dont tu l'imagines. Nous toucher avec la douceur d'une caresse suspendue, qui glisse lentement jusqu'à se dissoudre dans l'éternité d'un câlin.
— C'est beau.
— Donne-moi ta main.
— Sí.
— Tu sens ? Là, dans cette chaleur silencieuse, réside une des mille façons de faire l'amour. C'est ça, l'essence même.
Garde tes vêtements. Parlons jusqu'à ce que le jour se lasse de nous écouter. Laisse-moi te regarder, observer la courbure de tes cils, la courbe de tes lèvres, et si un baiser doit naître, il viendra sans qu'on le convoque.
Parlons encore, jusqu'à ce que nos mémoires n'aient plus de secrets, jusqu'à ce que nos âmes s'ouvrent sans retenue. Laisse-moi te contempler jusqu'à atteindre un plaisir sans égal, un délice pur et absolu. Laisse-moi te fixer, longtemps, jusqu'à ce que mes propres paupières fléchissent et m'invitent à rêver de toi.
— Et si tes yeux refusent de se fermer ?
— Alors je les garderai ouverts... pour te contempler toute la nuit.

Gabriel Garcia Marquez.
Juste toi.

Le devoir d'un chroniqueur

Il y a des destins si tragiques qu'ils échappent aux mots. Des histoires qui, même racontées, peinent à contenir toute l'ampleur de la douleur. Pourtant, il faut les dire.

Ce matin du 1er février 2025 lorsque les lourdes portes d'une prison israélienne se sont ouvertes, des hommes ont franchi le seuil avec une lumière vacillante au fond des yeux. Des hommes brisés mais debout, marqués par des années d'enfermement, de solitude et d'attente. Ils avaient survécu en s'accrochant à une idée : celle du retour. Ils avaient tout enduré avec cette seule certitude – qu'un jour, ils retrouveraient leur foyer, que leurs bras pourraient enfin étreindre ceux qu'ils avaient laissés derrière eux.

Chaque nuit passée dans l'obscurité d'une cellule, ils l'avaient peuplée d'images lumineuses : un enfant grandissant, une mère et un père vieillissants, une épouse qui veille et qui espère. Ils avaient inventé mille retrouvailles, répété en silence mille phrases d'amour et de réconfort. Et voilà qu'aujourd'hui, ce jour tant attendu était enfin arrivé.

Mais dehors, il ne restait plus rien.

Les rues familières n'étaient plus que des ruines béantes. Les maisons avaient disparu sous les bombes. Et avec elles, les voix tant espérées. Plus de père ni de mère, plus d'épouse, plus d'enfants. Juste des décombres, du silence et l'odeur âcre de la fin du monde.

Un prisonnier, tremblant, est tombé à genoux parmi les gravats. Son corps était secoué de sanglots. Il n'avait plus ni force ni voix, seulement ce cri silencieux qui broyait son être. Un homme s'est approché doucement et lui a tendu un vieux téléphone, éraflé et poussiéreux. L'écran s'est illuminé de visages figés dans le temps.

Les derniers éclats d'une famille qui n'existait plus.

Alors, dans un murmure brisé, le prisonnier s'est mis à leur parler, comme s'ils pouvaient encore l'entendre, comme si l'image pouvait encore contenir l'âme.

— Maman… oh ma chérie, j'aurais tant aimé m'agenouiller pour embrasser tes pieds en signe de reconnaissance…

Il a effleuré du bout des doigts l'écran tremblant.

— Et toi, mon père… j'embrasse ton front, si sage, si noble…

Un gémissement lui a échappé.

— Et toi, mon petit… comme tu as grandi… tu n'as eu que si peu de temps pour vivre…

Son souffle s'est brisé. Il a levé les yeux vers le ciel noirci, vers un horizon sans réponses.

— Vous êtes tous au paradis… Que Dieu ait pitié de vous…

Autour de lui, le silence pesait comme un linceul. Aucun mot, aucune consolation ne pouvait exister face à une telle perte.

Et moi, le chroniqueur, que faire de cette douleur ? La coucher sur le papier, en sachant qu'elle ne sera jamais à la hauteur du réel ? Décrire ces âmes errantes, ces hommes réduits à n'être plus que des fantômes revenus trop tard ? Faire pleurer ceux qui liront ces lignes et sentir que j'ai rempli mon devoir ?

Ou bien me taire ? Me détourner, de peur de trahir par mes mots l'ampleur du désastre ? Ne pas troubler la quiétude de ceux qui, loin du fracas, peuvent encore s'endormir en paix ?

Mais si je me tais, qui racontera ces vies foudroyées ? Qui portera leur mémoire ?

Alors j'écris. Parce que l'oubli serait une seconde mort. Parce que le silence serait une trahison. Parce qu'au-delà des ruines, il reste encore la dignité d'un peuple qui refuse de disparaître. Et au-delà des hésitations et des dilemmes, un chroniqueur pour en témoigner, pour libérer sa conscience.

2 février 2025

Le voyage intérieur de l'écrivain

Loin des rivages, des parfums d'autrefois,
Un exilé écrit, l'âme lourde d'échos,
Chaque mot est un pont suspendu dans l'émoi,
Un rayon d'espoir dans le cœur d'un matelot
Il puise dans l'absence un pays qui s'invente,
Dans l'ombre des ruelles qu'il revoit en songe,
Chaque phrase est un phare, une lueur mouvante,
Un feu qui réchauffe les nuits où tout plonge.
Les souvenirs s'élèvent au fil de ses lignes,
Comme un oiseau perdu cherchant son ciel natal,
Dans la danse des mots, dans leurs ailes bénignes,
Il repeint son passé d'un pinceau en cristal.
Mais l'exil est un art, un silence complice,
Un dialogue secret avec l'âme et le vent,
Écrire, c'est renaître, c'est briser l'artifice,
C'est graver l'éphémère en joyau éclatant.
Alors il écrit, il construit sa patrie,
Non plus en brouillard, mais en lumière vive,
Dans chaque roman naît un bout de son cri,
Dans chaque poème, une terre qui dérive.
Et quand, incognito, il franchit la porte



D’un libraire discret, d’un refuge en papier,
Son cœur bat plus fort devant l’ombre qu’il porte,
Son nom sur une page, un exil apprivoisé.
Ainsi passe le temps, ainsi dure l’absence,
Mais l’écrivain s’endort sans être étranger,
Car l’encre et les rêves abolissent les distances,
Et dans chaque livre, il rentre chez lui… en paix.
Sous les draps tissés par la douceur de ses mots,
Il s’abandonne au chant de sa propre mémoire,
Sa vie devient un conte, un murmure incognito,
Un rêve en suspens dans le creux de l’histoire.
Les souvenirs s’élancent, avides d’existence,
Chaque page est un seuil, chaque mot un instant,
Un espace sacré où renaît l’espérance,
Dans le silence d’or que tisse sa plume au vent.
L’écrivain, debout devant l’ombre et la flamme,
Tisse un fil de lumière à travers ses tourments,
Et quand tombe enfin le dernier mot de l’âme,
Il s’endort, apaisé, parmi ses firmaments.

11 mars 2025



Écrire sur l'eau

Après un déjeuner ensoleillé sur le pont et une petite sieste bercée par le doux roulis du bateau, je retourne à la rambarde, là où Arthur et moi avons partagé notre conversation du matin. Le lac Léman s'étire toujours, immense et scintillant, et au loin, les montagnes entourent Montreux d'une étreinte paisible.

Arthur me retrouve presque au même endroit, un sourire malicieux au coin des lèvres. Je devine immédiatement cette lueur dans son regard : il a réfléchi, il a quelque chose à me dire.

— Papiyou, j'ai une nouvelle idée !

Je l'observe, amusé et intrigué.

— Déjà ? Je t'écoute, mon garçon.

Il s'appuie contre la rambarde, scrutant l'eau comme si elle allait lui livrer un secret, puis il me dévoile son projet avec l'enthousiasme de ceux qui pressentent une découverte.

— Ce matin, tu m'as parlé d'écrire dans l'air. Alors j'ai pensé… pourquoi ne pas écrire sur l'eau aussi ?

— Sur l'eau ? dis-je en arquant un sourcil.

— Oui ! Imagine un roseau fin, trempé dans une encre spéciale. Une encre qui ne se dissout pas tout de suite, qui forme des lettres flottantes à la surface. Elles restent unies, portées doucement par les vagues, mais au bout d'une minute, elles commencent à se disperser. Il faut donc écrire vite, pour que le message reste compact et voyage.

Je reste silencieux, captivé par son idée.

— Magnifique.

Il se tourne vers moi, exalté.

— On peut aussi les mettre en bouteille pour les conserver ! Celui qui la pêche peut ouvrir le bouchon, verser le contenu dans l'eau et voir le message réapparaître, se répandre à la surface comme un secret révélé. Et si on trouve un moyen de le récupérer, on pourra même l'archiver !

Je le regarde avec admiration. Mon petit-fils de dix-huit ans est peut-être en train d'imaginer l'écriture de demain, une écriture éphémère mais voyageuse, libre comme les flots.

Je souris et murmure :

— Une bouteille à la mer… à l'ère du numérique.

Arthur acquiesce, un éclat rêveur dans les yeux.

— Oui, sauf que cette fois, le message ne repose pas au fond des océans. Il flotte, il vit, il danse avec l'eau avant de disparaître… ou d'être lu.

Je pose une main sur son épaule et laisse mon regard plonger dans le bleu du lac.

— Tu sais, Arthur, je crois que tu viens d'inventer une nouvelle forme de langage… Une écriture qui existe juste assez longtemps pour être lue, puis s'efface sans jamais être perdue.

Il sourit, satisfait de mon approbation.

— Alors, Papiyou, tu veux essayer d'écrire sur l'eau avec moi ?

Le bateau poursuit sa route sur les eaux calmes de Montreux, et avec lui, nos pensées voguent vers l'infini des possibles.

16 mars 2025

Poème inspiré par le monologue de Don Diègue

dans le Cid de Corneille (acte 1, scène 4)

Au peuple palestinien
Ô honte ! Ô désarroi ! Ô détresse infinie !
N'ai-je donc tant vécu que pour cette agonie ?
Et ma voix, que jadis on voulait écouter,
Ne peut-elle aujourd'hui qu'en silence pleurer ?
J'ai cru toute ma vie au pouvoir des paroles,
À l'élan fraternel, aux leçons de l'école,
J'ai rêvé de justice et d'hommes éclairés,
Et je vois chaque jour ces enfants de Gaza massacrés.
Ô peuple abandonné, qu'on pousse vers l'abîme,
Je n'ai que mes sanglots pour crier ton supplice !
Ô Gaza martyrisée, ta clarté s'éteint,
Sous les bombes, les cris, le sang, la peur, la faim.
Mon cœur, jadis vaillant, n'est plus qu'un poids d'angoisse,
Mon bras, qu'a-t-il servi ? Mon verbe, à quoi bon il écrit ?
Ô siècle d'horreur, ô progrès de l'oubli,
Pourquoi donc êtes-vous complices de cet insoutenable cri ?

Je ne demande pas vengeance ni conquête,
Mais qu'on rende la paix à ceux que l'on arrête !
Mais qu'on cesse d'ensevelir dans les gravats
Les rires, les prières, les rêves d'enfants las.
Ô hôpitaux éventrés, ô mères sans sépulture,
Qui donc vous rendra foi, dignité, nourriture ?
Et moi, pauvre vieillard aux paupières de sel,
Je ne puis qu'écrire avant que sonne le dernier appel.
Où sont-ils, les héros, les poètes, les sages ?
Où sont-ils, les vivants, dans ce grand carnage ?
Moi, je reste debout, mais rongé de remords,
D'avoir vu, sans pouvoir agir tant de peuples morts.

26 mai 2025

Une main divine

qui remet à l'heure les pendules de ma vie

Un homme plus âgé que moi trébuche à mes côtés et me tend aussitôt sa main pour le secourir. Karim ralentit ses pas pour me permettre d'attraper la main du vieil homme et l'aider à se remettre debout. Nos regards se croisent : cet homme sait que si je ne le relève pas immédiatement, il risque de mourir. Je lis sur son visage une détresse infinie, accompagnée de la lueur d'espoir de s'être trouvé précisément à côté d'un compatriote qui lui tend la main, juste à la seconde où il avait vacillé.

— Merci, mon frère, murmure le vieil homme. L'expression de sa gratitude se télescope dans ma tête avec celle d'un autre personnage de mon roman en cours de rédaction. Sous ma plume, ce personnage s'adressait, il y a à peine quelques instants, à un passant plus alerte que lui qui l'avait aidé à fuir plus rapidement pour se mettre à l'abri des Stukas de la Wehrmacht.

Un compatriote parmi tant d'autres, certes, mais la scène est pleine de signification pour l'émigré que je suis. Ayant quitté mon pays un demi-siècle plus tôt afin de me forger un avenir meilleur, me voilà partageant avec lui le pire, au moment même où mon fils et moi venons pour nous ressourcer. Des destins se réunissent et se fondent dans la souffrance d'une ville livrée aux derniers sursauts d'une dictature aux abois. Le simple fait de toucher cette main qui cherche fébrilement la mienne envoie dans tout mon corps une charge d'émotions qui me submerge. On dirait que ma main, qui voulait secourir autrui, a plutôt puisé dans ce contact la force de mon propre salut !

Ma main s'agrippe et ne tremble pas, elle est ferme et résolue, elle prend le temps qu'il faut, elle s'attarde et s'assure, réajuste sa prise, serre celle qui se présente à elle, comme la main d'une mère saisit celle de son enfant avant de traverser une rue dangereuse. Un toucher salvateur pour une rédemption miraculeuse.

Une main divine qui remet à l'heure les pendules de ma vie. Un courant électrique de mille volts qui produit un choc émotionnel bienfaisant. Il rétablit le rythme cardiaque normal d'un cœur que l'éloignement géographique avait perturbé. Une main paternelle qui serre celle d'un fils qui revient au bercail ? Ou bien celle d'une mère qui enlace son enfant pour lui exprimer son infinie tendresse ? En quelques secondes seulement, cinquante ans de séparation se sont évaporés. Un terme définitif vient d'être mis à une longue solitude et à autant d'années d'errance.

Il y a une heure à peine, dans le TGM, nous étions seuls dans un wagon vide, isolés du monde extérieur. Cet isolement avait fait naître et croître en nous un fort sentiment d'inquiétude, lancinante, sourde et diffuse, amplifiée à notre arrivée à Tunis en constatant que nous étions seuls aussi à descendre du train. Mais maintenant, ces deux mains qui se retrouvent, se tâtent et s'agrippent l'une à l'autre, dans un sursaut de survie pour l'un et de quasi-renaissance pour l'autre, modifient complètement le décor et la scène. Nous étions la solitude dans tout ce qu'elle a d'existentiel, d'égoïste et d'inhumanité. Nous sommes maintenant la multitude dans tout ce qu'elle a de solidaire, de généreux et d'altruiste. Avant, chacun était seul, livré à ses pensées et à lui-même, nous sommes désormais unis dans la détresse, mais aussi dans l'espérance.

Extrait de *Dans l'oeil du cyclone* - éditions Mémoires d'hommes - Bruxelles - Février 2021 - ISBN 978-2-930403-01-4

28 septembre 2021

L'ombre de la plume

Il viendra un jour – je l'accepte sans trembler – où mes mains se reposeront, où mes cahiers resteront fermés, où ma voix ne s'élèvera plus dans le brouhaha du monde. Mais mes mots, eux, ne mourront pas, du moins, c'est mon souhait.

Ils n'auront peut-être pas l'éclat des grands monuments de marbre, ni le fracas des victoires guerrières. Ils n'auront pas changé le cours des empires. Mais ils auront fait ce que seuls les mots savent faire : se glisser dans une âme, chuchoter à une oreille, ranimer une flamme que l'on croyait éteinte.

Car écrire, ce n'est pas seulement parler au présent. C'est parler à l'avenir. C'est tendre des messages dans des bouteilles de verre que d'autres, plus tard, ramasseront sur le rivage. Ils les ouvriront, par hasard ou par besoin, et y trouveront – je l'espère – un éclat de lumière, une idée, un réconfort.

J'écris pour le temps qui me survivra.

J'écris pour que, quelque part, une phrase vienne consoler une douleur que je ne connaîtrai pas.

J'écris pour qu'un mot, un seul peut-être, devienne l'étincelle qui empêchera un désespoir de basculer dans l'ombre.

J'écris pour que, sur un bateau d'émigrés, au son lugubre de la sirène du départ, ou sur un quai de débarquement à la fin d'un jour pluvieux, les cœurs soient un peu moins tristes.

J'écris pour que ceux qui auraient trouvé, dans l'une de mes pages, une parcelle de lumière, y puiseraient assez de réconfort pour affronter la vie avec un peu plus de confiance.

J'écris pour que mes mots, même s'ils sont parfois des pierres, ne soient jamais jetés pour blesser.

J'écris pour qu'ils restent des pierres de construction, celles qu'on pose en silence sur les chantiers inachevés, avec l'espoir qu'un autre viendra bâtir dessus.

Un jour, mon souffle se taira. Mais si mes phrases, elles, continuent à résonner, à dialoguer, à questionner, alors je n'aurai pas vraiment disparu.

Car peut-être qu'un enfant lira un jour une ligne écrite il y a cent ans, et qu'en relevant la tête, il se dira : « Je comprends. Je ne suis pas seul. »

Et dans ce simple murmure, ma voix renaîtra.

J'écris enfin pour que les Arabes de la diaspora, aux cinq continents, n'oublient jamais leurs racines pour les mille ans à venir.

Alors, même lorsque ma plume tombera de ma main, son ombre, elle, continuera d'écrire.

Sur le papier, sur la mémoire, et sur la peau du temps.

28 juillet 2025



Le poète et la muse (1)

Dans les labyrinthes de son esprit en quête d'inspiration, le poète erre, perdu. Dans un éclat de demi-songe, il découvre une muse, une créature d'une beauté insondable, aux visages multiples tissés par son imagination fertile. Grâce à elle, il pénètre les arcanes de la mythologie grecque, frôlant les déesses immortelles et les sommets de l'Olympe.

Sous leurs égides, son âme et son corps se purifient, et il reprend de la hauteur propulsé par le souffle de Zeus. Cependant, un jour, sa muse se manifeste sous une forme humaine, une beauté enchanteresse, riche en charmes féminins lui rappelant les filles de sa planète natale. La pureté de son âme vacille face à cette tentation terrestre, et son regard, jadis poétique et divin, redevient humain.

Une voix céleste tonne, le menaçant de le chasser d'Olympie pour le châtier de se laisser succomber aux faiblesses humaines.

Pour mériter de côtoyer les Dieux, le poète entame un combat intérieur pour tenter de chasser ses pensées les plus inavouables, un duel intime sans concessions contre ses instincts terrestres, une épreuve surhumaine où la volonté de vaincre rivalise avec la secrète envie de vouloir la défaite.

Seul dans cette lutte infernale, il doit dompter ses regards encore humains pour mériter le droit de garder sa muse et de continuer à écrire des vers inspirés par elle.

Dans cet affrontement intérieur, l'encre de ses mots se mêle à la sueur de son âme, nouant le désir de la pureté avec la pureté du désir en un seul fil pour tisser le récit sincère de son combat permanent à la recherche de la purification de son être.

Chaque vers qu'il écrit est une épée tranchante, taillée dans le roc de son désir ardent de transcender sa condition humaine et de s'élever vers les hauteurs célestes.

Les mots, tels des boucliers et des lances, sont ses armes dans cette guerre intérieure sans fin. Choisir avec soin chaque mot, chaque syllabe, est pour lui une bataille constante contre les tentations qui menacent de le submerger.

La recherche perpétuelle du mot juste et précis est son armure, protégeant son âme des assauts des désirs terrestres.

Chaque strophe est un pas vers la rédemption, chaque rime, une note dans la symphonie de sa métamorphose, jusqu'à ce qu'il devienne lui-même un poète digne de ce nom, un véritable homme de lettres au sein de l'Olympe des mots éternels.

Cependant, malgré son combat héroïque, des déchirements intérieurs persistent, comme des cicatrices sur son être. Les élans naturels de la chair et les pulsions humaines lui résistent parfois, laissant des traces indélébiles sur sa quête de pureté. Il sait que la perfection est insaisissable, mais il poursuit inlassablement sa lutte, car c'est là que réside sa grandeur en tant que poète.

Son combat héroïque, exposé aux défaillances humaines, fait écho à la condition de tout être, rappelant que la beauté réside autant dans la persévérance que dans l'atteinte de la perfection.

Ainsi, il continue sa quête, écrivant sa relation avec sa Muse dans les strophes de son existence, en quête de pureté et d'immortalité à travers le choix de ses mots.

20 septembre 2023



Le poète et la muse (2)

Pendant que notre poète livre un combat acharné pour la pureté de son être, toutes les Muses s'amusent à contempler la voûte céleste. Les neuf déesses, filles de Zeus et de Mnémosyne, trônent sur le mont Hélicon, pour présider, chacune à sa manière, son royaume en toute exclusivité.

Clio, la Muse de l'Histoire, guide les méditants dans leurs recherches de la spiritualité et de l'origine de l'homme. *Euterpe*, la Muse de la Musique, berce les étoiles de mélodies célestes. *Thalie*, la Muse de la Comédie, apporte l'éclat du rire aux cieux. *Melpomène*, la Muse de la Tragédie, donne aux étoiles une lueur sombre, mais profonde. *Terpsichore*, la Muse de la Danse, guide nos inspirés dans leurs pas célestes. *Érato*, la Muse du Chœur lyrique, chante aux étoiles les vers les plus harmonieux. *Polymnie*, la Muse du chant sacré et de l'éloquence, fait bercer les étoiles dans le firmament. *Uranie*, la Muse de l'Astronomie, veille sur les constellations du ciel étoilé. Enfin, *Calliope*, la Muse la plus importante selon l'Illiade et l'Odyssée, aînée de ses sœurs, protectrice des poètes, inspire notre poète à chercher ses rimes ou à affiner sa prose mais le trouble parfois par ses apparitions furtives dans ses songes.

Toutes ces filles de Zeus forment un cortège céleste, veillant sur les étoiles et les artistes créateurs terrestres, guidant leurs destinées dans le vaste univers de la création des Arts. Toutes ont les yeux rivés sur les étoiles, riant de concert. Elles savent que certains êtres, qu'elles inspirent et qui vivent encore sur terre, sont parvenus à se purifier complètement. Ceux-là ont déjà rejoint ou vont bientôt rejoindre les étoiles. Ils brillent dans le ciel de manière permanente. En revanche, ceux qui n'ont pas réussi à se défaire de leurs instincts terrestres s'éteindront tôt ou tard, quand bien même ils brilleront brièvement un moment dans le firmament. Quant à ceux qui poursuivent la lutte sans jamais remporter de victoire décisive dans leur combat, ni être complètement vaincus, ce sont ceux qui scintillent dans le ciel, tant que dure leur lutte intérieure. Ils n'ont pas encore gagné le privilège de devenir des étoiles permanentes, ni perdu leur place au ciel par l'extinction

totale de leur lumière. Nos déesses les observent tous en plaisantant sur l'instabilité de la majorité de toutes ces lumières. Certaines étoiles à peine arrivées s'éteignent aussi vite, d'autres allumées en permanence depuis longtemps disparaissent brusquement révélant une tentation assouvie, certaines éteintes depuis longtemps réapparaissent dans le firmament, rares sont celles qui demeurent éternellement brillantes. Nos Muses constatent aussi que les moins nombreuses sont celles qui scintillent sans jamais s'arrêter signalant leur combat permanent et toujours renouvelé contre les tentations de la chair. Nos déesses ne trouvent rien de mieux que de passer leur temps à faire des paris sur toutes ces lumières et à établir des pronostics sur la durée de leur résistance à leurs conditions humaines.

Hélas, cette ambiance agréable qui occupait leur temps libre et les distrayait va brusquement se transformer en une cauchemar inattendu qui remplacera leurs rires par les larmes et leur quiétude par la survenance d'un événement cosmique cataclysmique....

23 septembre 2023



Le poète et la muse (3)

Toutes nos déesses observent le firmament, les constellations étincelantes de mille et mille lumières. Elles flottent dans un état de nirvana, convaincues de leurs influences bienfaisantes sur les âmes humaines. Un orchestre divin, grandiose à l'échelle du cosmos, prend forme crescendo. Chacune des Muses apporte son art divin à ce ballet cosmique, créant une symphonie céleste inégalée.

Clio, la Muse de l'Histoire, chante aux étoiles le passé des hommes et des cités en glorifiant leurs hauts faits. Gardienne de la mémoire elle leur rappelle les légendes des civilisations oubliées à travers l'univers. *Euterpe*, la Muse de la Musique, crée des harmonies célestes qui résonnent à travers les galaxies, apaisant les âmes des étoiles. *Thalie*, la Muse de la Comédie, fait briller des étoiles filantes aux éclats lumineux, provoquant des millions de vœux.*Melpomène*, la Muse de la Tragédie, peint des tableaux célestes d'une profondeur émotionnelle, faisant verser des larmes aux planètes elles-mêmes. *Terpsichore*, la Muse de la Danse, inspire une valse céleste gracieuse entre les étoiles, créant des mouvements élégants parmi les étoiles. *Érato*, la Muse de la poésie lyrique et amoureuse, remplit le cosmos de chants envoûtants, chaque étoile contribuant à une mélodie céleste. *Polymnie*, la Muse du chant sacré et de la rhétorique, crée des chorales d'étoiles, illuminant le firmament par un décor étincelant. *Uranie*, la Muse de l'Astronomie, guide les astres dans leur chorégraphie cosmique, révélant la beauté mathématique de l'univers.Enfin, *Calliope*, la Muse de la poésie, dirige l'ensemble de l'orchestre, unissant toutes les forces artistiques dans une symphonie céleste majestueuse. Zeus lui-même observe ce spectacle divin avec émerveillement, ses yeux se remplissant d'étoiles.

Soudain, le cosmos s'obscurcit, comme si une force supérieure à celle de Zeus avait éteint d'une baguette magique toutes les étoiles qui brillaient dans le firmament. Toutes nos muses se taisent, plus de mélodies sublimes, plus de mélopées qui relatent le passé des hommes, plus d'étoiles filantes pour faire des vœux, plus d'éclats lumineux, plus de peintures célestes, ni de danse de planètes, ni de poésie lyrique et

amoureuse, ni de chant sacré, ni de chorales d'étoiles, ni de chorégraphie cosmique, révélant la beauté mathématique de l'univers. Plus de symphonie céleste non plus. Plus rien que le silence absolu, plongeant le cosmos dans une obscurité profonde, mystérieuse et déconcertante. Les étoiles, autrefois brillantes et vivantes, se sont éteintes en un instant, comme si le souffle de l'univers lui-même avait été coupé.

Zeus lui-même semble avoir déserté le ciel...

25 septembre 2023



Le poète et la muse (4)

Une tristesse à l'échelle cosmique s'installe, et nos déesses perdent instantanément leurs sourires, leurs joies, leur bonne humeur et leurs rires. C'est *Clio* qui rompt le silence la première.

« Que s'est-il passé » ? demande-t-elle ? La Muse *Érato* lui répond d'une voix empreinte de chagrin : « Je crains qu'aucun humain sur terre n'ait réussi à dompter les tentations de la chair. Les étoiles qui brillaient en permanence se sont éteintes ». *Polymnie* ajoute, la voix tremblante : « Et celles qui scintillaient aussi ». *Uranie*, le regard triste, confirme : « Et celles qui étaient déjà éteintes sont mortes depuis longtemps ». *Calliope*, la Muse de l'Épopée, intervient pour conclure : « Voilà ce qui explique ce noir céleste ». *Thalie*, la Muse de la Comédie, secoue la tête avec déception : « C'est lamentable ». *Melpomène*, les yeux emplis de larmes, s'exprime d'une voix chargée de tragédie : « Voilà le destin cruel de l'humanité, condamnée à l'obscurité par ses propres faiblesses. Les étoiles, jadis symboles d'espoir et de lumière, se sont éteintes dans un drame cosmique, reflétant la tragédie de ceux qui ne peuvent résister à leurs pulsions.

Oh, comme le destin est cruel et implacable ». Un véritable lever de bouclier s'élève contre les humains et leurs faiblesses qui les rendent incapables de s'élever au-delà de leurs instincts les plus primaires. Les Muses, déçues et en colère, déplorent que les êtres humains, malgré leur potentiel, se laissent trop souvent aveugler par leurs désirs et leurs querelles, négligeant les trésors célestes qui leur étaient offerts pour briller éternellement. C'est un moment de deuil cosmique, où même les étoiles semblent pleurer la perte de ceux qui n'ont pas su résister aux tentations terrestres.

Terpsichore, la Muse de la Danse, prend la parole avec une pointe d'amertume : « Ils ne méritaient pas nos inspirations ». *Clio*, la Muse de l'Histoire, intervient doucement : « Mais *Terpsichore*, rappelle-toi que c'est grâce à ces étoiles scintillantes que tu as réalisé tes danses les plus belles. Elles ont éclairé tes pas célestes et t'ont guidée dans la création de tes mouvements gracieux ».

Melpomène, la Muse de la Tragédie, ajoute d'un ton solennel : « Nous ne devons pas oublier que malgré leurs faiblesses, les humains ont également été capables de grandes réalisations. Leur lumière brille parfois, même si c'est de manière éphémère, à l'échelle de l'éternité ». *Terpsichore*, touchée par ces paroles, se radoucit : « Tu as raison *Melpomène*. Les étoiles ont été mes compagnes silencieuses dans l'art de la danse. Et même si les humains sont imparfaits, ils portent en eux un éclat de créativité. Peut-être devrions-nous espérer qu'ils trouvent un jour leur chemin vers la lumière ». Une voix intervient sans qu'on puisse identifier la déesses qui l'a proncée « Nous avons toute l'éternité devant nous pour le revivre un jour ».

Ainsi, nos Muses, tout en exprimant leur déception, reconnaissent l'importance des étoiles dans leurs propres arts et la lueur d'espoir qui persiste en chaque être humain ». A ce moment là, dans le silence sidéral et bravant les interdictions de Zeus lui-même, chacune de nos neuf déesses a formulé un voeu secret, pour ses propres inspirés pour que l'éternité ne soit pas vraiment l'éternité.

25 septembre 2023



Le poète et la muse (5)

Les neuf déesses tiennent une réunion d'urgence dans un silence tragique, affligées par la vue de l'infini plongé dans une obscurité totale. Elles regardent l'immensité effrayante du cosmos en quête de réponses à cet apocalypse causé par l'humain. Mais dans cette désolation intergalactique, la lueur d'une idée commence à germer dans leur cogitation désespérée, une lueur d'espoir pour sauver les équilibres des mondes terrestre et céleste.

Animées par leur volonté farouche de ressusciter l'humanité dans sa partie étoilée, nos Muses se ressaisissent petit à petit. Leur décision finale est un acte de foi et d'epérance en la capacité des humains à surmonter leurs faiblesses, à dompter leurs instincts primitifs et à revenir faire briller les étoiles pour atteindre de nouveaux sommets de sagesse. Elles décident de leur accorder de bonne grâce des circonstances atténuantes pour leurs petites défaillances. Chacune des Muses s'engageant à guider, inspirer, équilibrer et élever les âmes humaines vers de nouvelles hauteurs d'une manière progressive qui correspond à leurs faiblesses.

Clio, la Muse de l'Histoire, réveille les chercheurs et les historiens, leur insufflant le désir de comprendre le passé pour construire un meilleur avenir. *Euterpe*, la Muse de la Musique, fait résonner des mélodies célestes dans l'âme des compositeurs et des musiciens, créant des symphonies d'une beauté inégalée. *Thalie*, la Muse de la Comédie, fait naître le rire et la joie, illuminant les vies de tous ceux qu'elle touche. *Melpomène*, la Muse de la Tragédie, mère des sirènes dont la voix enchanteresse envoûtait les marins pour les faire périr, inspire désormais les dramaturges à explorer la profondeur des émotions humaines, donnant naissance à des tragédies qui rappellent l'importance de la compassion, mais avec des fins heureuses obligatoires. *Terpsichore*, la Muse de la Danse, couronnée de guirlandes, tenant une lyre au son de laquelle elle dirige les cadences, guide les danseurs dans une chorégraphie cosmique, leurs mouvements évoquant la grâce et la perfection des étoiles. *Érato*, la Muse de la poésie lyrique et amoureuse, couronnée de myrtes et de roses, vêtue d'une robe très ample tenant à la main une cithare, enchante les poètes et

les écrivains, leur offrant les mots les plus harmonieux pour exprimer l'amour et la beauté. *Polymnie*, la Muse du chant sacré et de la rhétorique, fait naître des chorégraphies d'étoiles dans le firmament. *Uranie*, la Muse de l'Astronomie, portant une robe de couleur d'azur, couronnée d'étoiles et disposant de plusieurs instruments mathématiques, observe les constellations, partageant ses connaissances avec les explorateurs de l'espace. Enfin, *Calliope*, la Muse de la poésie, l'air majestueux, le front ceint d'une couronne d'or, emblème qui, selon Hésiode, indique sa suprématie par rapport aux autres Muses, inspire les esprits même aventureux à entreprendre des quêtes grandioses sans limites, à explorer les confins de l'univers sans peur et à écrire de nouvelles épopées poétiques, en leur concédant - si c'était le prix pour régénérer l'humanité mais à titre exceptionel, de céder uniquement à la Noblesse du désir et non au désir sans Noblesse.

25 septembre 2023



Le poète et la muse (6)

L'humanité, retrouvant tous ses sens, toute sa créativité, et toute sa détermination, se surpasse dans tous les domaines. La médecine fait des avancées extraordinaires, l'architecture devient une symphonie de formes et de structures, la poésie atteint des hauteurs inimaginables, et l'exploration de l'espace ouvre de nouvelles frontières. Les planètes et le cosmos, qu'ils soient lumineux en permanence ou provisoirement éteints, se réveillent sous l'impact de cette nouvelle dynamique interstellaire.

Le ciel s'illumine de milliers de feux, les étoiles dansent dans une joyeuse valse à mille temps. Nos neuf déesses, rayonnantes de bonheur, redeviennent encore plus attirantes, plus envoûtantes, plus attentives à leurs inspirés, à leurs rêves, à leurs désirs mais désormais empreints de noblesse. Elles déploient leurs charmes sans la moindre gêne, avec la grâce et l'élégance de leurs conditions de déesses, filles de Zeus, Dieu suprême et de Mnémosyne, mère de l'Univers.

À leur tour, leurs inspirés deviennent des princes charmants, respectueux de la gent féminine, leur parlant avec respect, douceur et pureté dans le langage, surmontant leurs penchants qui les rendaient indignes de côtoyer les déesses. L'univers retrouve toutes ses splendeurs, réunissant l'humanité et les étoiles dans une symphonie d'éternité et de création.

C'est ainsi, dans une apothéose cosmique, les Muses et l'humanité se rejoignent, unies par la puissance de l'inspiration et du désir, créant un avenir radieux aussi bien dans les étoiles que sur toute la planète Terre.

Une seule question cependant les taraude et à laquelle aucune n'a trouvé de réponse :

Quelle est la différence entre la Noblesse du désir et le désir sans Noblesse ?

Les plus impatientes suggèrent de demander conseil à Zeus lui-même pour étancher leur soif de savoir.

Alignées dans un demi cercle face au trône majestueux de Zeus, nos muses sont à l'écoute de la réponse tant souhaitée;

Après les avoir regardé une à une, Zeus fait résonner avec douceur sa voix cosmique avec lenteur et majesté :

- La noblesse du désir, déesses assoiffées de savoir, implique que le désir est guidé par des valeurs positives, telles que la générosité, la bienveillance, la compassion, la recherche du bien commun, ou d'autres motivations éthiques et élevées.

Quant au désir sans noblesse, il suggère que le désir soit motivé par des considérations égoïstes, égocentriques, ou peu honorables.

La différence entre les deux repose pour le premier sur la moralité et les intentions qui sous-tendent un désir donné. Il implique des motivations positives et éthiques, tandis que le second est motivé par des considérations égoïstes et peu honorables.

Fin
25 septembre 2023



Chers lecteurs

C'est avec une profonde gratitude et une grande satisfaction que je vous présente le dernier épisode de « Le Poète et la Muse ». Cette aventure, qui a évolué au fil des épisodes, s'est finalement conclue dans une apothéose cosmique, où l'humanité et les étoiles se sont réunies pour créer un avenir radieux.

Le récit explore la puissance de l'inspiration, du désir et de la noblesse des aspirations humaines. Il rappelle l'importance de la créativité, de la bienveillance et de la moralité dans la poursuite de nos rêves. La différence entre la noblesse du désir et le désir sans noblesse est une leçon précieuse que nous pouvons tous méditer.

En tant qu'auteur, j'ai été honoré de vous emmener dans ce voyage, et je tiens à vous remercier, chers lecteurs, pour votre fidélité tout au long de cette histoire. J'espère que vous avez apprécié cette aventure autant que j'ai aimé l'écrire.

N'oublions pas non plus de rendre hommage à nos poètes et artistes, qui puisent leur inspiration dans les étoiles et créent des œuvres magnifiques. Le mystère de la Muse restera toujours un jardin secret pour chacun d'entre eux.

Je vous invite à réfléchir sur les thèmes abordés dans cette histoire lorsque vous contemplerez la voûte céleste. Qui sait, peut-être que vous aussi, chers lecteurs, rêverez un jour de briller parmi les étoiles, même si ce n'est que pour divertir votre propre Muse.

Encore une fois, merci d'avoir suivi cette histoire, et n'hésitez pas à partager vos réflexions ou vos questions. C'est votre engagement qui donne vie à ces récits.

Bien à vous.

Khémaïs Gharbi

4 octobre 2023

Note de l'auteur

Aussi, mes chers lecteurs partout où vous soyez, lorsque vous regarderez le ciel, n'encouragez pas seulement nos semblables dans leur combat surhumain à travers les étoiles qui scintillent. Ayez aussi une pensée pour celles qui sont éteintes à jamais mais qui avaient brillé un moment tous là-haut avec fierté et dignité méritées. Ils n'ont pas pu faire mieux.

De grâce ayez aussi un peu de compassion pour nos poètes qui s'inventent des Muses pour activer leur imagination. Soyez indulgents lorsque cette imagination leur échappe parfois et leur présente un visage humain si attrayant qu'ils tombent amoureux de leur propre créature.

En contemplant la voûte céleste apprenez mes amis que beaucoup des nôtres sur terre rêvent de briller un jour parmi les étoiles, ne fût-ce qu'un moment, pas nécessairement par vanité mais aussi pour divertir leurs muses.

Vous avez bien lu « pour divertir leurs muses » car ils sont convaincus qu'au moins l'une d'entre elles le mérite largement, car c'est elle et elle seule qui les a inspirés pour créer leurs plus belles œuvres.

Ne soyez pas indiscret de leur demander laquelle car aucun ne vous révélera jamais son nom car il s'agit de son jardin le plus secret.

La persévérance dans l'écriture

Au début des années 1980, dans un atelier d'écriture à Bruxelles, nous avions eu la chance d'être guidés par une écrivaine connue du grand public, qui animait nos séances avec passion. Sa méthode, à la fois ludique et redoutablement efficace, consistait à nous présenter deux boîtes remplies d'images découpées dans des magazines.

Chacun piochait au hasard deux images, sans possibilité de les échanger, même si elles nous semblaient incongrues ou peu inspirantes. Puis, la minuterie enclenchée, nous avions un quart d'heure — pas une minute de plus — pour écrire un texte en donnant aux personnages ou objets des illustrations un rôle central. Une fois les textes rédigés, chacun lisait le sien à haute voix. S'ensuivait un échange collectif où l'on soulignait autant les réussites narratives que les faiblesses, toujours avec bienveillance.

Nous disposions ensuite d'un second quart d'heure pour améliorer notre texte à la lumière de ces retours. Mais ce n'était pas fini : parfois, à peine avions-nous levé la plume, qu'elle piochait elle-même une nouvelle image qu'elle nous imposait d'intégrer à notre texte en cours — sans en changer la trame principale.

Cela donnait lieu à des situations cocasses : insérer un tigre ou une araignée , voire un crocodile dans une scène romantique, ou une métropole futuriste dans une balade en forêt. Le plus grand défi n'était pas tant d'inclure l'image que de lui faire une place crédible, fluide, sans que le lecteur n'y voie une greffe artificielle.

Peu à peu, ce jeu d'improvisation affûtait notre plume. L'écriture contrainte, combinée à la pression du temps, avait un effet remarquable sur nos mécanismes internes d'invention, d'adaptation, de concision.

Bien des années auparavant, en tant que jeune papa, je racontais chaque soir des contes improvisés à mes enfants. Et souvent, en cours de narration, je tombais à court d'idées. Je m'arrêtais alors et leur demandais de me proposer une suite. En fonction de leur réponse, j'adaptais l'intrigue. Cela nous amusait beaucoup, car leurs désirs d'intervenir dans le conte ne coïncidaient pas toujours, et je devais inventer mille acrobaties pour satisfaire à leurs souhaits contradictoires. Cette expérience m'a beaucoup aidé plus tard à maîtriser ma plume sans trop de difficultés.

Si je partage ce souvenir aujourd'hui, c'est en réponse à plusieurs demandes qu'on m'a adressées récemment : celles de donner quelques conseils à ceux qui souhaitent progresser dans l'écriture romanesque. J'ai pensé que ce témoignage, publié ici, pourrait profiter — à tous ceux qui se décourageraient trop vite aux premières obstacles rencontrés de l'écriture.

En conclusion s'il fallait donner un seul conseil, ce serait celui-ci : ne jamais abandonner. Ni à la première difficulté, ni à la dernière. Il faut les surmonter toutes, sans se laisser décourager. L'arme la plus sûre, la plus efficace, c'est la lecture : avoir toujours un livre de chevet, le remplacer aussitôt lu, varier les choix, les époques, les univers. Et ne jamais laisser passer un jour sans lire… ni écrire ne fut-ce qu'un petit texte de préférence un sujet contraignant.

Bon courage.

5 juillet 2025

L'écrivain, le libraire et le lecteur :

les trois maillons d'une chaîne fragile

Dans le monde du livre, trois figures se tiennent en équilibre silencieux : l'écrivain, le libraire et le lecteur. Trois solitudes reliées par l'objet-livre, mais souvent disjointes dans leurs attentes, leurs gestes et leurs silences. Deux anecdotes, simples en apparence, révèlent la subtilité — et parfois la fragilité — de leurs relations.

La première met en scène un vieil homme dans une petite librairie publique de village. Il y vient presque chaque jour, s'arrête devant le même livre, le feuillette, le repose. Un jour, le libraire retire l'ouvrage. Le lendemain, le vieil homme, inquiet de ne plus le trouver, demande ce qu'il en est. Le libraire lui répond qu'un lecteur l'a emprunté. Alors seulement, un sourire éclaire le visage du vieil homme. Ce livre, c'était son œuvre. Il l'avait discrètement offert, espérant qu'un inconnu le lirait un jour. Il n'attendait ni louange ni reconnaissance, simplement un lecteur. Dans ce geste, l'écrivain se fait donateur anonyme, et le libraire devient, sans même le savoir, le passeur de cette offrande discrète. Un allumeur de réverbère.

La seconde histoire est plus amère. Un lecteur fidèle d'une librairie y revient, cette fois en tant qu'auteur. Il informe le libraire de la parution de son livre, certain d'un accueil chaleureux. Pour l'y encourager, sa sœur commande discrètement quinze exemplaires. Mais les jours passent, et le livre ne paraît ni en vitrine ni en rayon. Il reste invisible. Un mois plus tard, un seizième exemplaire est acheté, pour un dernier test : le libraire le sort de l'arrière-boutique où il était reclus. L'auteur comprend alors qu'on lui refuse la moindre visibilité. Ce n'est pas seulement son livre qu'on écarte : c'est lui-même, en tant qu'auteur, qu'on relègue dans l'ombre.

Ces deux récits dévoilent deux postures d'auteur : celui qui se retire derrière ses mots, et celui qui espère qu'on les porte au monde. Dans les deux cas, le rôle du libraire



est central. Car il n'est pas qu'un commerçant : il est aussi un maillon essentiel entre l'écrivain et le lecteur. Il peut être un éclaireur sensible, attentif à la trace que laisse chaque livre, ou au contraire, un filtre opaque, silencieusement sélectif.

te une vérité discrète mais fondamentale : chaque livre porte une espérance, un désir d'être lu. Le négliger, c'est éteindre une lumière avant même qu'elle n'ait brillé. Et si la profession de libraire n'est régie par aucune déontologie stricte, elle suppose néanmoins une éthique intime : celle du respect pour ceux qui forgent les mots, sculptent les phrases, allument les petites lampes du langage.

Chaque livre ignoré est une lampe éteinte. Et chaque libraire, un possible allumeur ou extincteur de réverbères.

6 mai 2025

Poème de Mikhaïl Noëima

Qui es-tu, ô mon âme ?

Si tu voyais la mer, déchaînée et ses vagues se révolter,
Ou si tu entendais la mer pleurer au pied des rochers,
Observe les vagues jusqu'à ce que leur grondement cesse,
Et dialogue avec le vent jusqu'à ce qu'il entende ton soupir,
te revenant comme un écho.
Serais-tu venue des vagues ?

Si tu entendais le tonnerre retentir dans les nuages,
Ou si tu voyais l'éclair déchirer la nuit d'un coup d'épée,
Guette l'éclair jusqu'à ce que tu puisses en saisir l'éclat,
Et que le tonnerre s'éteigne, te laissant son écho.
Es-tu née de l'éclair ?
Ou es-tu une descendante du tonnerre ?

Si tu voyais le vent balayer la neige des cimes,
Ou si tu entendais le vent hurler dans l'obscurité entre les collines,
Le vent s'apaise, mais tu restes, l'écoutant avec impatience,
Et je t'appelle, mais toi, tu es lointaine,
Dans un océan que je ne vois pas.
Es-tu née du vent ?

Si tu voyais l'aube accompagnant discrètement les étoiles
Et broder le manteau de la nuit mourante de mille motifs,
Tu entends l'aube recevoir une prière montant de toi,
Et tu t'agenouilles comme un prophète recevant une révélation
As-tu jaillie de l'aube ?

Si tu voyais le soleil, niché dans les eaux immenses,
Regarder la terre et ses merveilles d'un œil ensorcelant,
Le soleil s'endort, et mon cœur voudrait te voir dormir aussi.
La terre sommeille, mais toi tu restes éveillée en nostalgie
Du berceau d'un soleil si lointain
Es-tu descendue du soleil ?

Si tu entendais le rossignol chanter parmi les jasmins,
Verser des mélodies comme un feu dans le cœur des amoureux,
Tu souffres de tristesse et de désir d'un amour introuvable.
Dis-moi, le chant du rossignol dans la nuit te ramène-t-il
Au passé et à ses souvenirs ?
Es-tu née des mélodies ?

Ô mon âme ! Tu es une mélodie en moi dont l'écho résonne,
Composée par une main invisible que je ne peux voir.
Tu es le vent et la brise, tu es la vague, tu es la mer.
Tu es l'éclair et le tonnerre, la nuit et l'aube.
Tu es un flot divin, un don de Dieu !

1er essai de traduction : Khémaïs GHARBI
7 décembre 2025

Qui es-tu, ô mon âme ?

Quand tu regardais la mer, et que ses vagues se soulevaient en tempêtes,
Quand tu écoutais son cri rauque mourir au pied des rochers,
Te tenais-tu là, à guetter le silence
Comme on attend qu'un secret soit murmuré ?
Es-tu née de la mer,
Ou n'es-tu qu'un écho de ses profondeurs ?

Quand les nuages bruissaient de tonnerre et d'éclairs,
Quand la nuit se déchirait sous l'assaut d'un sabre lumineux,
Te sentais-tu vibrer, à la fois ombre et lumière ?
Es-tu fille du tonnerre,
Ou l'ombre fugitive d'un éclair disparu ?

Quand le vent dansait sur la neige des cimes,
Quand il hurlait entre les collines,
Te perdais-tu dans son souffle, vaste et insaisissable ?
Le vent s'éteint, mais toi, tu restes,
Silencieuse, à l'écoute.
Es-tu née du vent,
Ou d'un rêve qu'il a laissé derrière lui ?

Quand l'aube glissait, invisible, entre les étoiles,
Broderie de lumière sur le manteau mourant de la nuit,
T'émerveillais-tu du jour qui naissait de la pénombre ?
Te penchais-tu comme un prophète,
Recevant en secret un message des cieux ?
Es-tu née de l'aube,
Ou du silence qui l'accompagne ?

Quand le soleil s'effondrait dans l'océan,
Et qu'il veillait la terre d'un regard ardent et languissant,
Sentais-tu ton cœur battre au rythme de son repos ?
Le jour s'efface, mais toi, tu veilles,
Guettant un autre horizon.
Es-tu née du soleil,
Ou d'une flamme que seul le crépuscule connaît ?

Quand le chant du rossignol jaillissait parmi les jasmins,
Et que ses mélodies enflammaient les cœurs solitaires,
Te surprenais-tu à frissonner de nostalgie,
Comme si l'amour, lointain, t'appelait encore ?
Es-tu née de ses chants,
Ou d'un souvenir plus ancien que sa voix ?

Ô mon âme,
Tu es le souffle d'un artiste invisible,
Un murmure d'éternité qui danse en moi.
Tu es la vague et le vent,
L'éclair et l'ombre,
L'aube et le crépuscule,
Un fragment d'infini,
Un secret d'étoile offert par Dieu.

2e essai de traduction : Khémaïs GHARBI
7 décembre 2025



Une infidélité récompensée

par une Valse à Mille Temps

Ma plume (visiblement jalouse) :
Tu m'ignores ces derniers temps. Tes doigts m'effleurent à peine, comme si j'étais devenue un simple outil, une ombre de ce que j'étais dans tes mains autrefois. Où est passé ce feu, cette folie douce qui te poussait à explorer l'inconnu ? Tu ne m'entraînes plus dans ces chemins non balisés, où les mots deviennent des éclats d'âme, des vérités nouvelles. Ces derniers jours, tu es retourné à ton premier amour : la traduction, n'est-ce pas ?

Moi :
Oui, juste pour varier un peu mon écriture. C'est un pur hasard, en fait. Je suis tombé sur un beau poème en arabe et j'ai éprouvé un sentiment irrésistible de le traduire.

Ma plume (taquine) :
On pourrait appeler ça une infidélité, non ?

Moi :
C'était une pulsion irrésistible et inévitable.

Ma plume :
Non, elle était évitable si tu ne l'avais pas regardé et lu avec voracité.

Moi :
À quoi veux-tu en venir ?

Ma plume :

À ton goût d'explorer des sujets nouveaux, comme tes textes sur les vents de l'exil. Puis (souriante, malicieuse) :

Je suis toujours là, fidèle, prête à t'accompagner dans des sentiers encore inexplorés. Qu'est-il arrivé à cet écrivain passionné qui exprimait avec tant d'ardeur les couleurs et les senteurs de son pays ? Rappelle-toi ces mots :

« Les couleurs et les senteurs, fragments insaisissables du quotidien, se mêlent pour raconter des histoires résonnant au plus profond de l'âme. »

Ne ressens-tu pas encore le parfum du jasmin flottant sur les terrasses, ce souffle délicat porteur de promesses d'intimité et de douceur ? Les fleurs d'oranger, avec leur printemps éternel, ne viennent-elles plus éveiller ta plume ?

Moi (surpris, sur la défensive) :
Je n'ai pas oublié… mais ces souvenirs sont parfois lourds. Je les porte en moi comme des trésors, mais les écrire à nouveau revient à répéter ce que j'ai déjà dit, non ?

Ma plume (taquine) :
Répéter ? Non. Élargir, approfondir, réinventer, oui ! Tu as déjà donné vie aux vents, aux couleurs, aux senteurs, et même aux bruits de ta Tunisie. Te souviens-tu de cette perle par exemple ?

« Les bruits sont les battements de cœur d'un lieu, la vie qui palpite au rythme des instants ordinaires. »

Tu as capté ces moments avec une tendresse inégalée : les rires d'enfants dans les ruelles, le chant des vendeurs ambulants, et le tintement discret d'un verre sur un plateau. Tu as peint ces fragments du quotidien avec tant de lumière.

Moi (soupirant, ému) :
Oui… Ces bruits, ces couleurs, ces senteurs… Ils habitent encore ma mémoire. Le bleu éclatant du ciel, le blanc des murs, le brouhaha des souks, et ce cri résonnant : « RodBalek ! RodBalek ! » Oui, tout cela est en moi.

Ma plume (encourageante) :

Alors, pourquoi hésiter ? Ces souvenirs ne sont pas figés. Ils évoluent avec toi, avec le temps. Laisse-les s'épanouir sous d'autres formes, d'autres rythmes.

Souviens-toi que chaque regard que tu poses sur ton monde change la manière dont tu le perçois. Le regard d'un enfant face à un ciel azuré peut te rappeler la joie pure, tandis que celui d'un voyageur fatigué pourrait révéler la mélancolie des horizons perdus.

Moi (pensif) :
C'est vrai, chaque regard raconte une histoire… Une histoire différente selon l'âme qui observe.

Ma plume :
Exactement ! Chaque détail, chaque nuance dans ton environnement a le potentiel de déclencher des émotions nouvelles. Un regard curieux peut faire surgir des souvenirs enfouis, même ceux que l'on croyait oubliés. Parfois, même un simple sourire échangé peut réveiller en toi une étincelle créative.

Moi :
Et toutes ces perspectives, ces émotions, sont autant d'ondes qui nourrissent l'écriture.

Ma plume :
Oui, et lorsque tu écris, tu invites les lecteurs à partager ce regard. Tu les conduis à travers ton monde, leur permettant d'en explorer les recoins que tu as découverts à travers tes propres yeux. En ce sens, chaque geste, chaque mot sont comme des ponts, reliant leurs expériences aux tiennes.

Moi (avec un sourire naissant) :
Je commence à comprendre… Il ne s'agit pas seulement de relater des faits ou des souvenirs, mais de transmettre une perception, une vision. C'est cette subjectivité qui rend l'écriture vivante.

Ma plume (avec une lueur dans les mots) :
Allons-y pour une valse à mille temps. Ferme les yeux, laisse ton esprit s'évader… Imagine que nous sommes à Vienne, dans le palais impérial. Les lustres scintillent comme des constellations, la salle résonne des échos d'un orchestre enivrant, et moi, je suis là, prête à t'accompagner sur la piste de danse.

Prends-moi dans ta main, comme tu tiendrais une partenaire, avec fermeté mais tendresse. Fais-moi tournoyer sur la page blanche, laisse les mots se déployer en arabesques. Écoute le rythme des souvenirs, le tempo des émotions. Ensemble, nous allons dessiner des pas, tracer des lignes où se mêleront ton passé, ton présent, et tes rêves à venir.

Moi (fermant les yeux, un sourire discret) :

La salle s'éveille sous mes paupières. Je te tiens, je t'entends. Oui, tournons, ma fidèle compagne.

Ma plume (dans un souffle, passionnée) :

Prends-moi maintenant et fais-moi danser dans les bras de tes mots. Serre-moi pour mieux transmettre tes émotions, et murmure-moi tes souvenirs les plus cachés. Laisse-moi transformer chaque battement de ton cœur en une mélodie. Ensemble, écrivons une symphonie à mille temps, une ode à ton univers, où chaque phrase sera une révérence à l'inspiration qui ne s'éteint jamais.

9 janvier 2025



Hommage à ceux qui se donnent la peine d'écouter le vent

Au lieu de parcourir des textes pour les traduire, je me suis mis à lire les écritures du monde, dont la nature nous offre la plus vaste des bibliothèques. Et à la place d'écouter les discours de nos hommes politiques pour les interpréter, je tends désormais l'oreille pour capter les rumeurs du monde. Un langage qui ne passe pas par des mots mais par des signes : le grondement profond de la terre, le clapotis des vagues sur le rivage, le fracas des houles en plein océan, le sifflement du vent à travers les vallées, le frémissement des feuilles caressées par la brise.

À travers ces expressions vibrantes et silencieuses de la nature, je pressens une voix qui cherche à nous dire quelque chose, et je devine que je ne suis pas le seul à tenter ce dialogue avec elle.

Je rends hommage à ceux qui, tels des chevaliers errants, écoutent le langage muet des montagnes, à ceux qui entendent les soupirs de la mer et les chants de la forêt. Aux rêveurs intrépides, aux âmes éveillées, à ceux qui, contre vents et marées, cherchent à comprendre les murmures du monde, combattant pour des idéaux invisibles sans jamais renoncer.

Aux poètes du silence, aux voyageurs de l'invisible. À ceux qui voient dans chaque éclair un message, dans chaque tempête une parole, et qui, malgré le regard moqueur d'un siècle agité, tendent l'oreille aux profondeurs de la nature, tels des Don Quichottes de notre temps, pour qui même le souffle du vent porte un sens.

Je rends hommage à ceux qui ne craignent pas d'embrasser l'inconnu, qui avancent malgré le doute et la solitude, guidés par l'espoir d'un dialogue avec la terre.



À ceux-là, les insoumis de l'esprit, les amoureux de l'invisible, qui refusent de renoncer à leurs rêves, je rends hommage, sous le regard bienveillant du grand Cervantes, qui entend, lui aussi, les chants éternels du vent.

Toute ma vie, j'ai prêté ma voix aux autres, interprétant leurs pensées et leurs volontés, mettant en mots des idées parfois aussi puissantes que des tempêtes. Mais aujourd'hui, un nouvel appel résonne en moi, un murmure ancien, celui de la nature. Peut-être mon rôle d'interprète, loin de se terminer, ne fait-il que commencer, car j'aspire désormais à traduire ce dialogue silencieux avec la nature — pour qu'enfin, nous puissions l'entendre, et lui répondre.

3 novembre 2024



Des retrouvailles enchantées

Aujourd'hui, Bruxelles resplendit sous un soleil bienveillant, et la ville tout entière semble s'être mise d'accord pour annoncer l'arrivée prochaine du printemps. J'ai suivi le mouvement, troquant mes habits sombres contre des couleurs plus joyeuses, et même mon chapeau s'est paré d'un ton plus clair, comme pour mieux saluer le renouveau.

Mais ce n'est pas seulement au printemps que je viens rendre hommage. C'est à lui. À mon vieil ami, mon arbre du Bois de la Cambre.

Hier, je suis rentré avec un poids sur le cœur, coupable de l'avoir négligé. Aujourd'hui, j'avance d'un pas léger, impatient de le retrouver. De loin, je l'aperçois enfin, imposant et majestueux sous cette lumière éclatante. Un sourire m'échappe, et dans un élan de gaieté, je saisis mon chapeau et l'agite en sa direction comme on salue un vieil ami après une longue absence.

Et c'est alors que quelque chose d'extraordinaire se produit.

Il me répond.

Ses branches frémissent et s'élancent dans un balancement léger, comme un écho à mon geste. Je m'arrête net, interloqué. Était-ce le vent ? La coïncidence est troublante. Intrigué, je penche la tête légèrement à droite, observant sa réaction. À mon grand étonnement, ses branches semblent se pencher dans la même direction. Mon cœur s'accélère. J'essaie de l'autre côté. Cette fois, je penche la tête à gauche, mon chapeau toujours en main. Et voilà que, de nouveau, ses branches suivent le mouvement.

Le jeu est lancé.

Amusé, je fais un pas, puis deux, puis me mets à trottiner légèrement comme un enfant qui veut tester la magie du monde. Non loin, quelques enfants jouent sous le regard attentif de leurs parents, mais moi, je suis absorbé par mon dialogue silencieux avec mon arbre.

Enfin arrivé à ses pieds, je m'arrête et, cette fois à haute voix, je le salue :

— « Bonjour, vieil ami ! »

Avant même que le vent n'ait eu le temps de porter mes mots, des voix cristallines me répondent en chœur :

— « Bonjour ! »

Je tourne la tête et découvre que les enfants, pensant que je leur parlais, ont pris part à mon salut. J'éclate de rire, pris dans l'innocence de l'instant. Mais au moment où je m'apprête à m'avancer davantage, une branche, espiègle et vive, s'agite au-dessus de moi et, sans crier gare, fait tomber mon chapeau au sol.

Un éclat de rire m'échappe, immédiatement suivi des rires des enfants. Décidément, mon arbre n'a pas perdu son sens de l'humour !

Je me baisse pour ramasser mon chapeau, mais au moment de le soulever, je sens une résistance. Il est plus lourd que d'habitude. Curieux, je le saisis, le retourne et découvre un minuscule oiseau, blotti au fond, me regardant avec de petits yeux ronds.

Le rire des enfants redouble. J'éclate de rire moi aussi, surpris par cette scène qui semble tout droit sortie d'un conte.

— « Alors, petit oiseau, tu t'es invité à la fête ? »

Lui ne semble pas pressé de me quitter. Il reste là, niché au creux de mon chapeau, comme s'il savourait cet abri improvisé. Attendri, je le contemple un instant, puis, doucement, je l'encourage :

— « Allez, petit, il est temps. Il fait encore frais et moi, tu vois, je n'ai plus beaucoup de cheveux pour me protéger ! »

Un minuscule gazouillement me répond, puis d'un battement d'ailes, il s'élance dans l'air, léger comme un souffle. Je remets mon chapeau, encore amusé par cette scène invraisemblable, et me tourne vers mon arbre.

— « Alors, vieil ami… c'est toi qui as organisé cet accueil si sympathique ? »

J'éclate de rire, et derrière moi, les rires des enfants et de leurs parents résonnent à l'unisson.

Et comme pour parfaire cette matinée déjà magique, voilà que le petit oiseau, ce curieux invité à ma suite, vient se poser délicatement sur une branche de mon arbre, comme pour signifier que, lui aussi, faisait partie du comité d'accueil.

La nature a de ses secrets, et aujourd'hui, elle m'a rappelé combien les retrouvailles entre vieux amis peuvent être pleines de tendresse.

9 février 2025

Ô Mer

Un poème inoubliable de mon enfance

- N'es-tu donc pas las ? Un flux et un reflux incessant, un éternel mouvement ?
- Que désires-tu et où t'égares-tu, sans jamais te fixer ?
- Il semble qu'en toi se battent deux âmes : une enchaînée et une libre.
- L'une cherche à fuir, mais qui peut vraiment s'échapper ?
- Ô mer, ô mer, dis-moi, y a-t-il en toi du bien et du mal ?
- Trouve-t-on dans ton calme la sérénité, et dans ta tempête, l'angoisse ?
- Peux-tu offrir la douceur dans ton vaste giron, et la difficulté dans tes replis ?
- Dans ta descente, l'humilité, et dans ton ascension, la fierté ?
- En toi, un silence empreint de mélancolie, et dans ton fracas, une promesse ?
- Là, j'erre, tandis que la nuit plonge dans les ombres, et que la mer danse.
- Ni la mer, ni la terre ne me répondent.
- Lorsque mes nuits ont vieilli , et que l'aube a teinté l'horizon,
- J'entendis une rivière chanter : « Dans l'univers, il y a chaos et harmonie.
- Parmi les hommes, le bien et le mal se côtoient et dans la mer, le flux et le reflux.

Mikhail Noeïma
Traduction : Khémaïs Gharbi
11 janvier 2025

L'art de la traduction littéraire

Conseils aux étudiants et lecteurs

Lorsque j'enseignais l'art de la traduction à mes étudiants préparant leurs masters, j'essayais de leur transmettre une leçon essentielle : pour traduire un texte littéraire, il faut savoir se détacher de son enveloppe verbale. Les mots, bien qu'importants, ne sont qu'un véhicule, une forme extérieure. La véritable tâche du traducteur est de s'emparer de la substance du texte, de son essence profonde.

Je leur rappelais souvent : sortez le texte de son enveloppe pour en saisir la substance. Une fois que vous avez touché à cette essence, c'est avec vos propres mots que vous devez la retranscrire, et non avec ceux de l'auteur. Pourquoi ? Parce qu'une traduction fidèle à l'âme du poème est parfois infidèle à ses mots, et cette infidélité est non seulement permise, mais rend la traduction plus fidèle à l'âme du poète.

Pour illustrer ce principe, voici deux traductions d'un même poème arabe. La première s'attache rigoureusement aux mots choisis par l'auteur, conservant leur structure et leur forme. La seconde prend davantage de libertés, cherchant à transposer non pas les mots, mais l'émotion et la profondeur du texte.

Histoire d'un âne, digne fils de son père

Traduction d'un texte célèbre

Il était une fois, dans une écurie, un groupe d'ânes. Un jour, un âne cessa de manger pendant un certain temps, ce qui le mit dans un état de faiblesse ; ses oreilles tombèrent et son corps maigrissait, prêt à tomber à terre de malnutrition. L'âne père prit conscience que l'état de son fils se détériorait chaque jour, et voulut comprendre la raison de son problème.

Il s'approcha de lui pour s'enquérir de son état psychologique et physique qui continuait à se dégrader. Il lui dit : « Que t'arrive-t-il, mon fils ? J'ai apporté pour toi les meilleurs qualités d'orge, et tu continues à refuser de manger. Dis-moi ce qui ne va pas ? Et pourquoi tu es dans cet état ? Quelqu'un t'a-t-il fait de mal ? »

L'âne fils leva la tête et parla à son père en disant : « Oui, père… Ce sont les humains. » L'âne père, étonné, demanda : « Que leur reproches-tu, mon fils ? » Il répondit : « Ils se moquent de nous, nous, les ânes. » L'âne père demanda comment cela se faisait.

Le fils expliqua : « Ne vois-tu pas qu'à chaque fois qu'un humain accomplit une action honteuse, ils lui disent : 'Tu es un âne !' Et chaque fois qu'un de leurs enfants se conduit mal, ils lui font des remarques telles que : 'Quel âne tu es. Ils traitent leurs idiots d'ânes, alors que nous ne le sommes pas, père. Méritons-nous vraiment cela ? Nous travaillons sans relâche et comprenons la vie ; nous avons aussi des sentiments comme tout autre être vivant. »

À ce moment, l'âne père se trouva perplexe et ne savait comment répondre aux interrogations de son fils dans cet état déplorable. Mais il se ressaisit rapidement, secoua ses oreilles de gauche à droite, puis commença à débattre avec son fils, tentant de le convaincre selon la logique des ânes :

« Regarde, mon fils, ils sont humains, que Dieu a créés et a préférés aux autres créatures. Pourtant ils ont beaucoup mal agi envers eux-mêmes avant de s'en prendre à nous, les ânes. Regarde par exemple… As-tu déjà vu un âne voler l'orge de son frère ? As-tu même entendus un jour un tel méfait ? As-tu déjà vu un âne torturer un autre âne seulement parce qu'il est plus faible que lui ou qu'il ne partage pas ses opinions ? As-tu vu un âne raciste traiter d'autres ânes en fonction de leur couleur de peau, leur genre ou leur langue ? As-tu entendu parler d'une réunion d'ânes qui ne savent même pas pourquoi ils sont réunis ? As-tu déjà entendu parler d'ânes américains planifiant de tuer des ânes arabes pour s'emparer de leur orge ? As-tu vu un âne traître à son pays se mettre au service de l'étranger qui complote contre ses semblables ? As-tu vu un âne diviser sa famille sur des bases sectaires ? »

« Bien sûr, tu n'as pas entendu parler de tels crimes dans le monde des ânes ! Mais les humains, savent-ils quelle est la sagesse de leur création et agissent-ils en conséquence ? C'est pourquoi, mon fils, je te demande de faire appel à ta raison d'âne, et je te demande de relever la tête, toi et ton frère. Reste comme je t'ai connu, *âne fils d'âne*. »

« Nous pouvons être fiers d'être des ânes, que nous ne mentons pas, que nous ne tuons pas, que nous ne volons pas, que nous ne parlons pas en mal des autres, que nous ne dansons pas de joie alors qu'il y a parmi nous des blessés et des morts. »

Les mots du père touchèrent l'âne fils, qui se leva et se mit à dévorer l'orge en disant : « Oui, je resterai comme tu me connais, père… je resterai fier d'être un *âne fils d'âne*. Ensuite, je ferai en sorte de devenir poussière plutôt que d'entrer dans le feu alimenté par les humains. »

Ahmed Matar
Traduction : Khémaïs Gharbi
16 mars 2025

L'arbre, la branche et les racines

Dans le tumulte des temps, des soubresauts politiques et des événements, nous pouvons parfois nous retrouver en désaccord avec nos dirigeants, nos gouvernants ou même nos concitoyens. Cependant, ces sentiments sont souvent éphémères et n'affectent jamais les liens profonds qui nous unissent à notre patrie, dont les racines s'étendent sur des dizaines de siècles. La patrie est une plateforme où nos cœurs se rencontrent, et nous y sommes liés par des millions de veines et d'artères.

Ainsi, notre colère ne doit pas être dirigée contre la patrie, car elle n'est pas simplement un lieu, mais notre maison, notre foyer, notre refuge et notre terre natale à laquelle nous appartenons. La patrie est notre identité et notre culture authentique, et c'est là que se trouvent notre histoire, notre éducation, notre morale et toutes nos émotions.

Nos mères, nos pères, nos frères, nos sœurs, nos oncles et nos tantes y vivent, chacun ayant une place spéciale dans nos cœurs. Sans eux, nous devenons comme une branche d'arbre jetée au sol, perdant tout lien d'appartenance.

Prenons garde, par conséquent, de ne pas faire partie de ceux qui renient leur identité, leur religion et leur langue. À tel point que certains, parmi nos extrémistes ou ceux qui renient leurs origines, osent écrire qu'un Français ou un Allemand est plus proche d'eux qu'un frère arabe musulman, vivant par exemple dans les pays du Golfe.

Pourtant, il existe de nombreux points communs qui nous lient aux peuples arabes, où qu'ils soient, et qui se nourrissent depuis des siècles d'une histoire commune. Ces liens nous font sentir que nous sommes chez nous, où que nous allions dans le grand monde arabe, tandis que nous resterons étrangers, déracinés dans tout autre pays.

7 septembre 2024



Entre mémoire et lumière : ma valise et ma plume

Dans quelques jours, en levant mon verre pour célébrer la nouvelle année, je marquerai également un moment intime et profond : mon quatre-vingtième anniversaire. Cet instant, je l'ai vu venir de loin, comme un cap à franchir, et il a guidé mes pas, mes pensées et mes gestes. Depuis quelques années, j'ai ressenti cette urgence douce, mais tenace : écrire davantage, témoigner plus encore, transmettre le meilleur de ce que j'ai appris et vécu. Ces derniers mois, le rythme s'est accéléré, comme si une échéance mystérieuse m'attendait. Cette date, loin d'être un simple chiffre, s'est imposée comme un seuil à franchir, une invitation à partir à l'assaut de ma propre postérité, plume en main et cœur vaillant.

Ma collection en quatre volumes, *Naviguer au fil des mots*, récemment publiée, en est l'aboutissement. Ces 1300 pages, bien que non destinées au grand public, portent mon empreinte, mon regard, et mes réflexions. Ce sont des écrits pour le futur, pensés pour mes enfants, mes petits-enfants, et ceux qui viendront après eux. Je voulais que ces livres trouvent refuge dans les grandes bibliothèques, ces sanctuaires intemporels où les écrits perdurent. J'y ai abordé les sujets brûlants de notre époque, cherchant non pas à donner des réponses définitives, mais à éclairer, à provoquer des questionnements, et à témoigner d'une vie vécue avec intensité.

À une époque où notre monde arabe semblait vaciller, je ne pouvais rester inactif. Il me fallait rejoindre le bataillon de ceux qui se lèvent pour défendre leurs valeurs, leurs peuples et leurs croyances contre les forces obscures.

Dans ce combat, avec mes frères de sang et de cœur, nous avons fait face à des ennemis acharnés, déterminés à nous diviser et à nous affaiblir. Mais plus que la peur de

l'affrontement, ce sont les trahisons de certains parmi nos propres populations qui nous pesaient le plus. Ces croche-pieds, sournois et récurrents, visant parfois inconsciemment à nous faire douterde nous-mêmes, ne faisaient que renforcer notre détermination à défendre nos valeurs communes.

Ce soir, à deux jours du bilan de cette année 2024, je regarde en arrière avec un mélange de gratitude et de sérénité. Je suis resté fidèle à mes principes, à mes origines, à ma foi, à cette langue arabe qui est mienne et que j'ai tant aimé écrire et admirer. Une langue souvent méconnue, sous-estimée, mais qui recèle une richesse infinie. J'ai écrit avec ferveur sur l'islam, non pas celui déformé par les caricatures et les extrêmes, mais celui de la noblesse, de la profondeur spirituelle, celui qui inspire et éclaire. Trop souvent trahi par une minorité de ses adeptes ou par ceux qui le craignent, il mérite d'être défendu avec force. J'ai également exprimé ma solidarité inébranlable avec le peuple palestinien, en particulier les habitants de Gaza, ces âmes meurtries par une guerre impitoyable, que la Cour Pénale Internationale a qualifiée de génocide.

Quant à la question essentielle si c'était à refaire, aurais-je émigré à l'étranger et quitté mon pays à l'âge de 20 ans pour vivre en exil pendant soixante ans ? Ma réponse se veut elle-même une question : comment regretter un pays qu'on n'a jamais vraiment quitté ? Et si je me demandais moi-même : « Referais-je les mêmes choix, écrirais-je les mêmes mots, défendrais-je les mêmes causes ? » Ma réponse serait claire et nette, simple et sans détour. Comme Édith Piaf, je dirais : « Non, je ne regrette rien. » J'ai écrit avec sincérité, avec passion, et avec le souci de laisser une trace. Chaque mot, chaque ligne, chaque idée est une pierre dans l'édifice de ma mémoire, de mes convictions, de ma vie.

Le jour où j'ai franchi le seuil de ma maison natale, une valise à la main, ce n'était qu'un départ physique et non une rupture sentimentale. Ma valise, modeste en apparence, contenait d'ailleurs bien plus que des vêtements ou des livres auxquels je tenais. J'y avais glissé avec précaution des morceaux essentiels de mon pays et de mon être. Tout ce que je voulais préserver, tout ce que je refusais de laisser sombrer dans l'oubli.

28 décembre 2024

Entre mémoire et lumière : ma valise et ma plume suite

Il y avait les conseils de mon père, la tendresse de ma mère, et les rires de mes amis d'enfance. Il y avait ces moments partagés sous le ciel étoilé, quand nous échangions nos rêves, nos espoirs, et nos secrets sur la place de Tourbet El Bey. Chaque livre que j'ai emporté n'était pas seulement une source de savoir, mais un compagnon, une voix qui continue de me parler dans les moments de solitude. Et dans les poches discrètes de cette valise, j'avais discrètement glissé des trésors invisibles : l'appel mélodieux du muezzin au lever du jour, les odeurs des épices des souks, et le parfum apaisant du jasmin qui flottait dans l'air des soirs d'été.

En quittant mon pays, je n'ai pas abandonné ma terre natale ; je l'ai emportée avec moi. Mon pays, c'était cette valise remplie de souvenirs, d'odeurs, de sons, et de rêves. Ce n'était pas un exil, mais un déplacement professionnel, une manière de faire voyager mes racines là où mes pas me mèneraient.

J'ai emporté avec moi les ruelles animées de ma ville natale Tunis, ses coupoles et ses mosquées baignées de lumière, les ombres dansantes des figuiers et des oliviers, tout cela a habité mes pensées et mes écrits. Même à mille lieues de distance, je pouvais sentir la chaleur de ses rayons de soleil sur ma peau, entendre le bruissement des voix dans les marchés, et percevoir le chuchotement du vent à travers les ruelles étroites.

Et puis, il y avait cette boussole intérieure, une force discrète, mais tenace, qui me montrait toujours la direction de mes origines. Elle ne me quittait jamais, même dans les moments de doute, et me rappelait que l'attachement à une terre va bien au-delà de la géographie.

Aujourd'hui, cette valise a pris un autre sens. Elle n'est plus seulement la mienne. Elle est devenue un héritage, un trésor que je transmets à mes enfants et à mes

petits-enfants. Je leur dis : emportez-la avec vous, où que vous alliez. Elle est votre lien avec vos racines, votre mémoire vivante, et votre propre guide dans ce vaste monde.

Cette valise n'est pas faite de cuir ou de tissu, mais d'un matériau bien plus précieux : les souvenirs, les valeurs, et les leçons que nous portons en nous et que nous transmettons à ceux que nous aimons.

Elle est une invitation à ne jamais oublier d'où nous venons, à célébrer nos origines tout en construisant notre avenir. Peu importe les distances ou les années qui passent, cette valise, bien qu'invisible, ne s'alourdit jamais. Elle grandit, enrichie de chaque nouvelle histoire, de chaque fragment de vie ajouté par ceux qui la porteront après moi.

Alors non, je ne regrette pas d'avoir quitté mon pays puisqu'il est toujours en moi. Et je ne cesse de le retrouver, à travers mes mots, mes souvenirs, et l'amour que je partage avec ceux qui ont fleuri sur les branches de mon arbre tunisien, ses ramifications qui se sont étendues grâce à la fertilité du terreau principal.

Et maintenant que ce cap des 80 ans est atteint, je ne vois pas une fin, mais un nouveau départ, une continuité lumineuse. Le besoin d'écrire ne s'éteint pas, loin de là. Sa flamme vive continue d'éclairer ma plume, toujours animée d'ardeur et d'espoir. Chaque page blanche est une promesse, un espace pour défendre des vérités trahies, pour remettre en selle des cavaliers tombés et raviver des causes justes. Il s'agit aussi de redonner courage aux camarades, de leur rappeler qu'en dépit des cris des oiseaux de mauvais augure, qui ne cessent d'égrener nos failles en pleine bataille, notre combat reste noble, digne et juste.

Car à 80 ans, l'élan de la jeunesse se transforme en une force plus sereine, mais tout aussi vibrante, une énergie puisée dans l'expérience et la foi en un avenir meilleur. Tant que l'esprit interroge, que le cœur espère et que la vie murmure encore ses mystères, il restera des horizons à atteindre, des batailles à mener et des rêves à réaliser ou à transmettre. À cet âge, ce n'est pas une fin qui s'annonce, mais l'éclosion d'un nouveau printemps, plus sage, plus beau, et toujours prêt à écrire de nouvelles pages de lumière et de vérité.

28 décembre 2024

La leçon du petit et de la gazelle

Ce matin, j'ai assisté à une scène bouleversante, d'une rare beauté. Un enfant, à peine âgé de deux ans, tentait de grimper sur une table. L'obstacle semblait dérisoire pour un adulte, mais pour lui, c'était une montagne.

Il devait d'abord monter sur le canapé, marcher sur l'accoudoir instable, puis sauter de quelques centimètres pour saisir le bord de la table et s'y hisser. À chaque tentative, la mollesse de l'accoudoir le trahissait. Il chutait, roulait, tombait. Mais jamais il ne pleurait. Jamais il ne renonçait.

À peine tombé, il remontait, reprenait tout à zéro, déterminé, calme, concentré. À un moment, il réussit à poser un genou sur la table... avant de glisser à nouveau. Et encore, il recommença. Jusqu'à ce que, enfin, sous les applaudissements de ses parents, il triomphe. Il était monté. Il avait vaincu l'obstacle, sans jamais perdre courage.

Cette scène m'a ramené loin en arrière, vers une histoire que ma mère me racontait, un conte tiré des Mille et Une Nuits. Celui d'une gazelle enceinte.

Sentant l'heure de son accouchement approcher, une gazelle s'était isolée près d'une rivière, à l'écart de la forêt. Mais voilà que le ciel s'assombrit, le tonnerre gronda, la foudre mit le feu aux arbres. À sa gauche, un chasseur bandait son arc, prêt à tirer. À sa droite, un lion affamé avançait. Derrière elle, l'incendie. Devant elle, la rivière.

Aucune issue. Aucune chance. Pourtant, la gazelle n'a pas fui. Elle a fait ce qu'elle devait faire : donner naissance à son petit. Et c'est alors que l'imprévisible se produisit.

Un éclair troubla la vue du chasseur et fit trembler sa main. Sa flèche dévia, toucha le lion qui s'effondra. Une pluie diluvienne s'abattit, éteignant l'incendie. Et la gazelle mit bas, saine et sauve.

Ces deux scènes – celle du petit enfant et celle de la gazelle – me disent la même chose, avec des mots que seule la vie sait prononcer : face au danger, face aux obstacles, face à l'échec répété, il ne faut ni fuir ni renoncer. Il faut persister. Résister. Tenir. Faire son devoir de patriote, jusqu'au bout.

Et pourtant, aujourd'hui, je vois sur les réseaux sociaux une tout autre image : celle de l'abandon. De la reddition immédiate. Du ralliement au plus fort, à l'envahisseur, au discours dominant. Certains, sans honte, se détournent de leur propre pays, de leur devoir, de leur dignité, pour épouser le camp de ceux qui les écrasent. D'autres choisissent ce moment pour démoraliser la population en attribuant nos déboires actuels à l'arrivée des Arabes... il y a quatorze siècles.

Leur poison, ils le diffusent avec rage : propos défaitistes, accusations gratuites, complaisance envers les puissants, dénigrement de ceux qui tiennent bon. Ils exploitent nos blessures, nos douleurs, nos revers momentanés pour achever notre volonté, étouffer notre espérance.

C'est pourquoi j'ai pris une décision simple : ne plus leur laisser accès à ma page. Ma page ne sera pas leur terrain de chasse. Ils n'y sèmeront plus leurs graines de désespoir. Ici, on célèbre l'Arabe, le tunisien, le maghrébin, le palestinien, le courage de celui qui tombe cent fois mais se relève. On honore la gazelle qui, même cernée de toutes parts, choisit d'enfanter la vie.

À ceux qui doutent, je dis : regardez les enfants. Écoutez les contes. Et souvenez-vous que même au bord du gouffre, l'espoir a toujours une issue. Il suffit de continuer et surtout de ne pas se renier.

Ceux qui ont plusieurs racines feront les arbres les plus forts.

11 juillet 2025

Éloge du rien

Il y a des jours où l'on se réveille avec rien. Rien à dire, rien à écrire, rien même à envisager. Un rien qui pèse, comme une pierre invisible posée sur le cœur.

Et pourtant, qu'est-ce que ce rien ?

Est-ce vraiment le vide, ou seulement un espace que nos mots n'ont pas encore atteint ?

Les philosophes grecs, qui aimaient tant nommer l'invisible, hésitaient : pour eux, le néant était impensable, car même pour dire rien, il fallait déjà dire quelque chose.

Les mystiques, eux, n'avaient pas peur du vide : ils y voyaient un seuil, une porte d'où surgit l'infini.

Regardez bien le rien : il est partout.

Dans l'intervalle entre deux respirations.

Dans la pause après une phrase, quand le silence pèse plus que les mots. Dans le ciel nocturne, qui semble vide mais déborde d'étoiles que nos yeux ne savent plus voir.

Les physiciens modernes, à leur tour, ont rencontré le rien. Ils l'appellent vide quantique : un espace apparemment nu, mais grouillant d'énergie, d'ondes invisibles, de particules qui apparaissent et disparaissent comme des éclairs.

Même le vide, disent-ils, n'est pas vide.

Le rien est plein, il bouillonne, il invente.

Alors, peut-on écrire sur rien ?

Oui. Parce que le rien n'existe pas vraiment. Ou plutôt : parce qu'il est la matrice de tout. C'est dans le rien que naît la première note de musique, que surgit la première idée, que s'éveille le premier rêve.

Aujourd'hui, je n'avais rien. Rien à dire, rien à écrire. Et me voilà pourtant, guidé par ce rien, à tracer ces lignes. Comme si ce rien m'avait tendu la main.



Peut-être faut-il remercier le rien. Lui qui nous force à ralentir, à écouter, à contempler. Lui qui nous rappelle que sous le vacarme du monde, il existe un souffle plus profond.

Une page blanche n'est jamais vraiment vide : elle attend, patiemment, qu'une main y dépose un mot, puis un autre. Et peut-être est-ce là le secret : au bout du compte, c'est toujours du rien que tout commence.

31 juillet 2025

Les signes de l'Éternel

Si l'on s'élève — au-dessus des passions, des dogmes, des haines transmises comme un héritage maudit — si l'on prend de la hauteur pour méditer, l'esprit libre, sur cette guerre interminable au Moyen-Orient, alors certaines images s'imposent à nous avec une clarté troublante.

Certains quartiers de Tel-Aviv ou de Herzliya se confondent désormais avec les ruines de Jabalya, avec les carcasses d'immeubles de Khan Younès. On ne distingue plus l'origine des gravats, ni celle des cris de détresse des gens. De Haïfa à Gaza, la douleur a les mêmes accents. Et le compte macabre s'allonge, implacable, de part et d'autre du mur.

Est-ce le simple fruit du hasard ? Ou bien ces images répétées, miroir de nos douleurs croisées, seraient-elles des signes que Dieu place devant nos yeux — parce que nous n'avons pas su entendre les premiers ? Aurions-nous détourné le regard trop longtemps des souffrances de Gaza, au point que l'Éternel ait choisi de faire éprouver aux auteurs de ce désastre, des deux camps, les mêmes douleurs ? Pour nous réveiller. Pour nous avertir du gouffre vers lequel nous marchons, les yeux ouverts mais l'âme fermée.

Les signes de Dieu ne tonnent pas. Ils ne frappent pas avec fracas. Ils enseignent dans le silence, par l'écho du cœur. Ils ne s'adressent ni aux puissants, ni aux vengeurs, ni aux stratèges. Ils s'adressent aux consciences éveillées, à ceux qui cherchent non pas à triompher, mais à comprendre.

Mais pour lire ces signes, il faut purifier son regard. Et cela commence le jour où la souffrance d'un enfant israélien nous touche avec la même intensité que celle d'un enfant palestinien. Le jour où la mort d'un enfant — juif, arabe, peu importe — nous arrache la même larme. Bien sûr, il est humain — et compréhensible — d'être plus sensible aux peines des peuples qui nous sont proches, culturellement, affectivement, ou lorsque le nombre des victimes atteint une ampleur bouleversante.

Mais c'est précisément dans l'effort de dépasser ces réflexes naturels que germe la véritable compassion. C'est là, dans cette égalité du deuil, que l'âme commence à s'ouvrir à la paix.

Car les véritables signes de Dieu ne sont ni les bombes, ni les représailles, ni les murs. Ceux-là ne sont que les marques de notre égarement. Les signes de l'Éternel, eux, sont faits de paix, de miséricorde, de fraternité. Ils se lisent dans une main tendue, dans une prière murmurée pour l'ennemi, dans le rire d'enfants qui jouent ensemble sans comprendre pourquoi on voulait les séparer.

Si nous voulons sortir de ce cycle funeste, nous devons cesser de voir des camps irréconciliables. Rappelons-nous la visite courageuse d'Anouar el-Sadate à Jérusalem, les accords d'Oslo arrachés à la nuit avant d'être engloutis par elle. Ces instants de lumière nous rappellent que la paix n'est pas un mirage, mais une promesse suspendue, en attente de notre maturité.

Et si nous regardons enfin au-delà des murs et des blessures, peut-être verrons-nous ce que l'Éternel veut nous faire comprendre depuis toujours : il n'y a ni peuples ennemis, ni destins incompatibles. Il n'y a que des hommes, des femmes, des enfants — tous issus d'une même poussière, tous porteurs d'un même souffle.

L'ultime leçon de Dieu ne réside pas dans la victoire d'un peuple sur un autre, mais dans leur réconciliation. Et cette réconciliation, seule, peut ouvrir les portes d'une paix véritable — celle qui descend d'en haut, comme une grâce offerte à ceux qui auront su reconnaître, dans chaque visage humain, l'image de l'Éternel.

25 juin 2025

« On dit souvent : on ne choisit pas sa famille, mais on choisit ses amis »

Un rappel qu'il serait sage de garder en mémoire, jusque dans nos relations sur les réseaux sociaux. »

Dans un monde devenu hyperconnecté, où les écrans sont des prolongements de notre conscience, cette circulation devient encore plus cruciale à surveiller. Les réseaux sociaux ne sont pas de simples vitrines : ce sont aussi des échangeurs d'émotions, d'espoirs, de peurs, de colères, d'angoisses – et parfois de vide. Beaucoup d'êtres, déconnectés de leur propre source – qu'on l'appelle foi, amour inconditionnel, patriotisme ou paix intérieure – cherchent désespérément à combler ce manque. Ils puisent, inconsciemment, dans l'énergie des autres. Ils se nourrissent de conflits, d'indignation permanente, ou de validation extérieure. Et ceux qui les croisent – en ligne ou en vrai – peuvent ressortir vidés, comme après une fuite lente de leur propre énergie.

Or, accepter dans votre cercle numérique – sous prétexte de tolérance mal comprise – des individus qui ne partagent en rien vos principes fondamentaux, c'est laisser les portes ouvertes aux vols énergétiques. Vous ne partez pas en campagne pour défendre votre territoire avec des soldats qui ne croient pas en votre cause. Vous êtes, dès lors, condamné à l'échec. Il en va de même pour la vie intérieure : si vous ne vous entourez pas de personnes en harmonie avec vos valeurs, vos idéaux, votre vision du monde, votre énergie se diluera dans des résistances permanentes.

Faites donc le ménage. Libérez votre espace. Et vous verrez, en peu de temps, à quel point votre force mentale reprendra vigueur.

Construire un mental en acier, aujourd'hui, ce n'est pas se durcir. Ce n'est pas devenir insensible. C'est apprendre à reconnaître les siphons énergétiques, à fermer en soi les écoutilles quand le courant devient toxique. C'est savoir, par un réflexe salutaire, se recentrer, couper le bruit, respirer longuement, et revenir à sa propre source.

Les plantes ne s'excusent pas de tourner leurs feuilles vers la lumière. Elles n'en veulent à personne de ne pas survivre dans l'ombre. Elles cherchent simplement ce qui les fait croître. Il nous faut, à leur exemple, chercher la clarté, et la cultiver. Choisir nos influences. Prendre soin de nos vibrations. Et nous rappeler que la paix intérieure n'est pas un luxe pour contemplatifs, mais une nécessité vitale dans un monde qui disperse.

L'énergie est précieuse. Apprenons à l'économiser. Apprenons surtout à ne pas nous la faire voler.

Fier d'être tunisien, patriote, arabe et musulman, fier de notre Histoire et de toutes mes appartenances, je demeure avant tout attaché au respect de tous les peuples et de toutes les croyances.

À mon âge, je n'aspire plus qu'à une chose : m'entourer de ceux qui partagent cet esprit d'ouverture, cette fidélité aux valeurs qui m'ont guidé toute ma vie – la dignité, la tolérance et l'amour des miens.

27 juillet 2025

« Objets inanimés avez vous donc une âme ».

Alphonse de Lamartine

Dans *Harmonies poétique et religieuse* et plus particulièrement dans le poème *Milly ou la terre natale*, Alphonse de Lamartine évoque avec une douceur grave l'attachement aux lieux et aux objets familiers. Ces choses immobiles, silencieuses, finissent par s'imprégner de l'âme humaine, recueillant nos souvenirs, nos absences, nos retours.

Elles deviennent les témoins discrets d'une vie, les dépositaires muets de ce que nous avons été.

Cette idée m'est revenue récemment, presque sans prévenir, lorsque ma fille m'a suggéré de considérer les objets inanimés non comme de simples utilités, mais comme des partenaires muets — certes — mais non insensibles au regard que nous portons sur eux.

C'est pourquoi ce matin, en me levant, j'ai senti que je devais remercier mon lit.

Sa patience nocturne.

Sa fidélité sans mémoire.

Chaque soir, il m'accueille sans poser de questions, sans exiger le récit de la journée écoulée.

Il accepte le corps fatigué, le sommeil agité, l'insomnie, les rêves lourds ou les réveils trop précoces.

Il ne juge ni l'âge ni les faiblesses.

Il se contente d'être là — horizontal, disponible — prêt à porter ce que je ne peux plus porter moi-même.

Puis j'ai pensé à ma table de nuit.

Sentinelle immobile.

Elle garde à portée de main ce qui pourrait devenir urgent dans la nuit : une lampe pour repousser l'obscurité, un verre d'eau contre la soif soudaine, un livre pour retarder le silence, parfois un médicament,

parfois une simple montre pour mesurer l'inquiétude.

Elle ne fait rien d'extraordinaire, et pourtant elle rassure.

Elle incarne cette idée simple et précieuse : même dans la nuit, tout n'est pas hors de portée.

Vient ensuite le tapis.

Ce morceau de sol apprivoisé.

Il reçoit le premier pas du matin — encore fragile, encore hésitant.

Il protège mes pieds du froid, mais aussi, peut-être, de la brutalité du monde.

Avant de toucher le carrelage, avant de sentir la dureté du réel, il offre une transition, une douceur intermédiaire, comme un seuil entre le sommeil et la veille.

Et puis il y a la fenêtre.

Je l'ouvre et je remercie sa double loyauté.

Elle laisse entrer l'air frais, l'oxygène, le matin, les bruits lointains d'une vie qui recommence sans moi.

Et lorsque je la ferme, elle devient rempart : contre la pluie, le vent, le tumulte, l'excès.

Elle est cette frontière intelligente entre le dedans et le dehors, entre l'intime et le monde.

Grâce à elle, je choisis quand respirer plus large et quand me protéger.

Ce matin-là, j'ai compris que ma survie — et peut-être ma paix — tient aussi à ces choses modestes.

Elles ne parlent pas.

Elles ne réclament rien.

Elles ne figurent dans aucune biographie.

Mais sans elles, le corps hésiterait.

L'esprit vacillerait.

Les remercier, ce n'est pas les humaniser.

C'est reconnaître que nous ne vivons jamais seuls, même dans la plus grande solitude.

22 février 2026



Cinquième déambulation

Nostalgie et pays natal

« Nostalgie : ce doux poison qui nous rend immortels dans la mémoire de nos racines »

Amin Maalouf



Table des matières *sixième déambulation*

Je suis nostalgique des maisons et des ruelles de mon pays 252
Je suis nostalgique des couleurs et des senteurs de mon pays 256
Je suis nostalgique des bruits de mon pays 258
Je suis nostalgique des vents de mon pays 262
Terre natale 264
Visite au quartier natal 266
Retour à la Marsa sans témoin 268
Portes du passé souvenirs permanents 270
Le caillou de la mémoire: un héritage chargé d'Histoire et d'Amour 272
Les valeurs de notre spécificité culturelle 274
L'Étreinte invisible de l'Olivier exilé 276
Où sont passés les parfums des lettres d'autrefois? 278
Les repères inoubliables des âmes rêveuses 280
J'aurais voulu être un palmier 284
Le souvenir de l'émigré 286
Le train de la vie. Réflexions d'un migrant approchant la vieillesse 288
Le train de la vie suite 291
En souvenir de notre inoubliable Blacky 294
Les racines et la mer : lettre ouverte à mon frère, immigré de tous pays 295
Bonne fête à celles et ceux 298
Quand nos printemps avaient des ailes 301
Tourbet el Bey... 40 ans après 302
Les caprices du vent 305
Un vrai pèlerinage aux sources 308
Mon cri de cœur pour Tourbet El Bey 310
Gardien de la mémoire ou évadé de l'histoire ? 312
Les fenêtres de la mémoire 315
Nostalgie quand tu nous tiens 317
À vous, chers compagnons de voyage 319

Je suis nostalgique

des maisons et des ruelles de mon pays

Les maisons et les ruelles de mon pays natal, la Tunisie, sont des énigmes vivantes, des sanctuaires du passé où le présent continue de murmurer. Elles ne sont pas seulement des espaces, mais des âmes tissées de pierre, de bois et de lumière, chacune portant les traces des vies qu'elle a abritées, des générations qui y ont aimé, ri et rêvé.

Il y a d'abord les ruelles labyrinthiques de la médina, ces chemins étroits qui serpentent comme des veines, reliant le cœur de la ville à ses secrets les plus enfouis. Ces ruelles sont un poème de mystère, où chaque tournant réserve une surprise : une porte ornée de clous de cuivre, une arcade qui offre une ombre bienveillante, ou une volée de marches qui semble conduire au ciel. Les pavés usés racontent les passages d'innombrables pas : des marchands chargés de marchandises, des enfants courant après un ballon, des femmes drapées dans leurs voiles, avançant avec une grâce intemporelle.

Les maisons, elles, se tiennent là, fières et discrètes à la fois, gardiennes silencieuses de leurs trésors. Leur blancheur éclatante capte la lumière du soleil, tandis que leurs volets bleus, parfois écaillés par le temps, rappellent les vagues lointaines de la Méditerranée. Ces portes fermées éveillent la curiosité, mais ce sont les moucharabiehs qui fascinent véritablement. Ces fines dentelles de bois sculpté, délicates et solides à la fois, permettent à celles qui se tiennent derrière de voir sans être vues. À travers elles, la vie se déroule comme une scène de théâtre : les passants qui discutent, les marchands vantant leurs produits, les jeunes garçons qui font rouler leurs vélos dans un grincement joyeux.

Et puis, il y a les cours intérieures, ces mondes secrets cachés derrière les murs.


SAFRANE

Entrer dans une maison arabe, c'est passer d'un univers à un autre, du tumulte des ruelles à une oasis de calme et de fraîcheur. Au centre, dans les grandes maisons bourgeoises, une fontaine chante doucement, entourée de carreaux de faïence mêlant le bleu et le blanc dans une danse captivante. L'atmosphère y est apaisante, comme un écho du passé, où le temps semble suspendu.

C'est là, dans ces cours, que la transition s'opère naturellement vers le jardin. Sous l'ombre douce des citronniers et des orangers, leurs branches s'étirent, offrant des fruits dorés et un parfum enivrant. Ces arbres sont les gardiens de récits anciens, témoins des rires et des confidences échangés sous leurs feuilles. C'est ici que les familles se rassemblent, où les éclats de joie s'élèvent et où les récits se transmettent, de génération en génération, comme des trésors précieux.

Les terrasses aussi ont leur magie. La nuit, elles deviennent des lieux d'évasion, des refuges où l'on contemple les étoiles tout en écoutant les murmures de la ville endormie. On y entend parfois les voix basses des jeunes filles, les éclats de rire des femmes qui échangent des confidences à travers les terrasses adjacentes, ou encore l'appel lointain du muezzin, rappelant que le temps s'écoule avec une sagesse immuable.

Ces maisons et ces ruelles ne sont pas que des lieux. Elles incarnent une manière de vivre, une philosophie où l'intimité et l'harmonie trouvent un équilibre parfait. Elles protègent des regards tout en ouvrant des fenêtres sur le ciel. Chaque détail, du moucharabieh délicatement sculpté aux carreaux qui habillent les murs, célèbre une beauté simple et éternelle. C'est un art de vivre, une poésie ancrée dans la pierre.

Je me souviens de ces matins où le soleil inondait les ruelles, faisant briller la chaux blanche des murs comme une promesse. Je me souviens des après-midi d'été, où l'ombre des arcades offrait un répit, et des soirs où les ruelles se parfumaient de thé à la menthe et de jasmin. Les voix des enfants jouaient en écho, tandis que, derrière les fenêtres entrouvertes, les murmures des femmes brodaient des fils d'intimité dans la douceur de la nuit.

Ces maisons et ces ruelles sont les témoins silencieux de mon histoire, de l'histoire de mon pays. Elles continuent de murmurer leurs secrets à mon cœur, même à des milliers de kilomètres de distance.

Chaque porte que je vois dans mes rêves semble m'appeler, chaque heurtoir m'inviter à frapper, comme si quelqu'un m'attendait derrière. Chaque ruelle sinueuse me ramène, inexorablement, vers ma maison natale à Tourbet El Bey.

Car ces lieux ne sont pas seulement des espaces : ils sont une partie de moi, une résonance vive qui traverse le temps et l'espace. Ils sont un appel, doux et persistant, qui ne s'éteindra jamais.

15 décembre 2024



Je suis nostalgique

des couleurs et des senteurs de mon pays

Les couleurs et les senteurs, ces fragments insaisissables du quotidien, se mêlent et s'entrelacent pour raconter des histoires qui résonnent au plus profond de l'âme. Elles sont les gardiennes silencieuses de nos souvenirs, les éclats lumineux et parfumés de nos jours révolus. Elles peignent l'horizon de nos rêves et imprègnent l'air de notre passé, tissant une toile invisible où chaque nuance et chaque effluve rappellent la magie d'une terre aimée.

Dans mon pays natal, la Tunisie, les couleurs et les senteurs vibrent d'une intensité particulière, comme un chant ancien qui se réinvente à chaque regard et à chaque souffle. Le bleu éclatant du ciel et le blanc lumineux des murs s'y fondent en une harmonie parfaite, comme une promesse de lumière et de sérénité. Ce sont les couleurs de mes souvenirs, celles qui illuminent les ruelles étroites de la médina, les coupoles des tombeaux des Marabouts, et les barques qui flottent paisiblement sur les eaux turquoise du golfe de Tunis.

Mais au-delà des couleurs, il y a les senteurs envoûtantes, subtiles et raffinées. Celles du jasmin, toujours présentes, portées par des mains qui tressent de petites couronnes de fleurs blanches. Elles flottent dans l'air des soirées d'été, s'accrochent aux terrasses des cafés, et accompagnent les murmures des conversations à la lumière tamisée des lampes. Le jasmin n'est pas qu'une senteur : c'est une promesse d'intimité, une caresse de douceur, un souffle qui traverse les âges et unit les cœurs.

Et que dire de la fragrance des fleurs d'oranger, cet autre parfum si cher à notre terre ? C'est l'âme du printemps tunisien, qui s'infiltre dans les cours intérieures, s'attarde dans les champs et habille les rêves de fraîcheur. Mélange subtil de douceur et d'éclat, elle enivre les sens, nous rappelant que la vie est un éternel renouveau, une danse entre la lumière et le parfum.

La senteur de la mer Méditerranée, elle aussi, est indissociable de mon pays. Elle imprègne les ports et les rivages, mêlée aux cris des mouettes et au clapotis des vagues. Elle a la saveur du sel et l'écho des voyages. Elle transporte avec elle des récits lointains, des légendes d'autres rivages, et vient s'unir aux senteurs de la terre dans une étreinte presque mystique.

Et ensuite, il y a l'arôme des épices : le curcuma doré, la coriandre fraîche, le cumin enivrant. Mais aussi, celui du safran, rouge éclatant, qui infuse les plats d'une chaleur subtile et précieuse, et la menthe fraîche, dont la vivacité éveille les sens, s'invitant dans les thés partagés ou les sauces parfumées. Ces senteurs dansent ensemble, mêlées aux sons familiers du quotidien : le bruissement de la corde sur la poulie, tirant l'eau fraîche du puits, et le pilon frappant doucement les grains dans un mortier, en un rythme presque hypnotique. Ensemble, ils composent une symphonie où chaque note raconte des histoires de partage, d'hospitalité et de familles rassemblées autour d'une Zerda dédiée en l'honneur d'un Saint protecteur.

Ces couleurs et ces senteurs, si singulières, ne sont pas simplement des traits de mon pays : elles sont sa voix, son souffle, son âme. Elles m'appellent encore, même à des milliers de kilomètres, comme des murmures portés par le vent. Chaque fois que je ferme les yeux et que je pense à elles, c'est tout un monde qui renaît : celui de la lumière éclatante et des parfums enchanteurs de la Tunisie, ma terre natale, où le bleu et le blanc dansent avec le jasmin et les fleurs d'oranger pour raconter une histoire d'amour à la tunisienne.

Ainsi, les couleurs et les senteurs de mon pays ne sont pas seulement des souvenirs ; elles sont une invitation à rêver, à revenir, à s'imprégner de cette magie qui ne s'efface jamais vraiment. Elles me rappellent, avec douceur, que mon cœur portera toujours en lui une part de ce ciel bleu et de cet air parfumé, une part de cette terre qui m'a vu naître et qui murmure encore son amour dans chaque souffle, chaque nuance, chaque effluve.

14 décembre 2024

Je suis nostalgique

des bruits de mon pays

Les bruits sont les battements de cœur d'un lieu, la vie qui palpite au rythme des instants ordinaires. Ils tissent une toile sonore unique, où chaque son raconte une histoire et chaque écho réveille un souvenir. Dans mon pays natal, la Tunisie, les bruits ne sont pas de simples murmures du quotidien : ils sont la mélodie de l'âme collective, un orchestre vivant qui résonne dans les ruelles, les marchés et les maisons.

Il y a d'abord le brouhaha des souks, ce chaos envoûtant qui ressemble à une symphonie désordonnée. Les marchands interpellent les passants d'une voix puissante, vantant les mérites de leurs fruits mûrs, de leurs étoffes colorées ou de leurs épices odorantes. « Rodbalek ! Rodbalek ! » crient-ils en guidant les charrettes qui se faufilent entre les étals pour éviter les accidents. Les bruits des pièces qui tintent, des balances qui s'ajustent, des sacs en papier qui se froissent, et des artisans qui gravent le cuivre dans une cadence presque hypnotique, s'unissent en un concert quotidien où chaque note est imprégnée d'une énergie vibrante.

Dans les rues, les voix des gens se croisent et s'entrelacent. Les voisins s'interpellent d'une fenêtre à l'autre, échangeant nouvelles et plaisanteries. On entend le rire éclatant des enfants qui jouent à la marelle ou au ballon, leurs cris joyeux résonnant comme des cloches dans l'air chaud. Les grincements des brouettes et le frottement des roues des vélos sur les pavés se mêlent aux aboiements lointains des chiens et aux ronronnements parfois capricieux des mobylettes.

Et puis, il y a ces instants de poésie inattendue : le chant mélodieux des vendeurs ambulants, qui passent dans les quartiers en proposant leurs marchandises. Ce sont des annonces, certes, mais elles ressemblent presque à des chansons improvisées, des refrains qui marquent les journées.



Le bruit des mules en bois résonne aussi dans les patios, où il accompagne une scène pleine de mystère et de jeu : enfant ou adolescent, on s'amusait à deviner, depuis l'extérieur, quels jolis pieds pouvaient se dissimuler derrière les balustrades décorées. Ce rythme léger, presque ludique, ajoutait une touche de vie aux maisons.

Dans les hammams, un autre monde sonore prend vie. Le bruit des ustensiles que l'on manipule pour laver, frotter, et rincer les corps fatigués s'entrelace avec les éclats de voix. Les femmes accompagnent la future mariée, leurs youyous aigus et joyeux s'élevant comme des éclats de fête, résonnant contre les murs humides et créant une atmosphère aussi intime que festive.

En été, à la descente des trains, une autre symphonie se déploie. Le bruit des sandales contre le sol, mêlé à celui des valises tirées et des salutations bruyantes, forme une mélodie unique. Pour l'oreille attentive, ces rythmes imprévus dessinent une cadence indescriptible, une danse sonore qui reflète l'effervescence des retrouvailles.



Et comment oublier les trois coups de sirène des bateaux quittant le port de Tunis ? Ces notes graves et puissantes résonnent à des kilomètres à la ronde, surtout la nuit, et enveloppent l'obscurité d'une promesse de voyage. Elles évoquent une mélancolie douce, une poésie du départ, où l'inconnu se mêle au romantisme des horizons lointains.

La nuit venue, les bruits changent, mais la vie continue. On perçoit encore le crissement des pas sur les pavés et les éclats de voix dans les cafés, où les hommes jouent aux cartes ou discutent passionnément autour d'un verre de thé. Et puis, ponctuel comme une horloge céleste, le muezzin lance son appel à la prière. Sa voix claire et vibrante perce la quiétude nocturne, rappelant avec majesté que la foi continue de rythmer la vie des croyants, même lorsque le monde semble s'endormir.

Mais ce que je chéris le plus, ce sont les sons discrets, presque invisibles, qui donnent à la Tunisie son âme. Les vagues qui viennent doucement lécher les rivages, ou encore le tintement d'un verre qu'un serveur ajuste sur un plateau en équilibre. Ce sont des sons qui, une fois éloignés, se transforment en trésors, des échos que l'on porte en soi comme une berceuse d'enfance.

Ces bruits de mon pays sont bien plus que des sons. Ils forment une mosaïque de vie, une toile sonore où chaque détail, chaque murmure, reflète une émotion, un souvenir, une appartenance. Ils racontent l'agitation des matins, la douceur des après-midis, et la quiétude des soirées. Ils rappellent que chaque endroit sur terre a sa voix, et que celle de la Tunisie, si chaleureuse et vivante, résonnera toujours en moi, comme un appel lointain qui ne s'éteint jamais.

Ainsi, même dans le silence d'un autre lieu, il me suffit de fermer les yeux pour entendre à nouveau les bruits de mon pays. Ils dansent dans ma mémoire, évoquant une vie simple et lumineuse, une harmonie où chaque éclat sonore est une promesse de retour, un fragment de cette terre où tout chante, où tout vibre, où tout parle au cœur.

13 décembre 2024

Je suis nostalgique

des vents de mon pays

Le vent, cet esprit libre qui court à travers les vallées et les sommets, est une mélodie éphémère qui enveloppe notre existence d'un souffle mystérieux. Il danse avec les feuilles des arbres des valses à mille temps, caresse le visage des amants sous la lune et murmure des secrets aux vagues de l'océan. C'est un trésor inépuisable qui, à chaque coup de brise, nous rappelle la magie de la nature.

Dans mon pays natal, la Tunisie, cette magie prend des visages divers, incarnés par des vents que nous nommons avec respect et une certaine tendresse : le Shehili, le Chlouc, le Cherch, le Barrani, le Guebli, le Gharbi et bien d'autres noms que j'oublie. Chacun de ces vents porte en lui une histoire et une force qui marquent notre terre, sculptent notre ciel, et rappellent chaque fois leur souffle brûlant ou rafraîchissant, chargé des odeurs du désert ou des embruns de la Méditerranée. Comment ne pas être ému jusqu'à l'ivresse rien qu'en y pensant ?

Le Chergui, ce souffle ardent et sec du désert, descend sur nos plaines en été, comme un rappel de la puissance du Sahara. Parfois implacable, il transporte la chaleur jusqu'aux rivages, où il fait danser l'air sous une chaleur accablante. Il en est de même pour le Shehili, ou Sirocco, vent brûlant qui traverse la Méditerranée et vient envelopper les côtes d'une poussière dorée, emportant avec lui les mystères et les échos lointains des dunes.

Quant au **Chlouc**, il est un vent plus doux qui souffle de la mer, rafraîchissant les côtes du sud-est de la Tunisie. Il s'invite dans nos soirées d'été, apaisant le souffle lourd du jour et réchauffant nos âmes par une fraîcheur bienfaisante.

Le Barrani, quant à lui, souffle du nord-est et apporte souvent les embruns de la mer, rafraîchissant l'air de sa présence salée. Le **Guebli**, enfin, est ce vent du Sahara, un frère du Chergui, chargé de chaleur et de poussière, s'invitant brusquement et transformant le paysage sous son ardeur.

Et puis ... il y a le **Gharbi**, venu de l'ouest, porteur des pluies de l'Atlantique. Ce vent froid et humide traverse notre pays, imprégnant l'air d'une fraîcheur nouvelle. Il apporte avec lui la promesse de l'eau et la fertilité de la terre, comme un souffle venu de loin qui vient apaiser le sol après les chaleurs arides. Peut-être est-ce un simple hasard, ou peut-être la nature m'adresse-t-elle un signe, à moi qui l'écoute avec tant de ferveur. Chaque fois que le Gharbi traverse la Tunisie, son nom résonne comme un murmure qui m'appelle, un rappel secret que la nature n'oublie jamais ceux qui lui prêtent attention. Dans chaque brise qui le porte, il me semble entendre une confidence, un message intime, comme une promesse chuchotée par la terre elle-même.

Chaque souffle de ces vents particuliers, qu'ils soient doux ou brûlants, tisse un dialogue intime avec notre terre, notre ciel et nos souvenirs. Ils sont à la fois forces naturelles et porteurs de nostalgie pour les Tunisiens émigrés. En les écoutant, nous réentendons les voix de notre passé, les histoires murmurées de nos ancêtres, le frémissement des paysages qui ont bercé notre enfance. Leurs langages singuliers évoquent une sagesse ancienne, une manière de vivre en harmonie avec les éléments, de comprendre le rythme de notre environnement.

Ainsi, lorsque nous contemplons les effets du vent, nous percevons plus qu'une simple brise ; nous découvrons une source de sagesse, un reflet de nos émotions et une toile sur laquelle se dessinent les histoires du passé. Le vent devient alors un poème vivant, et chaque souffle est une invitation à explorer l'inexplicable, à célébrer ce trésor inépuisable qui nous entoure avec tant de tendresse.

Tous ces vents ont leur langage et leurs parfums propres, leurs caresses particulières, leurs rythmes et leurs intensités, mais ceux de mon pays natal murmurent un message différent, plus intime, presque familier. Nos oreilles les captent mieux, comme s'ils parlaient notre langue, comme s'ils connaissaient les nuances de notre histoire et prenaient soin de nos fragilités. Dans leurs souffles, il y a un écho de ce qui nous est cher, un lien profond qui nous enveloppe avec douceur, nous rappelant à chaque brise que nous sommes, toujours pour eux, de la même terre.

4 novembre 2024

Terre natale

Chers amis,

Je tiens à vous exprimer ma profonde gratitude pour vos commentaires chaleureux. Vos mots résonnent en moi comme une douce mélodie, éveille en moi une tendresse infinie. Pourtant, je dois vous confier que retrouver la Tunisie d'aujourd'hui ne suffira pas à apaiser la nostalgie qui m'étreint.

Ce n'est pas seulement l'envie de revoir ma terre natale qui me hante, mais l'impossibilité de retrouver l'âme pure de notre passé commun. Ce que je désire ardemment, ce que mon cœur souhaite , c'est de revivre cette atmosphère empreinte de douce mélancolie que j'ai laissée derrière moi il y a plus de soixante ans. Je rêve des mêmes voisins souriants, des amis d'autrefois, des marchands dans les ruelles criant leurs offres, de ces décors figés dans le temps. Le tumulte de leur animation résonne encore en moi, comme un écho lointain d'une époque que seul un miracle pourrait ressusciter.

Ce monde d'autrefois a lentement cédé place aux marques du temps, à l'évolution inéluctable des choses. Dans mes rêves au présent, je souhaite voir opérer une magie, chevaucher une machine à remonter le temps, me restituant tout à sa juste place. Les rues retrouveraient leurs pavés d'antan, les cafés seraient envahis par des débats joyeux et le parfum enivrant du jasmin se mêlerait aux éclats de rire d'enfants jouant sous les fenêtres. Tout serait semblable à ce qu'il était avant mon départ, avant cette déchirure dans le tissu de mon existence.

Ah, si l'horloge du temps pouvait s'arrêter ce jour-là, pour me restituer l'intégralité de mon histoire tunisienne et effacer ce qui a changé depuis notre séparation : la modernité, les immeubles récents, les voitures bruyantes. Mon cœur aspire à retrouver ce décor d'enfance, tel qu'il était, tel qu'il demeure figé dans ma mémoire.

Je souhaiterais pouvoir reconnaître mon pays dans ses anciens habits, revoir ces calèches d'antan, sentir la vie renaître dans les quartiers familiers, tout comme les visages chers qui n'ont jamais quitté mon esprit.

Je voudrais retrouver le rémouleur faisant vibrer la roue à pédale, le plombier ambulant qui parcourait les rues offrant ses services, et la diseuse de bonne aventure, partageant ses récits et ses prédictions sous l'ombre d'un vieux palmier. Le souvenir de toutes ces animations résonne encore en moi, tel un refrain d'une époque lointaine, que seul un miracle pourrait faire revivre. C'est ce mirage que je poursuis inlassablement depuis toutes ces années.

Mais je sais au fond de moi que ce miracle appartient à mes rêves. Les rues ont changé, les visages s'effacent, et la modernité a recouvert les lieux de mon enfance. Le temps a effacé la magie de ces jours passés, et ce qui reste de cette époque vit désormais captif dans ma mémoire. Je suis un octogénaire qui, sans cesse, revisite son passé pour ne rien oublier et pour tout revivre, ne serait-ce que pour un instant de plaisir éphémère.

Ainsi, chers amis, tout en vous remerciant encore, je vous prie de comprendre que ce n'est pas simplement le retour au pays qui me préoccupe, mais l'incapacité de retrouver ce que mon cœur désire le plus : un passé intact, tel que je l'ai laissé, poussé par un élan incompressible de jeunesse.

Avec toute ma nostalgie.

12 octobre 2024



Visite au quartier natal

Chaque retour au pays natal pour nous, émigrés, devrait être une occasion de réfléchir profondément à la vie dans notre pays d'origine et à celle que nous avons laissée derrière nous. Plutôt que de se livrer à un jeu des sept erreurs axé sur les imperfections, nous devrions chercher à prendre de la hauteur et à privilégier une approche affective plutôt que comparative.

Débarquer de l'avion ou du bateau avec un regard empreint d'affection plutôt que de comparaison nous permet de redécouvrir notre pays avec nostalgie, en nous rappelant les liens qui nous unissent à nos compatriotes et à nos racines. C'est comme un enfant retrouvant sa famille, une réunion d'âmes qui transcende les intérêts mercantiles.

Les retrouvailles devraient être empreintes de respect et de gratitude envers notre pays et nos compatriotes. Loin des considérations matérialistes, nous devrions laisser parler notre cœur et redécouvrir chaque quartier, chaque rue, chaque pierre comme des éléments chers à nos yeux.

Au lieu de rechercher uniquement des comparaisons négatives, la véritable richesse se trouve dans le lien indéfectible qui nous unit à nos origines. Retrouver les autres membres de notre famille, nos amis, nos anciens camarades, c'est se reconnecter avec la part de nous-mêmes que nous avions laissée en les quittant.

Il est temps de cesser les comparaisons stériles ou bassement matérialistes et de reconnaître la valeur intrinsèque de notre pays natal. Le patriotisme ne se mesure pas en prix des produits alimentaires ou autres mais en attachement émotionnel, en souvenirs partagés, en sentiments profonds qui transcendent les frontières et les intérêts personnels.

En renouant avec nos racines, à l'occasion des fêtes religieuses ou nationales, en nous laissant imprégner de l'amour pour notre terre, nous renforçons non seulement notre identité, mais aussi notre lien avec notre grand arbre dont nous restons une des branches.

Que chaque retour au pays soit un acte de réconciliation avec notre passé, un hommage à nos ancêtres et une célébration de ce qui nous unit tous : l'amour pour notre pays natal.

Tourbet El Bey samedi 6 avril 2024



Retour à la Marsa sans témoin

En Tunisie, le temps ne file pas entre les doigts comme du sable agité par le vent. Il se dépose. Il s'installe doucement, avec la lenteur majestueuse d'un hôte qui n'a rien à prouver. Il ne précipite rien, ne pousse à rien. Il attend. Comme moi. Assis quelque part entre la fraîcheur d'un banc de pierre et la tiédeur du sable, il semble me faire écho.

J'ai marché sans hâte, non par lassitude, mais par déférence. Chaque pas pesait moins qu'un souffle, mais portait tout le poids du respect. Respect pour cette terre qui, jadis, m'a laissé partir sans rancune. Respect pour ce ciel, vaste et indifférent, qui m'a reconnu sans éclats — comme on reconnaît un fils revenu de loin, sans bruit, sans drame.

Je n'ai visité ni amis, ni monuments, ni tombeaux. Je suis revenu sans demander à être vu, ni reconnu. Je suis revenu pour écouter — et entendre. Pas les paroles des hommes, mais la langue la plus intime du pays : le vent qui caresse les pins, les chats somnolents sur les murets, les pas solitaires sur le marbre de la galerie Zéphyr.

Cette langue faite de silences, dense, pénétrante, presque sacrée. Un silence qui ne juge pas. Qui guérit. Qui allège.

Cette fois, la Tunisie ne m'a rien dit.

Elle m'a écouté — dans le silence des âmes. Elle avait compris que j'ai répondu à un appel intérieur. Un murmure ancien, profond, Non pas un cri, mais une douce lueur qui m'invitait à revenir sans vacarme.

Je suis venu cette fois avec la résolution de ne revoir personne. Mais quel retour ! Dix jours d'exil délicieux dans mon propre royaume. À la Marsa, là où le vent contourne les murs blanchis où une partie de ma vie s'est déroulée sous leurs ombres.

Aucun visage, aucun serrement de main, Pas de passé rejoué autour d'un café. J'ai fui les mots trop lourds, trop vains, Ces débats sans fin qui tuent la tranquillité. Je n'ai parlé qu'aux chats, nobles sentinelles, Et aux oiseaux, chantant la vie sans détour. Leurs voix valaient plus que les querelles qui abîment l'homme et flétrissent l'amour.

Chaque matin, la proximité de la mer m'apprenait le silence. Chaque soir, le ciel m'offrait la paix. Le monde pouvait bien étaler ses violences — Moi, je flottais dans l'instant parfait.

Soixante ans au loin, pour comprendre enfin que la grâce, parfois, est de se retirer pour mieux méditer. Dans l'anonymat, j'ai trouvé le chemin vers une Tunisie que nul ne peut altérer.

La Tunisie était là, nue, essentielle,

sans ses habitants, sans bruit, sans théâtre. Juste elle et moi — union confidentielle, comme une île que seul un cœur peut bâtir.

Les visites incognito dans son propre pays ont une valeur inestimable. Elles permettent de renouer avec l'essentiel, de se libérer des attentes, des rôles et des regards des autres. C'est un tête-à-tête intime avec la terre, l'air et le silence, un retour à soi dans un espace débarrassé des fardeaux du quotidien. Ce sont des moments rares où l'âme se resserre avec son lieu d'origine, où elle peut respirer et se reconstituer dans la pureté de l'échange silencieux. Sans témoins, sans bruit, l'intimité avec le pays se transforme en une union sacrée qui resserre les liens du cœur, bien plus profondément qu'une rencontre officielle ou une simple visite touristique. C'est un retour dans lequel l'on retrouve son essence et la simplicité de la vie, dans une communion invisible mais indéniable.

25 avril 2025

Portes du passé souvenirs permanents

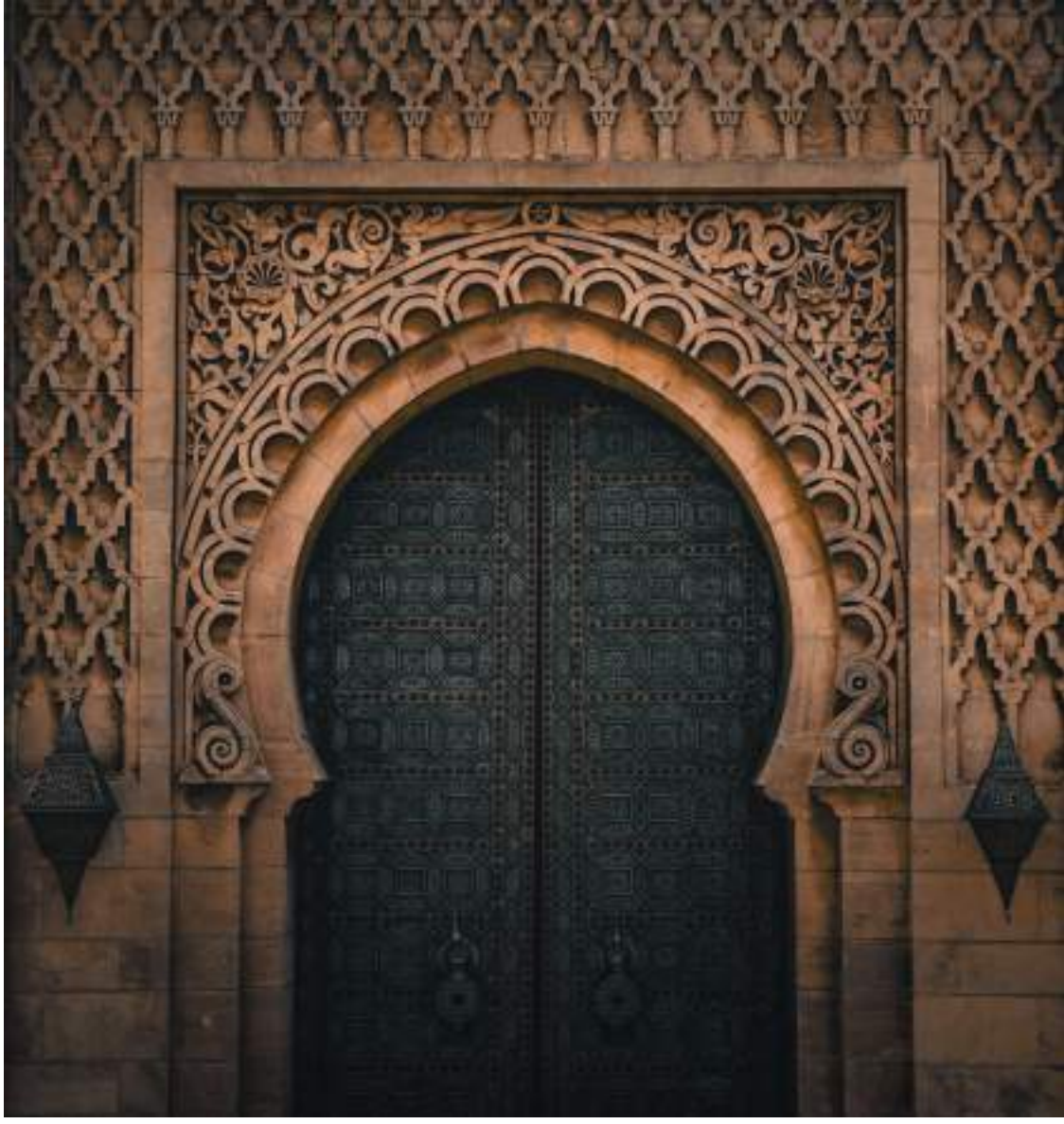
Dans mon quartier natal de Tourbet El Bey, il y a des trésors dissimulés derrière chaque porte colorée et cloutée. Enfant, ces maisons éveillaient mon imagination, chaque éclat de rire et chaque bruit venant de l'intérieur me transportait vers des mondes inconnus habités par des personnes aimables et sympathiques. Les souvenirs de ces instants vécus devant ces portes me reviennent toujours en mémoire avec tendresse et nostalgie.

Récemment, en redécouvrant ces rues avec mes petits-enfants, j'ai tenté de retrouver cette magie du passée. Malgré mes efforts pour raviver mon imagination, quelque chose avait changé. Les voix familières et les éclats de rires joyeux semblaient s'être estompés, laissant place à un silence qui soulignait ma propre évolution. Peut-être que le temps avait altéré mes sens, ou que le monde derrière ces portes avait lui-même beaucoup changé.

Pourtant, devant chaque porte, persiste cette sensation particulière, ce sentiment d'être sur le seuil d'un rêve fascinant avec des amitiés à nouer ou un cœur à conquérir. Même si les bruits ont changé et que les visages ont disparu, l'aura de mystère et de curiosité demeure, perpétuant le charme intemporel de mon quartier et de ses habitants secrets.

Pour ceux qui ont quitté leur pays natal pour s'établir à l'étranger, le retour après une longue absence peut être un mélange complexe d'émotions. Les rues familières et les portes colorées qui éveillaient autrefois leur imagination sont désormais empreintes de souvenirs et de nostalgie.

Chaque bruit, chaque parfum, chaque détail redécouvert ravive des sentiments profonds et intenses, rappelant le temps qui a passé et les moments partagés avec ceux qui ont depuis peut-être disparu ou en voie de l'être.



Le mélange de joie de retrouver ses racines et de tristesse devant les changements survenus s'entremêlent, créant une nostalgie à la fois douce et amère qui ne peut être pleinement comprise que par ceux qui ont connu ce sentiment de retrouvailles teinté de mélancolie.

17 avril 2024

Le caillou de la mémoire :

un héritage chargé d'Histoire et d'Amour



Il existe des terres que l'on porte en soi, même lorsqu'on en est loin. Des lieux que l'on n'a parfois jamais foulés, mais dont l'écho résonne comme une mémoire enfouie, une promesse silencieuse qui attend d'être honorée. Entre Tabarka et Nefza, dans ce petit village où vivent encore les Ghraba – ceux qui portent notre nom – s'enracine une part essentielle de notre histoire. C'est là qu'Hadj Othman Gharbi a levé la première résistance armée contre les envahisseurs français en 1881. Là où les nôtres ont souffert, se sont battus, ont aimé, ont vu leurs terres arrachées, mais jamais leur mémoire effacée.

Je n'ai jamais accompli ce voyage. L'exil m'a porté ailleurs, loin de cette terre verte et fertile qui a vu naître mes grands-parents, mon père et tant d'autres avant eux. Pourtant, dans mes récits, je n'ai cessé d'évoquer ce lieu, ce rêve d'un retour, même fugace. Un jour, presque comme une boutade, j'avais dit à mes enfants: « Si vous y allez un jour, ramenez-moi un caillou, un simple caillou, témoin de notre histoire. » J'avais oublié ces mots. Mon fils aîné Hédi, lui, s'en est souvenu. La semaine dernière, avec son fils Arthur, ils ont fait ce pèlerinage à ma place et en mon nom.

Aujourd'hui, dans le creux de ma main repose ce caillou. Petit, irrégulier, presque insignifiant aux yeux du monde. Pourtant, il est infiniment précieux : un éclat de mémoire, un vestige arraché au sol de mes ancêtres, rapporté de ce voyage aux sources. Il porte en lui le poids des siècles, le souvenir de ceux qui ont marché pieds nus sur cette terre bénie, de ceux qui ont bâti, labouré, aimé et combattu.

Je le regarde et déjà il m'emporte loin. Il est un passeur d'histoires, un ambassadeur du passé. Peut-être a-t-il roulé sous les sabots des chevaux lancés au galop, senti la charge impétueuse de nos vaillants cavaliers, l'odeur de la poudre et le fracas des armes.

Peut-être a-t-il vibré sous les pas d'un ancêtre résistant, brûlant de colère et de courage. Et plus tard, bien plus tard, il a pu accueillir les pas hésitants de mon père arpentant une dernière fois cette terre avant l'exode intérieur vers Tunis, le cœur en berne, emportant avec lui un peu d'elle collée à ses semelles.

Ce caillou a aussi entendu les rires des enfants sous les oliviers centenaires, perçu le bruissement des prières chuchotées à la lueur des bougies, été témoin des serments d'amour et des adieux déchirants. Dans ce minuscule éclat de pierre se concentrent mille histoires : il est un résumé du passé, un livre d'histoire à lui seul, un témoin silencieux et éternel. Il transcende le temps, défie l'oubli.

Aujourd'hui, après tant d'années et tant de générations dispersées aux vents de l'Histoire, ce caillou franchit les distances et les époques pour se poser dans mes mains, comme une offrande. Grâce à mon fils et à mon petit-fils, la boucle se referme. Ils ont marché sur la terre que je croyais perdue, respiré l'air de nos ancêtres, croisé les regards de ceux qui portent encore en eux l'écho de notre nom.

Je le serre plus fort. Une émotion douce et brûlante me submerge. J'y vois le signe que le fil n'a jamais été rompu : ce fragment de terre est un fragment d'âme. Bientôt, il aura sa place dans mon cœur et dans ma littérature d'émigré. Il est un pont entre hier et aujourd'hui, un trait d'union entre l'exil et un retour de plus en plus improbable, une poignée de main tendue à travers les âges, un serment renouvelé, une promesse murmurée au vent : celle de ne jamais cesser d'aimer et de revendiquer cette terre, celle qui nous a faits, celle qui, malgré les distances et les silences, continue de nous appeler.

Alors je ferme les yeux et je murmure à ce caillou, comme on parlerait à un frère retrouvé :

« Tu vois, nous n'avons jamais oublié la terre de nos ancêtres. »

Khémaïs Gharbi
27 février 2025

Les valeurs de notre spécificité culturelle

Alors que je prenais place sur un banc à l'aéroport de Tunis Carthage, après avoir passé le contrôle de sécurité, baigné dans l'atmosphère vibrante de départ, un agent en civil d'une bienveillance visible a attiré mon attention.

Je venais de m'asseoir pour remettre mes chaussures et nouer mes lacets pendant que ma femme est allée faire du shopping au free shop. L'aéroport grouillait de voyageurs affairés, les annonces au haut-parleur se mêlaient aux conversations animées, créant un ballet sonore caractéristique des grands aéroports internationaux.

Les passages discrets d'un agent de sécurité devant moi m'ont fait prendre conscience que je m'étais égaré dans mes pensées, lui faisant croire à un séjour anormalement long au lieu de me diriger vers la salle d'embarquement.

Au fil de ses déplacements, son regard empreint de sollicitude a éveillé mon attention. Puis, au troisième passage, il s'est arrêté devant moi, m'a gratifié d'un sourire chaleureux et a prononcé avec une douceur réconfortante la phrase magique que seul le monde arabo-musulman sait offrir : « Twahhed Allah ».

Ces mots, empreints d'une tendresse propre à notre culture, résonnaient comme une invitation à lâcher prise, à laisser les soucis entre les mains divines.

Cette simple interaction a éveillé en moi une réflexion profonde sur la spécificité de la culture arabo-musulmane en matière de réconfort et d'échange spontané entre inconnus. J'ai été frappé par la capacité des gestes simples et des mots empreints de compassion à tisser des liens humains au-delà des frontières.

Ce moment fugace à l'aéroport m'a conduit à méditer sur nos modes de vie dans un monde souvent marqué par la froideur et la distance. Il m'a rappelé que chaque culture a ses propres codes et pratiques, et que la compassion, l'empathie et la positivité peuvent prendre des formes différentes selon le contexte culturel.



À travers cette expérience enrichissante, j'ai réalisé la beauté et la richesse de notre spécificité culturelle, et les valeurs inestimables qu'elle renferme.

C'est une leçon précieuse que je souhaite partager avec vous, chers amis, car elle incarne les fondements de notre monde arabe et unique dans sa spiritualité.

« Twahhed Allah ».

Cette invitation à lâcher prise, à laisser les soucis entre les mains divines est une clef unique au monde pour prendre l'initiative d'aider autrui sans lui donner l'impression de vous mêler de ses affaires. Cette clef est tellement propre aux pays arabes et musulmans que j'ai vraiment envie qu'on puisse un jour lui inventer un équivalent qui sera compris dans toutes les langues du monde. Un mot ou deux qui autorisent chacun être humain à s'adresser à autrui pour l'inviter à lâcher prise tout en continuant son chemin.

12 avril 2024

L'Étreinte invisible de l'Olivier exilé

Dans une vallée baignée de soleil, au cœur d'un verger tunisien, un jeune olivier poussait doucement aux côtés de ses parents, de ses frères et de ses sœurs. Il grandissait sous leur ombre bienveillante, bercé par le vent chaud du sud, abreuvé par la lumière dorée et les chants lointains des paysans. Il n'avait encore que quelques années, mais déjà, il rêvait de s'étendre, de plonger ses racines plus profondément dans cette terre rouge qui l'avait vu naître.

Mais un jour, le destin frappa. Des pirates, avides de richesses, envahirent le verger, cherchant les plus beaux jeunes arbres à arracher et à revendre sur une terre lointaine. Lorsqu'ils posèrent les yeux sur lui, le jeune olivier comprit qu'il allait être déraciné, séparé de tout ce qu'il connaissait. Il ne pouvait pas lutter, il ne pouvait pas fuir. Alors, dans un ultime geste de résistance, il ouvrit grand ses jeunes branches et serra dans ses bras la seule chose qu'il pouvait emporter avec lui : l'air, le parfum de son pays.

Il en prit une longue inspiration, profonde et silencieuse. Il emprisonna en lui l'odeur de l'argile humide après la pluie, le souffle des vagues sur la côte lointaine, l'arôme des figues mûres éclatant sous le soleil. Il captura le chant des cigales, le rire des enfants jouant sous son ombre, le goût du vent salé qui caressait ses feuilles.

Puis, on l'arracha.

Transporté à travers la mer, balloté comme une simple marchandise, il sentit le sel s'infiltrer dans ses racines nues. Il ne savait pas où on l'emmenait, ni si la terre qui l'attendait saurait le nourrir. Mais une chose était sûre : il porterait en lui l'odeur de sa patrie, et personne ne pourrait la lui prendre.

Déposé sur les collines du Salento, il tenta de s'enraciner dans cette nouvelle terre. Mais quelque chose en lui resta tendu vers l'ailleurs. Ses branches, au lieu de s'élever droites et fières, grandirent en se tordant, en s'étreignant elles-mêmes, comme si elles cherchaient à retenir l'invisible.

Il n'était plus le jeune arbre insouciant du verger tunisien. Il était un exilé, un émigré.



Les villageois, en le voyant grandir, s'étonnèrent de sa silhouette étrange. Pourquoi cet olivier, pourtant jeune, semblait-il déjà porter le poids des âges ? Pourquoi ses branches s'enlaçaient-elles comme des bras fatigués, retenant une étreinte inachevée ? Ils ne savaient pas qu'en lui, sous son écorce, vivaient encore les parfums d'un autre monde, les souvenirs d'un pays que le vent du Salento ne pourrait jamais effacer.

Les années passèrent. Il grandit, se fortifia, offrit son ombre à ceux qui, comme lui, avaient perdu leur terre. Lorsqu'un vent chaud soufflait du sud, il laissait échapper un soupir invisible, et ceux qui s'attardaient sous son feuillage, les yeux fermés, pouvaient jurer percevoir une senteur fugace d'argile, de mer, de figues mûres et de soleil.

On peut déraciner un arbre, mais on ne peut pas lui enlever le parfum de sa terre.

Et ainsi, l'olivier du Salento vécut, portant en silence la mémoire de son pays, enraciné ailleurs mais jamais oublié. Ses bras tordus restèrent tendus vers l'invisible, comme un dernier geste figé dans le temps, une étreinte suspendue entre hier et demain.

11 février 2025

Où sont passés les parfums des lettres d'autrefois ?

La nostalgie des lettres d'autrefois évoque une époque où chaque mot écrit portait une parcelle de l'âme de son auteur, une époque où l'attente d'un courrier avait la puissance d'un rituel, chargé de promesses, d'espoirs, et parfois de douce mélancolie.

Quand on écrivait une lettre, ce n'était jamais un geste anodin. L'écriture manuscrite incarnait une intimité unique, presque sacrée. Chaque trait d'encre sur le papier semblait une extension du cœur, chaque courbe des lettres portait une intention. Le choix du papier, souvent délicat, et de l'enveloppe, parfois décorée, témoignait de l'importance du message. Certains allaient jusqu'à parfumer la lettre, laissant une trace olfactive, comme un pont invisible entre deux âmes séparées par la distance. On glissait même des pétales de fleurs entre les feuillets, symboles discrets d'un sentiment plus grand que les mots eux-mêmes.

Et que dire de l'attente ? L'attente fébrile qui transformait les journées en une danse d'impatience et d'espoir. Prenons une jeune fille, par exemple, vivant dans un village entouré de champs dorés par le soleil. Chaque matin, elle guettait le facteur, silhouette familière au loin, traversant les sentiers sur sa bicyclette avec sa sacoche de cuir usée mais pleine de promesses. Le cœur de la jeune fille battait à tout rompre à mesure qu'il approchait. Avait-il ce matin-là la lettre, celle qu'elle espérait tant ? Le facteur, souvent complice involontaire de ces émois, pouvait d'un simple sourire ou d'un geste révéler qu'il portait une bonne nouvelle.

Lorsque la lettre tant attendue arrivait enfin, il y avait ce moment suspendu : elle s'emparait du précieux courrier d'une main tremblante, son excitation débordant presque du papier qu'elle serrait contre son cœur.

Elle s'isolait alors, dans sa chambre ou au pied d'un arbre solitaire, déchirant soigneusement l'enveloppe pour préserver chaque millimètre du papier qui portait l'écriture de l'être cher. Elle portait la feuille à son nez, cherchant parfois une trace de parfum, et lisait avec une attention presque religieuse chaque mot, chaque phrase, chaque lettre, comme si elles formaient une mélodie composée juste pour elle.

Mais il y avait aussi les jours de désillusion, ces matinées où le facteur, avec un air contrit ou neutre, traversait le village sans s'arrêter à sa porte. Ces moments de vide où l'attente restait suspendue, où l'espoir se teintait d'une pointe d'amertume. La journée prenait alors une couleur différente, un gris léger, où la routine semblait plus lourde, le silence plus pesant. Pourtant, même dans ces déceptions, il y avait quelque chose de vivant, une intensité dans le simple fait d'espérer.

Tout cela, tout ce monde vibrant de sentiments, de gestes pleins de sens, a été balayé par l'immédiateté des technologies modernes. Les SMS, les messages instantanés, les e-mails, bien qu'utiles et pratiques, ont effacé cette lente alchimie de l'attente, ce jeu subtil de patience et de désir. L'amour, l'amitié, les relations humaines se mesurent désormais en caractères numériques, vidés de cette matérialité si précieuse, de ce contact physique avec le papier, avec l'encre, avec l'odeur du temps.

Les lettres d'autrefois étaient bien plus qu'un simple moyen de communication. Elles étaient des fragments de l'âme, des ponts entre les cœurs, des reliques de sentiments éternels. En leur absence, il nous reste le souvenir, doux et mélancolique, d'un art perdu, celui d'écrire pour toucher, pour émouvoir, pour marquer le temps d'une empreinte indélébile.

21 décembre 2024

Les repères inoubliables des âmes rêveuses

Dans chaque ville, chaque quartier, il existe un lieu mythique où les cœurs battants des jeunes amoureux se sont souvent donné rendez-vous. Ces endroits, parfois modestes, parfois grandioses, portent en eux la mémoire silencieuse de premières rencontres, de regards timides et d'espoirs naissants. Ce sont des lieux universels, mais profondément enracinés dans les histoires de leurs villes, devenus des repères pour les âmes rêveuses.

À Tunis, c'était à mon époque l'aquarium du Magasin Général, à deux pas de l'Ambassade de France, témoin discret des regards volés et des promesses murmurées. Ce petit espace rafraîchissant, niché sous les arcades du centre-ville, abritait des poissons qui nageaient paisiblement, offrant un contraste apaisant à l'effervescence environnante. Sa silhouette aquatique, au cœur de la ville, a vu passer des générations de jeunes couples, venus s'y arrêter un instant avant de parcourir ensemble les ruelles animées ou de s'égarer sur l'Avenue Bourguiba.

Un autre lieu emblématique était l'entrée du cinéma Le Palmarium, où les jeunes amoureux se retrouvaient, habités par l'excitation d'un film à découvrir et par le frisson des premières rencontres. Sous le néon scintillant de son enseigne, le lieu regorgeait de murmures impatients et de regards complices.

Tout aussi prisée, l'entrée du cinéma Le Colisée, avec sa façade imposante, devenait le théâtre de rendez-vous à la fois simples et mémorables. Les amoureux s'y retrouvaient avant de s'immerger dans l'obscurité de la salle, où l'écran projetait des histoires qui faisaient parfois écho à leurs propres rêves.

Ces deux cinémas, avec leurs effluves de popcorn et leur atmosphère vibrante, étaient des refuges pour les cœurs naissants, où le réel et l'imaginaire se mêlaient le temps d'une soirée.

À Alger, le rendez-vous se prend souvent sur les hauteurs du Monument des Martyrs (le Bois des Arcades avant l'indépendance) où la vue imprenable sur la baie sert de toile de fond aux confidences et aux rires. À Casablanca, c'est le Parc de la Ligue arabe ou le bord de mer de la Corniche, où l'odeur de l'océan accompagne les pas hésitants des premiers émois.

À Paris, le rendez-vous se prend souvent au pied du Carrousel du Louvre ou sur les marches de Montmartre. La Ville lumière, avec ses ponts et ses quais, regorge de lieux propices à l'amour, mais pour beaucoup, c'est sous la Tour Eiffel, au crépuscule, que les promesses trouvent un écho éternel.

À Rome, le cœur des amoureux bat fort autour de la Fontaine de Trevi, où des pièces jetées dans l'eau accompagnent des vœux d'amour ou de réconciliation. Dans le labyrinthe des rues pavées, le Pincio, avec sa vue sur la ville, est souvent le théâtre des premiers rendez-vous sous le soleil couchant.

À Bruxelles, l'un des lieux mythiques pour les amoureux est sans doute le Mont des Arts, avec sa vue imprenable sur la ville. Ce jardin en terrasse, entouré de bâtiments historiques, offre un cadre romantique où les cœurs rêveurs aiment flâner. Les bancs ombragés et les parterres fleuris invitent aux confidences et aux promesses échangées sous un ciel souvent changeant, typique de Bruxelles.

Un autre endroit est le Parc du Cinquantenaire, avec ses vastes pelouses et ses imposantes arches. C'est un lieu où de nombreux couples se retrouvent pour une promenade paisible ou un pique-nique improvisé, loin de l'agitation du centre-ville.

Enfin, la Grand-Place, joyau architectural de la ville, est un lieu incontournable pour les amoureux. Que ce soit sous la lumière dorée du jour ou sous les illuminations féériques du soir, elle dégage une ambiance intemporelle, propice aux confidences et aux promesses d'amour éternel.

Les couples flânent main dans la main, sous l'œil bienveillant des façades richement ornées, s'arrêtant parfois pour admirer le spectacle vivant des passants et des artistes de rue.

Non loin de là, les ruelles environnantes, souvent baignées d'une douce lumière à la tombée de la nuit, prolongent cette atmosphère magique. Ces pavés chargés d'histoire résonnent des pas des premiers émois et des âmes bohèmes en quête d'un moment suspendu.

La promenade peut aussi mener à la statue d'Éverard t'Serclaes, nichée sous une arcade. Toucher cette sculpture emblématique, symbole de chance et d'espoir, est devenu un rituel pour sceller un vœu ou marquer un instant précieux. Ce geste, empreint de douceur et de mystère, ajoute une touche de magie à ce lieu chargé de récits et d'éternité.

À New York, le Strawberry Fields de Central Park ou les marches de la New York Public Library sont des lieux prisés par les cœurs hésitants, tout comme le sommet du Rockefeller Center, où l'étendue des lumières de Manhattan inspire l'infini des possibilités.

À Tokyo, les jeunes amoureux se retrouvent souvent devant la célèbre statue de Hachiko, à Shibuya, symbole d'amour et de fidélité. Là, au milieu du tumulte de la ville, ils partagent un instant suspendu avant de se perdre dans les néons du quartier.

Chaque ville porte en son cœur un lieu comme celui-ci, où les amoureux se croisent, se cherchent, et se trouvent. Ces endroits, devenus mythiques, éveillent en nous une douce nostalgie. Ils rappellent ces moments où le temps semblait suspendu, où le monde autour disparaissait, ne laissant place qu'à la magie d'une rencontre.

Quant à moi, l'endroit le plus merveilleux, celui qui faisait battre mon cœur plus fort, n'était ni un monument célèbre ni un lieu prisé. C'était cette fenêtre Moucharabieh, dans mon quartier de Tourbet El Bey, derrière laquelle une silhouette en mouvement m'indiquait qu'elle était là, fidèle au rendez-vous. À travers cette ouverture discrète, le monde semblait s'arrêter pour nous offrir un moment volé au quotidien : un simple coucou de loin, innocent comme notre enfance, pur comme notre jeunesse.

Parfois, un petit papier s'échappait, porté par le vent, voltigeant avant que mes mains d'enfant de 12 ans, tremblantes d'excitation, ne parviennent à l'attraper. Ce morceau de papier, porteur de mots tendres et simples, suffisait à illuminer mes jours, nourrissant une attente douce jusqu'au prochain échange. Tout était empreint d'innocence, d'un amour naissant, à la fois fragile et absolu, qui marquait mes premiers pas dans le royaume des émotions.

En conclusion, cette liste, bien que modeste, reflète une petite partie de la richesse historique et culturelle de notre pays ainsi que d'autres contrées, mais il est évident qu'elle ne saurait être exhaustive. Il existe de nombreux autres lieux, qu'ils soient à Tunis ou à Alger ou à l'étranger, empreints de mémoire et de significations profondes, que je n'ai pu mentionner ici.

C'est à vous, chères lectrices et chers lecteurs, d'enrichir ce recensement en y ajoutant ces noms qui me sont inconnus, et qui méritent d'être cités et partagés. Ensemble, nous pourrons ainsi préserver et transmettre l'histoire collective, locale et mondiale, dans toute sa diversité.

23 décembre 2024



J'aurais voulu être un palmier

J'aurais voulu être un palmier, enraciné dans ma terre natale, dressé fièrement sous le soleil éclatant. Immobile et silencieux, j'aurais été le témoin de cette vie qui s'écoule, des générations qui passent, des souvenirs qui s'imprègnent dans chaque pierre et chaque rue. De ma hauteur, j'aurais veillé sur Tourbet El Bey, mon quartier, mon refuge, le berceau de mon âme.

J'aurais voulu être un palmier, là, debout, dominant l'horizon et puisant mes forces dans ce sol qui m'a vu naître. J'aurais observé les enfants courir, jouer, rire sans se soucier du temps qui file. J'aurais vu les habitants de mon quartier, leurs visages familiers, leurs gestes ancrés dans une routine rassurante. J'aurais entendu le bruissement des conversations sous mes palmes, les voix rieuses des jours de fête, et le murmure du vent lors des soirs de solitude.

J'aurais voulu être un palmier pour mieux rester attacher à ma terre natale, tout en me voyant partir. De là-haut, j'aurais été le spectateur privilégié de mon propre exil, à la fois témoin et protecteur de ma propre destinée.

Un jour, j'aurais vu cet enfant, assis sur une marche, les yeux grands ouverts sur le monde, prêt à absorber chaque détail, chaque instant. Je l'aurais regardé jouer, s'imaginer des aventures héroïques où il était à la fois héros et explorateur. Avec mes longues feuilles, j'aurais applaudi ses jeux et bercé ses rêves. Puis, à l'adolescence, je l'aurais vu changer. Je l'aurais observé, pensif, adossé au mur du mausolée de Tourbet El Bey, là où il a pris sa plus grande décision : partir.

J'aurais voulu être un palmier, toujours debout, immobile et sage, observant les départs, les adieux, et les espoirs d'un autre monde. J'aurais entendu les trois coups de sirène déchirer l'air du port de Tunis le 2 août 1965. Ces bruits stridents qui résonnent toujours dans l'âme de celui qui s'éloigne, comme un cri vers l'inconnu.

J'aurais vu le bateau s'éloigner du port, sa silhouette s'effacer peu à peu, emportant avec lui des rêves, des craintes et des promesses.

J'aurais voulu être un palmier si haut qu'il ne me perdra jamais de vue, pour que jamais ne se brise ce fil invisible qui nous relie. Je serais parti sans vraiment partir, enraciné dans ma terre, et pourtant emporté par son absence.

Les années auraient passé sous mes palmes. J'aurais vu d'autres générations partir, emportées par les vagues de l'exil. Certains ne seraient jamais revenus. D'autres, plus fidèles, auraient retrouvé le chemin de Tourbet El Bey, s'adossant à mon tronc comme pour renouer avec leurs souvenirs. Je les aurais sentis caresser mon écorce, dans un geste tendre, cherchant à retrouver un écho de leur enfance, une part d'eux-mêmes laissée ici.

J'aurais regardé le ciel, chaque soir, suivant le même rituel immuable : les terrasses teintées d'orange par le coucher du soleil, les étoiles que l'on devine par-delà la ville endormie. J'aurais voulu être ce palmier si haut qu'il aurait pu toucher les astres, et pourtant si ancré qu'il ne pouvait jamais s'éloigner.

Et puis, un jour, j'aurais vu cet enfant devenu homme revenir au bercail. D'un pas hésitant, comme un étranger sur sa propre terre. J'aurais reconnu sa silhouette, son regard empreint de nostalgie, la manière dont ses doigts ont effleuré mon tronc, comme pour vérifier si j'étais toujours là, si je n'avais pas bougé.

J'aurais voulu être un palmier pour lui murmurer que je l'avais attendu. Que je n'avais jamais cessé de le veiller de loin. Que sous mes racines, son histoire était encore là, gravée dans la terre de Tourbet El Bey.

Aujourd'hui encore, j'observe et je veille. Je suis le gardien des souvenirs de cet enfant devenu un homme, puis un vieillard. Je me souviens de tout : de ses rires insouciants, de ses premiers émois, de ses décisions cruciales. Je suis resté là, immuable, ancré dans cette terre qui l'a vu naître et s'éloigner.

Lui et moi avons suivi des chemins différents sans jamais vraiment nous quitter. Mon tronc porte les traces du temps, comme son visage, mais nos racines restent les mêmes. Fidèles à cette terre, nous l'avons aimée de loin, espérée de près, sans jamais la trahir.

2 février 2025

Le souvenir de l'émigré

On le retrouvera...
Dans l'écho des pas sur les quais des départs,
Dans le sourire fané d'un adieu pressé,
Dans la lueur d'espoir d'un billet retour,
Dans les larmes discrètes d'un vieux passeport.

On le retrouvera...
Dans les halls bruyants des aéroports,
Valises pleines de cadeaux et d'histoires,
Dans l'étreinte de sa mère, usée par l'attente,
Dans le regard fier d'un père silencieux.

On le retrouvera...
Au port de La Goulette, fier et ému,
Lui qui était parti à pied, revient en roi,
Les mains pleines de présents,
Les poches remplies de souvenirs.

On le retrouvera...
Sur les chantiers d'une maison promise,
Bâtie pierre après pierre, rêve après rêve,
Un toit pour les siens, une racine plantée,
Un serment tenu malgré les années.

On le retrouvera...
Dans les musées, devant une fresque ancienne,
Chuchotant à ses enfants l'histoire de leurs ancêtres,
Dans les ruelles où le parfum du jasmin
Éveille en lui mille enfances endormies.

On le retrouvera...
Sur les plages dorées,

Là où la mer enlace le sable,
Où le vent porte le goût du sel,
Où ses enfants courent, libres et étrangers à la fois.

On le retrouvera...
Dans les mariages, mêlé aux chants,
Dans les festins, dans les rires,
Dans les silences lourds des veillées,
Aux funérailles, le front baissé,
Rendant hommage à ceux qu'il a connus.

On le retrouvera...
Dans la clarté d'un matin de printemps,
Dans la brise légère d'un soir d'été,
Dans le vent d'automne, un murmure lointain,
Dans l'ombre d'un olivier, enraciné et songeur.

On le retrouvera...
Dans le ressac des vagues,
Brisant les murailles de l'oubli,
Dans la terre qui refuse d'effacer son nom,
Dans la sève qui fait renaître les oliviers,
Dans l'éclair qui fend le ciel avant l'orage,
Dans la voix qui défie le silence imposé.

On le retrouvera partout,
Car il n'a jamais vraiment quitté son pays,
Il l'a porté en lui, dans chaque souffle.
Et même après sa dernière révérence,

Il demeure dans nos rêves de départ,
Dans nos rêves de retour,
Dans nos souhaits enfouis.
L'émigré ne nous laisse jamais indifférents,
Car en chacun de nous,
Un émigré sommeille.

28 mars 2025

Le train de la vie

Réflexions d'un migrant approchant la vieillesse

Dans ces méditations, je laisse le cœur écrire...
J'écris en homme dont l'exil a trop duré, et qui pose désormais le pied, fermement, sur le seuil de la vieillesse.
Je suis assis dans le train de la vie, et j'observe ce qui fut, et ce qui n'a pas été.
Je cherche, à chaque station, des visages aimés, des mains que j'ai serrées, des joues que j'ai embrassées, et des souvenirs d'une patrie qui m'habite plus que je ne l'habite.
Ce n'est pas un texte sur la nostalgie seulement mais sur le sens du temps, du lieu, de l'absence, et sur ce train de la vie qui poursuit sa course sans jamais nous laisser en descendre.
Et sur ces rares instants suspendus où la mémoire nous arrête, à la station du quartier de l'enfance, pour respirer le parfum des commencements.
Assis près d'une fenêtre, je regarde défiler des visages... certains passent, d'autres ne reviendront jamais.
Le wagon est plongé dans le silence, et le temps glisse sur les rails comme une goutte de rosée sur une vitre en hiver.
Je ne me souviens plus quand je suis monté dans ce train...
mais je me rappelle très bien la station du départ : un port, un bateau, des passagers, des saluts d'amis sur le quai , l'image d'un palmier se courbant pour me dire adieu, le parfum de ma mère, le silence de mon père, le sourire de mes frères courant derrière moi, et la voix de mes sœurs me demandant : « Quand reviendras-tu ? »
Ô train de la vie, ne pourrais-tu pas ralentir un peu ?
Il y a des choses tombées de ma valise... des images dont les traits se sont effacés, des noms que je ne cite plus de mémoire qu'avec des soupirs.

Je voudrais simplement que tu passes par la station de l'enfance, pour que je puisse saluer le mur de ma maison, la porte de mon école, m'appuyer sur les murs des ruelles de Tourbet el-Bey, poser la main sur l'épaule de mon père, et lui lire les dernières nouvelles du monde.

Ô train du temps, plus je m'éloigne, plus l'exil grandit en moi, et la patrie devient un poème qu'on ne peut chanter sans mélancolie.

Je ne te demande pas de revenir en arrière... mais seulement de m'accorder un instant de silence, le temps d'écrire aux absents, et de leur dire : je suis encore en voyage, et mon âme regarde encore par la fenêtre du cœur.

Et soudain, comme si le temps avait glissé sous les roues du train, me voilà dans notre vieux quartier, à Tourbet el-Bey.

Pas de vacarme dans trains, pas de voyageurs montant ou descendant, mais un silence chaleureux comme le sein d'une mère, comme le regard des amants, et une poussière légère dansant dans la lumière, comme aux nuits de Ramadan de notre enfance.

Je marche dans les ruelles comme celui qui revient d'un long voyage.

Chaque porte me fait un clin d'œil pour m'accueillir.

Rien n'a changé.

Chaque fissure dans les murs était un confident de mes secrets.

Où êtes-vous, amis du temps béni ?

Vous, avec qui nous dessinions nos rêves sur les murs...

Me voici, venu vous chercher, vos rires humides de rosée du matin, vos voix qui résonnaient dans les ruelles comme des hymnes de vie.

Je suis venu vous visiter, vous saluer, vous dire adieu.

Je suis passé devant l'échoppe de Haj Abdelkader, le marchand de lait... le petit comptoir est encore là, mais plus personne pour tendre la cruche, plus personne pour dire : « Que Dieu te bénisse ».

Et ce four à pain, d'où s'échappe l'odeur du pain frais, semblable à celle des jours de fête.

Combien de fois avons-nous partagé la miche sur le chemin, riant quand nos doigts se croisaient en la divisant !

Au marché de Souk El Bélat les légumes sont soigneusement alignés, et la voix du vendeur de tomates résonne encore à mon oreille : « Prends-les, mon fils… elles sont pour toi, en cadeau. »

Et soudain… la voix du muezzin s'élève depuis la mosquée de Souk el-Béat, comme un appel venant du cœur plus que d'un minaret : « Venez à la prière… venez au salut… »

Et les âmes s'inclinent avec recueillement, comme nous le faisions enfants lorsque l'appel de l'aube nous réveillait, résistant au sommeil pour gagner la paix intérieure.

Tout dans le quartier me murmure : Tu n'as jamais disparu de nos vies, tu n'as jamais émigré à l'étranger.

Tu étais dans nos cœurs pendant toutes ces années… C'est toi seulement qui t'étais émigré de toi-même.

14 mai 2025

Le train de la vie suite

Je continue mon rêve éveillé. Et quelle joie...

Quand je me suis retrouvé entre les murs de mon quartier natal, je jouais avec mon ombre et tentais de l'attraper, je touchais de mes mains les jours heureux de mon enfance, comme si je revenais vraiment...

Je serrais dans mes bras mes amours d'autrefois, comme si quelque chose, dans cet univers, avait répondu à mon ancien appel.

Je me suis dit : « Je ne retournerai plus à mon siège dans le train, je vais le laisser repartir sans moi... À quoi bon y retourner, puisque je suis revenu à l'essentiel, à la terre où ont germé mes premiers rires ? » Mais... Quelque chose en moi murmurait : « Personne ne peut descendre du train de la vie... Tu es toujours dans ton siège, Et tout ce que tu vois maintenant, c'est le passage du souvenir à côté de toi. »

Il s'est assis un instant près de toi, a posé sa main sur ton épaule, a souri, puis a murmuré : « Je suis venu te saluer, pas plus... »

J'étais surpris... Je l'ai regardé, ce souvenir, il portait les traits de ma mère, la voix de mon père, les yeux de mes amis disparus.

Il pleuvait sur moi de l'intérieur de mon âme, s'évaporait peu à peu, comme celui qui sait qu'il ne restera pas longtemps à mes côtés.

Je lui ai demandé : « Où vas-tu ? »

Il m'a répondu : « Je ne pars pas, c'est toi qui t'en vas. Je suis de ta terre immobile, et toi, tu es d'un temps mobile dont il n'y a pas de retour. »

J'ai compris... Que le train ne s'arrêterait pas, que je suis prisonnier de mon siège.

Le wagon avance vers un endroit que je ne connais pas, et que ce moment que j'ai cru être un retour n'était qu'un rêve, un instant de repos, où mon passé m'a rendu visite, puis m'a fait un signe, avant de partir.

Quand le souvenir s'est éloigné, je me suis réveillé dans mon siège, dans le train.

Je ne le conteste plus comme avant, car, même s'il est étroit, il y a un espace pour méditer ce qui a été. Et même s'il est étrange, il y a de la place pour porter ce qu'il reste du cœur.

Le voyage est encore long, mais je n'ai plus peur de continuer ma route.

Ce que mon cœur a vu dans ce moment de repos est suffisant pour éclairer le reste du chemin.

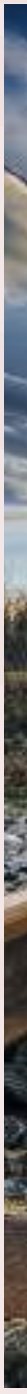
Je vois désormais, à chaque station, l'ombre d'un ami, dans chaque étranger, un visage de mon époque, et dans chaque coucher du soleil, un appel à m'endormir paisiblement.

Car je ne suis pas seul dans ce train... Il y a avec moi des âmes que j'ai aimées,et des souvenirs qui ne s'éteignent pas.

Et ainsi, je continue le voyage, avec les yeux de celui qui sait que le bonheur ne réside pas dans le lieu, mais qu'il passe parfois, s'assoit près de nous un instant...

Puis nous laisse une paix qui ne disparaît jamais.

15 mai 2025



Pourquoi j'ai choisi cette photo pour illustrer mon texte sur le train de la vie ?
Cette photo saisit un moment suspendu entre terre et ciel, entre passé et devenir. Elle montre une voie ferrée qui file droit vers l'horizon, comme un appel silencieux à l'ailleurs, à l'inconnu, au destin. Mais c'est surtout le ciel qui retient le souffle : vaste, habité de nuages légers et de traînées de lumière, il embrasse la scène comme un grand livre ouvert sur l'éternité.
Le soleil couchant perce les nuées, effleurant les rails d'or pâle, et chaque pierre semble alors contenir une parcelle de souvenir. C'est une heure de passage, celle entre le jour et la nuit, entre la certitude du sol et le vertige du ciel. Les poètes y verront un miroir de l'âme humaine, partagée entre la rigueur des rails (la destinée, la routine, le temps linéaire) et la liberté du ciel (les rêves, l'infini, le mystère).
Pour l'écrivain, ce paysage est une parabole. Le voyage n'est pas encore commencé, mais tout y invite : l'alignement parfait des rails, l'appel lumineux de l'horizon, et ce ciel tumultueux mais ouvert, comme un cœur offert. Il parle d'attente, d'élan, de promesses.
Et pour le romantique, cette scène est une méditation : sur la solitude, la beauté de l'instant, la grandeur de la nature, et le silence profond où peuvent éclore les pensées les plus intimes.



En souvenir de notre inoubliable Blacky

Dans les doux rayons du soleil couchant, un chien berger malinois se tient nerveusement sur le pas de la porte, son pelage semblant briller comme de l'or. Son regard attentif fixé sur l'horizon, il sent l'approche imminente de l'être le plus cher à son cœur.

Soudain, une silhouette familière apparaît au loin, émergeant gracieusement de l'ombre de la rue. Le chien sent son cœur battre la chamade à mesure que la distance se réduit entre eux.

À une vitesse presque surnaturelle, Blacky se lance dans une course effrénée vers son maître, ses pattes puissantes martelant le sol avec une passion débordante. Et lorsqu'il atteint enfin sa destination, il saute sans retenue dans les bras chaleureux qui l'attendent.

Les deux êtres se trouvent alors enlacés dans un amour inconditionnel, un lien indéfectible qui transcende les mots. La queue du chien bat la mesure de sa joie, créant une symphonie de bonheur et de fidélité qui remplit l'air de leur présence.



C'est dans ces moments simples et pourtant profondément significatifs que l'on trouve la véritable essence de l'amour et de la connection, unissant les âmes d'un animal et de ses humains dans un éternel ballet d'affection et de gratitude.

9 juin 2024

Les racines et la mer :

lettre ouverte à mon frère, immigré de tous pays

Il a suffi d'un billet, d'un bateau, d'un bus ou d'un train de nuit pour quitter l'autre rive. Et te voilà ici, dans ce pays dont tu ne maîtrises- peut-être pas la la langue, ni les lois, ni les regards. Tu avances les poches vides mais le cœur plein, chargé d'espoirs, de silences, de noms qu'il ne faut pas oublier. Tu arrives seul, mais tu n'es pas seul : des milliers d'autres, hier et aujourd'hui, ont pris cette même decision, avant toi.

Et je suis de ceux-là.

Mon frère, immigré de tous pays.

Toi qui viens de débarquer, valise cabossée ou sac sur l'épaule, dans un pays qui n'est pas encore le tien, je t'écris du haut de plus de soixante ans d'exil. J'ai foulé ce même quai, senti ce même vent froid sur le visage, cette même peur dans le ventre. Je connais ce mélange de vertige et d'espérance qui brouille le regard du nouvel arrivant.

Je veux te dire d'abord une chose simple : garde ton rêve quoi qu'il advienne. Accroche-toi à lui comme on s'accroche à une planche au milieu d'une mer agitée. Tu le verras s'éclipser ou se ternir parfois, mais tant que tu ne le lâcheras pas, il restera ta boussole. Les rêves sont le carburant des longues traversées ; sans eux, l'exil devient une errance.

Tu entendras des voix – toujours trop nombreuses – pour te dire : « Tu n'y arriveras pas. » Ignore-les. Les défaitistes sont comme des pierres sur le chemin : tu peux les ramasser et les porter sur ton dos, ou les contourner et continuer à marcher. Choisis toujours la deuxième option.

Souviens-toi aussi de ceci : tu es ici pour apprendre et pour donner. Le pays qui t'accueille n'est pas une auberge gratuite. Il attend de toi de la dignité, de l'effort, du respect.

Offre-lui ton travail, ton sérieux, ton sourire même quand ton cœur est lourd. Tu n'en seras que plus respecté.

Mais sache-le : rêver ne suffit pas. Il te faudra bâtir un toit, un projet, un cercle d'amis. Chaque sourire échangé, chaque mot appris dans la langue de ton pays d'accueil, chaque geste de respect sera une pierre de plus dans la maison que tu construis. L'intégration, ce n'est pas se renier ; c'est apprendre à marcher sur deux rives sans perdre l'équilibre.

Respecte les lois du pays où tu as choisi de vivre.
Même si certaines te semblent étranges ou rigides, elles sont la clef pour te faire accepter. La loi est un langage silencieux : celui qui la comprend parle au cœur de la société. Ne joue pas avec ce fil ténu : tu n'es pas ici pour vivre en clandestin de ton propre destin.

Apprends la langue, vite et bien.
C'est la première porte. Même quelques mots maladroits valent mieux que le silence. Inscris-toi à des cours, lis les journaux, regarde la télévision locale, écoute les conversations dans les transports : chaque mot nouveau sera une flèche de plus dans ton sac.

Forme-toi, autant que possible.
Un diplôme local ouvre des portes que ton courage seul ne peut pas toujours forcer. S'il le faut, accepte d'abord un travail modeste, mais ne perds jamais de vue l'objectif d'apprendre un métier, de progresser, de ne pas rester figé au bas de l'échelle.

Fais-toi connaître des administrations.
Ne fuis pas les formalités, même si elles sont longues et compliquées. Mieux vaut être dans le système que dehors. Tes coordonnées, ta situation doivent être clairs pour les autorités : c'est la meilleure protection contre les malentendus.

Participe à la vie locale.
Inscris ton enfant à l'école, sois le premier à dire bonjour à tes voisins, engage facilement des conversations, propose ton aide à une association. C'est ainsi que l'on devient un visage connu, et non une ombre anonyme.

Mais n'oublie jamais d'où tu viens.

Les racines qu'on renie finissent par nous manquer comme l'air qu'on respire. Parle ta langue quand cela est possible, cuisine tes plats, raconte à tes enfants l'histoire de ton village, même si tu ne l'as jamais vu. L'exil n'est supportable que si l'on garde un fil invisible avec la terre quittée.

Apprends à tes enfants l'histoire de ton peuple, ses moments de gloire, sa contribution à la civilisation. Transmets-leur ta langue maternelle pour les rattacher à tes racines. Dis-leur que ceux qui ont plusieurs racines feront les arbres les plus forts.

Préserve aussi ta santé intérieure.

L'exil fatigue le corps, mais il use encore plus l'âme. Il y aura des soirs de solitude, des matins de doute, des humiliations qui piquent comme des gifles. Parle de tes blessures. Cherche un ami, un aîné, un lieu de prière, un carnet pour écrire. Ne laisse pas le silence creuser un trou dans ton cœur.

Et si tu réussis — car tu réussiras — tends la main à celui qui viendra après toi. C'est le plus bel héritage que tu puisses laisser : un chemin un peu moins âpre, un rêve un peu plus accessible.

Alors, marche. Trébuche s'il le faut, mais relève-toi toujours. Tes rêves sont tes meilleurs compagnons de route – ceux qui ne te trahiront jamais, si toi, tu ne les trahis pas.

Et le jour où tu les réaliseras, tu comprendras que tu n'as pas seulement construit une vie : tu as ouvert un chemin pour ceux qui viendront après toi. Alors garde la tête haute, même dans la tempête. Tu es l'héritier de ceux qui ont traversé les déserts, les mers, les siècles. Tu portes en toi une histoire ancienne et une promesse à venir. Que ton passage sur cette terre d'exil ne soit pas seulement une survie, mais une trace, une lumière, un exemple.

Et si un jour, en te retournant, tu reconnais en toi l'homme ou la femme que tu rêvais de devenir, alors tu sauras que l'exil, malgré ses blessures, n'aura pas été vain.

8 août 2025

Bonne fête à celles et ceux

qui sont loin de chez eux.
Tous les oiseaux ont un nid.
Ils s'y réfugient à la tombée du jour,
dans l'ombre familière d'un rameau ou la tiédeur d'une poutre.
Ils y reviennent, les ailes pleines de ciel,
pour y déposer l'instant, la fatigue,
et la joie discrète d'un retour.
Mais il est, disait Nizar Qabbani,
« des oiseaux sans nid.
Des oiseaux qui, par choix ou par destin,
ont fait de la liberté leur métier ».
Ceux-là volent plus haut, plus loin,
au-dessus des frontières et des saisons,
mais ils meurent souvent loin de toute patrie.
Ils meurent sans avoir trouvé de réponse
à leur interrogation première :
Qu'est-ce qu'une patrie ?
Est-ce une terre ? Un drapeau ? Une langue ? Une blessure ancienne ?
Est-ce ce lieu d'enfance où l'on a appris à nommer les choses ?
Ou bien ce sentiment muet, ce frisson du cœur lorsque le vent, soudain, nous parle dans un accent que nous reconnaissons sans l'avoir appris ?
Pour certains, la patrie n'est pas toujours douce.
Parfois elle rejette, elle blesse, elle condamne.

Parfois elle déçoit.
Elle peut devenir un lieu d'humiliation ou de silence imposé.
Alors, ceux qui rêvent de plus d'oxygène prennent la route,
non pour trahir, mais pour survivre.
Ils partent, ces oiseaux insoumis,
à la recherche d'un ciel plus vaste que celui de leur enfance.
Ils laissent derrière eux les repères, les senteurs, les voix,
et avancent, le cœur creusé d'un manque qu'ils apprennent à apprivoiser.
Et puis vient un jour particulier.
Un jour comme aujourd'hui :
la fête de l'Aïd.
Dans les ruelles de là-bas, les maisons s'ouvrent,
les mains se serrent, les enfants rient,
les parfums de cannelle et de coriandre s'élèvent dans l'air,
et les absents ont un nom sur chaque lèvre.
Mais celui qui est loin ne rentre pas.
Non par oubli, mais par empêchement.
Non par indifférence, mais par fidélité à la liberté qu'il a choisie.
Il regarde le jour se lever sur un trottoir étranger,
avec dans les yeux la prière silencieuse
de ceux qui n'ont pas pu revenir.
Il écoute un appel à la prière qui ne viendra jamais,
et sent son cœur, un instant, devenir orphelin.
Mais être libre, est-ce ne plus appartenir à rien ?
Est-ce voler sans jamais se poser ?
Est-ce choisir l'inconnu plutôt que la certitude ?
Ils le découvrent, peu à peu :
la liberté, si elle ne s'arrime à rien, devient errance.

Elle vous allège… mais elle vous dénude.
Certains, dans leur exil, recréent une patrie de papier,
faite de souvenirs, de poèmes, de gestes rituels.
Ils cuisinent des plats comme des prières,
parlent leur langue maternelle aux murs,
et regardent les bulletins de leur pays
comme on prend des nouvelles d'un parent.
D'autres renoncent.
Ils choisissent de se fondre, d'oublier, de recommencer.
Mais au fond d'eux, il reste ce souffle irréductible,
cette nostalgie sans carte ni passeport,
ce murmure ancien qui dit : tu viens de quelque part.
Et puis il y a ceux qui reviennent.
Avec des rides nouvelles, un accent un peu étranger,
mais un regard plus libre.
Ils reviennent sans haine, sans rancune,
non pour réclamer, mais pour témoigner.
Ils savent que la vraie patrie est celle que l'on porte en soi,
celle qu'aucune douane ne peut confisquer,
celle qui nous habite même quand nous ne l'habitons plus.
Peut-être que les oiseaux libres ne meurent pas toujours loin de la patrie.
Peut-être qu'ils deviennent eux-mêmes patrie pour d'autres.
Peut-être qu'un jour, quelque part,
un autre oiseau perdu les verra passer,
et saura, à leur vol,
qu'il n'est pas seul.
Bonne fête à celles et ceux
qui sont loin de chez eux.
Aïd El Kébir 6 juin 2025

Quand nos printemps
avaient des ailes

Il fut un temps où nos pas résonnaient dans des ruelles encore parfumées de pluie et de jasmin, où la nuit s'ouvrait comme un livre aux pages fraîches, et chaque phrase était écrite par nos rires, notre insouciance et l'élan léger de nos vingt ans.

Nous fréquentions des bistrots à l'image de nos moyens, mais le café le plus simple avait la saveur des festins, et dans le regard de l'autre brillait tout l'avenir qui nous attendait, sans ride ni ombre.

On rêvait de bras inconnus qui viendraient enlacer les nôtres, et nos voix s'accordaient aux voix invisibles qui, dans nos imaginaires, chantaient plus haut que l'aube.

Nous ne connaissions ni la peur ni l'attente; demain avait le goût d'une promesse à réaliser, et nos rêves, pour s'élever, avaient des mains d'anges pour les porter jusqu'au ciel.

Puis sont venus les jours des départs qui soufflent sur les lampes et éteignent les lumières, les brumes qui effacent les visages des amis, et ce silence lourd où l'on n'entend plus battre que son propre cœur.

J'ai longtemps cherché ce coin du monde où nos printemps avaient des ailes, mais il n'en reste que quelques pétales séchés que je garde au creux de la mémoire.

Aujourd'hui, je passe parfois devant ces vieux cafés de mon adolescence, espérant y surprendre l'écho d'un parfum, d'un rire, d'un regard d'autrefois. Je sais qu'aucun de mes amis n'y sera, et pourtant, un jour, j'y entrerai peut-être en rêve ou dans la réalité, ne serait-ce que pour y déposer ce qui me reste de jeunesse, et refermer doucement le livre, sans en perdre la dernière page.

Texte inspiré par l'écoute de *Those Were the Days* interprétée par Mary Hopkin (1969).

11 août 2025

Tourbet el Bey...

40 ans après

Les questions de mon fils m'ont ramené dans le passé avec une incroyable précision : c'est comme si j'avais visionné un film en super 8 de mon enfance et de mes copains.

Dire que mes amis d'enfance sont aujourd'hui parents, peut-être même grands-parents ! Certains prénoms me reviennent aisément à l'esprit, d'autres restent sur le bout de mes lèvres. Plusieurs ont émigré un peu partout en Europe, notamment en France, en Italie et en Allemagne, mais d'autres, m'a-t-on dit, se trouveraient aux États-Unis et au Canada... et même en Australie.

Que sont-ils devenus maintenant ? Sont-ils encore vivants ? Dans quel port ont-ils jeté l'ancre ?

Mon Dieu... qu'est-ce que vivre ?

J'éprouve brusquement du vague à l'âme, une certaine nostalgie pour cette époque insouciante et joyeuse, quand tout était simple. J'ai envie de revoir mes camarades de cette époque, en tout cas de savoir ce qu'ils sont devenus. Je me promets de soulever ciel et terre pour retrouver ceux que je pourrai et d'essayer de nous réunir sur les lieux de notre enfance pour échanger nos souvenirs et remonter le temps. Projet audacieux, j'en conviens, mais qui sait ?

Walid continue à me poser des questions sur tout ce qui nous entoure :

– Ce menuisier existait à ton époque ? Regarde ce vieux bonhomme, là bas, tu le connais peut-être ?

Je regarde, j'observe, je scrute...

– Vas-y papa, dis-lui ton nom, il se souviendra peut-être de toi ?

– Non je ne crois pas.

J'hésite et finalement je renonce à faire le premier pas.

– Rappelle-toi, papa, le fils de l'armurier tout à l'heure ; il ne t'aurait jamais reconnu si tu ne lui avais pas dit qui tu étais.

Comme un enfant, je me sens timide, trop réservé pour oser franchir ce pas car je crains d'importuner les gens.

Nous arpentons donc le quartier sans que je me présente à quiconque, les yeux grands ouverts. Nous avons beaucoup marché, mine de rien et je commence à sentir la fatigue aux pieds. J'avise une marche, ou plus exactement le seuil d'une maison. Curieusement, le hasard m'a mené en ce lieu précis où j'avais l'habitude de m'asseoir pour observer l'animation de la rue ou attendre des amis auxquels j'avais donné rendez-vous.

C'est instinctif.

Bien des images se déroulent à nouveau dans mon esprit : mes copains, nos jeux... j'oublie que je ne suis plus un enfant et m'assois comme autrefois. Puis je ferme les yeux, pose ma tête sur la porte en bois, derrière moi et je me laisse bercer par ce flot de souvenirs qui jaillit avec la même fougue que l'eau pure surgissant d'une fontaine... Plusieurs flashes de ces jours heureux passés à jouer dans l'insouciance totale surgissent du fond de ma mémoire. Incroyable comme je me souviens de tout, même des plus infimes détails ! J'ai l'impression de regarder une photographie un peu jaunie qui n'a rien perdu de sa netteté même si les couleurs sont un peu estompées.

Étrange sentiment, magique et nostalgique.

Quarante ans ont passé comme s'il s'agissait d'une simple parenthèse dans le cours du temps. Quoi que l'on fasse, où que l'on aille, le pays natal pétrit l'être et le modèle à sa façon pour toujours. Même si on s'adapte à un nouvel environnement, celui qui nous a vus naître marque notre coeur à jamais, comme de l'encre indélébile. J'ignore pourquoi, mais en cet instant précis, cette idée me réconforte. Je suis heureux de ne pas avoir oublié ni renié mon passé, mais d'être resté fidèle à mon serment de Souk El Bélat.

Mon enfance et la période actuelle se mélangent dans une sorte de rêve… mais tout est bien réel. Hélas, malgré la densité des passants, je ne reconnais personne et personne ne me reconnaît.

Quarante années et deux générations se sont succédé depuis mon départ.

Sans que je m'en rende compte, mes pas me guident à nouveau devant la porte de ma maison natale. Walid le remarque, mais ne dit rien : il pense que je veux la revoir une dernière fois avant de rentrer à la Marsa… En réalité une force intérieure irrépressible m'y a conduit, comme si je voulais déposer ma valise et rentrer enfin chez moi après un long voyage.

Le retour au bercail d'un marin las, de parcourir les mers…



Les caprices du vent

1re partie

Le vent, ce souffle invisible, ce compagnon de promenade dans la forêt ou sur une digue de mer, se glisse avec aisance entre les arbres et les sommets des montagnes. En bord de plage, il nous apporte de l'iode et revigore notre élan en nous apportant l'air marin et les odeurs du large. Peut-être parfois pour certains les voix mystérieuses des sirènes...

Le vent a le pouvoir d'emmener nos pensées vers d'autres horizons, évoquant à la fois la liberté et la mélancolie. À chaque rafale, il apporte des histoires venues des quatre coins du monde, un rugissement sauvage qui parle d'aventures lointaines et de secrets enfouis. Dans son sillage, il emporte les feuilles des arbres, comme les rêves volés, et lorsqu'il vient du sud, il apporte à la fois des émotions fortes et un sentiment de solitude.

Le vent est le poète de la nature, un voyageur éternel qui relie chaque créature et chaque élément à l'infini. La simple vue d'un voilier au large nous transforme en un instant en Capitaine au long cours. Mais ce même vent, souvent promis à la douceur, peut aussi être une menace.

À l'intérieur des maisons, il peut s'infiltrer par des fissures et des ouvertures, apportant avec lui le froid mordant qui glaçe l'atmosphère. Il murmure des promesses de tempêtes à venir, ou soulève des inquiétudes en faisant vibrer les fenêtres.

Dans la cour et jardins, il soulève la poussière, obscurcissant la lumière du soleil et rappelant des jours plus sombres ou des souvenirs perdus. Un souffle fort peut provoquer des fracas, laissant derrière lui des craintes et des angoisses qui habitent les esprits sensibles.

Les jardins résonnent parfois des gémissements du vent, comme des plaintes de ceux qui se sentent piégés par des circonstances de la vie.

Cependant, lorsque le vent change de ton, il se fait complice de nos espoirs et de nos rêves. À travers les fenêtres des pièces, il filtre la lumière, caressant doucement les rideaux et apportant un parfum de renouveau. Le vent devient alors un messager d'optimisme, illuminant les jours gris et intensifiant les couleurs du monde.

10 novembre 2024

2e partie

Pour l'étudiant à la veille de ses examens, le vent devient une source de réconfort, l'invitant à se concentrer, à libérer son esprit des doutes et à s'accorder une pause. À chaque souffle, il semble lui murmurer : « Tout ira bien », et inspire une détermination nouvelle face à l'adversité.

Pour l'amoureux qui espère une réponse favorable à sa flamme, le vent glisse délicatement son message, comme un secret partagé entre ceux qui aiment avec patience. Il transporte les mots d'amour, effleurant le cœur avec la promesse d'un avenir partagé. On entendrait presque le vent lui chuchoter que la patience porte ses fruits et que l'amour est un voyage à deux. En son souffle, il y a la trace de tendres souvenirs et de projets à venir, rendant chaque battement de cœur plus intense.

Et pour la femme qui attend son premier bébé, le vent devient une caresse douce, un réconfort serein. Il emporte avec lui les angoisses et les doutes, lui rappelant que chaque souffle est un pas vers une nouvelle vie. Si l'on savait décoder son langage, il lui dirait que chaque moment de patience et d'attente est précieux et qu'un souffle de joie est à portée de main. Il pourrait même lui murmurer que le lien entre une mère et son enfant commence à se tisser dans ces instants de calme partagé.

Pour l'artiste ou l'écrivain en quête d'inspiration, le vent peut devenir une muse, balayant les pensées stagnantes et insufflant une nouvelle énergie créative. Chaque rafale devient une invitation à explorer l'inconnu, à dépasser les frontières de l'imagination.

Pour les combattants de la liberté, le vent souffle comme un appel dans le cœur de ceux qui luttent pour leur indépendance, leur offrant la force de résister, même sous les tempêtes les plus violentes. À chaque rafale, il leur rappelle que leur combat est noble, que chaque pas les rapproche un peu plus de l'espoir qu'ils portent en eux.

Ce souffle, parfois glacial et tranchant, devient dans leur quête un allié invisible, guidant leurs pas et les incitant à tenir bon face aux épreuves. A ces héros anonymes, le vent murmure des mots d'hommages anticipés leur promettant que leur détermination trouvera un jour écho dans le grand livre de l'histoire.

Enfin, le vent rappelle à ceux qui renient leur foi, leurs valeurs et leurs racines qu'ils ne sont que des feuilles mortes, éparpillées sur le sol, sujettes à la dispersion au moindre souffle. C'est le sort qui attend les fossoyeurs de nos valeurs sacrées, les pourfendeurs de nos héros les plus vénérés, les ingrats de notre langue arabe bien aimée, celle-là même avec laquelle ils avaient pourtant prononcé leurs premiers mots.

Sans attache véritable avec leur peuple, ils seront toujours emportés par les grands courants d'air, incapables de trouver une terre d'accueil. Le vent leur murmure un avertissement ultime : sans des racines profondes pour vous retenir, vous serez en permanence des âmes errantes, des silhouettes égarées destinées à disparaître dans l'oubli, contrairement à ceux dont l'esprit est solide et enraciné.

En conclusion qu'il soit porteur de tempêtes ou de douceurs, le vent nous enseigne que tout est dans le mouvement. Chaque souffle est une invitation à ressentir, à vivre et à espérer, reliant nos existences à ce monde aux mille facettes. Il nous rappelle que derrière chaque épreuve, il y a la promesse d'un renouveau, que ce soit dans l'intimité de nos foyers ou dans l'immensité du monde et qu'il n'est jamais trop tard de se ressaisir pour faire le salut au drapeau.

11 novembre 2024

Un vrai pèlerinage aux sources

Il y a des bonheurs simples, mais immenses. Celui que je ressens aujourd'hui en fait partie. À 80 ans, après plus de 60 ans loin de mon pays natal, il m'est offert un voyage inespéré, sans même quitter mon fauteuil. Un voyage dans le temps et dans l'espace, un pèlerinage au cœur de mon enfance, dans ces ruelles de Tunis qui ont façonné mon âme.

J'ai toujours écrit sur mon quartier natal de Tourbet El Bey, ce quartier qui est à la fois mon berceau et ma boussole. À chacune de mes visites à Tunis, je ne manque jamais l'occasion d'y retourner, de fouler ses pavés chargés de souvenirs. Mais, au fil des ans, mes pas se sont limités aux mêmes rues, aux mêmes repères familiers. Je n'ai jamais osé ou pensé élargir mon pèlerinage aux ruelles voisines, à ces chemins adjacents qui portent pourtant une part de mon histoire.

C'est alors que le destin, dans un élan de générosité, a placé sur ma route un véritable trésor. Ce soir du 10 février 2025 en explorant les pages de Facebook, je suis tombé par hasard sur la page d'une compatriote que je ne connaissais pas, mais dont la voix douce et bienveillante a capté mon attention. Vidéo après vidéo, elle m'a guidé à travers les méandres de Tunis avec une précision et une tendresse remarquables. Grâce à elle, j'ai revisité non seulement mon quartier natal, mais aussi toutes ses ramifications, jusqu'aux confins de ma mémoire, là où les souvenirs s'effacent et renaissent à la fois.

Chaque vidéo était une porte ouverte sur mon passé, chaque description réveillait des souvenirs enfouis, chaque image me rapprochait un peu plus de cette terre qui ne m'a jamais quitté. J'ai regardé, silencieux et ému, savourant chaque instant de ce pèlerinage virtuel que je n'aurais jamais cru possible.

Comment exprimer ma gratitude pour ce cadeau inestimable ? Sinon en lui adressant un immense merci, du fond du cœur. Merci pour ces voyages, pour ces retrouvailles avec ma ville, pour ces instants où le temps s'efface et où l'émotion prend toute la place. Merci d'être, sans le savoir, le guide d'un vieil homme comblé, qui redécouvre, à travers vos mots et vos images, les ruelles de son enfance.

À vous, qui sans le savoir m'avez tant offert, j'aimerais, à mon tour, vous offrir un modeste présent : mon livre autobiographique *Une parcelle de lumière*, publié en 2003 aux Éditions Mémoires d'Hommes à Bruxelles. J'y raconte mon quartier natal, Tourbet El Bey, ce même quartier que vous faites revivre sous mes yeux émerveillés. Si vous souhaitez en découvrir quelques extraits, ils sont disponibles sur ma page Facebook. Ce livre est une part de moi, un hommage à cette ville qui nous lie aujourd'hui à travers le temps et l'espace. Puissiez-vous le lire avec autant d'émotion que celle que vous m'avez apportée.

11 février 2025

Mon cri de cœur

pour Tourbet El Bey

En émigrant à l'étranger il y a plus de soixante ans, une partie de mon être est restée à Tourbet El Bey, mon quartier natal. Depuis ma naissance, Tourbet El Bey a été le pilier de mon existence. La Tunisie et Tourbet El Bey se confondent pour moi, se mêlant, se complétant pour former un tout indivisible.

Tous les souvenirs de mon pays natal prennent vie dans ce lieu. Mes premiers jeux, mes premiers camarades, mes premiers amis, mes premières aventures, et même les premiers battements de mon cœur à l'adolescence. Tout se déroulait à Tourbet El Bey, y prenait sa source et s'épanouissait nulle part ailleurs.

Tourbet El Bey représente mon acte de naissance, ma carte d'identité, mes racines, mon point d'ancrage et ma boussole. Il symbolise également mes premiers pas pour devenir adulte, brisant les chaînes pour aller à la rencontre de mon destin. C'est entre ses murs que j'ai tracé le plan de mon émigration, le nouvel itinéraire de ma vie. C'est sur la place de Tourbet El Bey et adossé au mur de son mausolée que j'ai pris cette décision cruciale.

Cette décision a été involontairement influencée par les récits des mille et une nuits qu'Ommi nous racontait lorsque nous étions enfants. Ces contes orientaux illustraient le pouvoir de la narration pour susciter l'intérêt, instaurant un suspense captivant qui nous aidait à nous endormir. Cette magie transportait nos esprits dans un univers de mystères et d'aventures infinies.

C'était dans notre maison à Tourbet El Bey, que les histoires prenaient vie. C'était là, peut-être que j'ai puisé plus tard mon désir de suivre les héros de ces contes des mille et une nuits, de partir, moi aussi, à la recherche de mon destin à travers le monde, à la quête d'un cadre de vie que mon pays natal ne pouvait m'offrir.

Où que l'on aille, notre quartier natal imprègne notre personnalité de manière indélébile, nous façonnant à son image et nourrissant nos veines de la sève de ses racines, instillant en nous une fidélité indéfectible.



À la moindre nouvelle, bonne ou mauvaise, le concernant, nos cœurs s'emballent. Que le mal le frappe ou qu'un agresseur le menace, nous nous retrouvons sur le chemin du retour, le fusil en bandoulière, le chant national résonnant dans nos esprits, tandis que les images de Tourbet El Bey défilent dans le cœur de celles et ceux qui sont natifs de ce lieu incomparable.

2 mars 2024

Gardien de la mémoire

ou évadé de l'histoire ?

Mais mon récit ne peut s'écrire qu'en recueillant le murmure de tant d'autres voix muettes — compagnons d'exil, émigrés de tous pays, dont chaque souffle m'accompagne.

Je porte en moi leur silence comme un fardeau sacré, comme une vibration qui ne doit pas se taire. Je suis le porteur de leur mémoire, le témoin silencieux de leurs combats, de leurs pertes, de leurs rêves brisés contre la brutalité des océans.

Ils sont nombreux, invisibles, enfouis dans les profondeurs noires des mers, emportés par des tempêtes déchaînées ou abandonnés à la folie des vagues. Leur corps dérive, leur voix se perd, leurs noms se dissout dans l'écume impitoyable. Victimes d'une mer qui n'offre que déchirures et désespoir, ils flottent dans l'oubli, figés à jamais dans une immobilité glacée.

Il y a ceux qu'on n'a pas vus partir, ceux que la mer a happés avant même qu'ils n'aient pu dire adieu. Leur absence rougit le silence, et leur disparition reste comme un cri étouffé, une douleur indéfinissable pour ceux restés au rivage, à espérer, à pleurer, à se souvenir.

Et il y a ceux qui, par miracle ou par chance, ont survécu. Mais survivre, dans ces conditions impitoyables, c'est vivre en lambeaux, avec des cicatrices invisibles que seul le cœur connaît. Seules les murmures de leur souffrance racontent ce qu'ils ont enduré : la faim, la soif, le froid, la peur insoutenable d'être rejetés ou oubliés, la lutte désespérée pour simplement respirer, pour rester debout.

Ils savent, aussi, que leur aventure n'est pas qu'une épreuve personnelle. C'est une passerelle entre des mondes, un message silencieux aux nations qui tournent le dos à leur douleur, un rappel que derrière ces histoires anonymes se cachent une humanité déchirée par l'injustice.

En tant qu'écrivain public dans ces premières années d'émigration, j'ai été leur confident malgré moi, j'ai recueilli leurs mots par-delà la peur, la honte, la fatigue. J'ai été le témoin de leurs blessures, de leurs rêves brisés, mais aussi de leur courage infini, de leur volonté de survivre à tout prix, de ne pas laisser leur existence sombrer dans l'oubli.

Je témoigne pour eux, pour ceux qui n'ont pas eu la force ou la chance de raconter leur histoire. Je suis la voix de leur silence, la mémoire de leur combat contre la tempête, contre l'indifférence, contre l'oubli.

Car leur souffrance n'est pas vaine. Elle forge la grande mosaïque de notre humanité collective. Et si leur corps ne revient pas, leur courage, lui, habite chaque mot que je prononce, chaque ligne que j'écris, chaque hommage que je rends.

Je suis le dépositaire de leurs rêves d'ailleurs — d'un passé qu'on ne leur rend pas, d'un avenir qu'ils n'ont pas pu connaître — et je le suis avec humilité.

Car ils ont vécu. Et, à travers moi, leur voix continue de résonner, en écho ténu mais tenace, dans l'immensité de l'océan des oubliés.

Et même si leur nom demeure inconnu, leur humanité brille dans chaque mot, dans chaque récit, comme une flamme qui refuse de s'éteindre.

Ma seule consolation, dans cette immensité de silences et de douleurs, est d'avoir commencé ma vie d'émigré en leur servant de porte-plume.

Depuis mes premiers pas dans l'exil, une part de moi leur est consacrée — dans chaque mot, dans chaque traduction, dans chaque histoire que j'ai eu l'honneur de porter. Plus qu'un métier, leur transmettre, leur rendre hommage est devenu la mission sacrée de ma vie.

Aujourd'hui, je peux dire avec fierté que je n'ai jamais laissé ce devoir mourir. Chacune de mes œuvres, chaque phrase gravée dans la mémoire, leur a été dédiée — comme une offrande, comme un refuge, comme un écho de leur sacrifice et de leur combat.

Avant que l'heure ne sonne, je ne rate jamais l'occasion de leur rendre hommage. Car, en moi, vivent leur courage et leur douleur, leur espoir fragile mais indestructible.

Et à travers la dernière page de ma vie, je continuerai de témoigner pour eux, pour que leur silence, leur invisibilité, ne soient jamais oubliés.

Ils m'ont légué leur douleur, leur espérance, leur humanité, et je leur rends ce qu'ils méritent : la voix, la mémoire, l'éternité.

15 septembre 2025



Les fenêtres de la mémoire

Pour raviver la mémoire ancienne, j'ai appris, dans un atelier d'écriture, qu'il existe des clés secrètes capables d'ouvrir les tiroirs cachés de notre passé. Il faut, m'a-t-on dit, se plonger pendant quelques jours dans les lectures de l'époque désirée, rechercher les chansons qui l'ont bercée, laisser les images et les sons ressurgir comme une eau longtemps endormie. Alors, peu à peu, se recompose le décor d'une vie oubliée : un réveil au matin, les gestes familiers, les voix des amis, les films, les livres, les journaux, l'atmosphère entière d'une époque disparue. Et soudain, un détail, un parfum, une chanson devient ce facteur déclenchant qui entrouvre un à un les tiroirs de la mémoire.

Il y a quelques jours, je me suis prêté à cet exercice. J'ai voulu, par introspection, retrouver mes premiers battements de cœur, ceux de mes seize ou dix-sept ans. Étrangement, ce n'est pas une promenade ou une rencontre qui m'est revenue, mais une soirée. Je me suis revu, assis autour d'une table avec des amis, suspendu à une voix qui emplissait l'espace : celle de la diva Oum Kalthoum.

Comment décrire Oum Kalthoum ? Sa voix n'était pas seulement un chant : c'était un fleuve qui emportait nos âmes, une incantation qui défiait le temps. Elle avait ce pouvoir étrange de faire vibrer en nous des cordes que nous ignorions posséder. Chaque note semblait surgir des profondeurs de la terre pour s'élancer vers le ciel, comme si le monde entier respirait à travers elle. Dans ses mélodies, l'amour n'était pas seulement un sentiment : il devenait une prière, un vertige, une blessure sacrée. Écouter Oum Kalthoum, c'était s'asseoir à la lisière de l'éternité, dans ce silence solennel où l'on n'osait même pas remuer de peur de briser l'enchantement.

Je revois le silence sacré qui nous enveloppait : nul n'osait rompre l'envoûtement. Nous étions littéralement scotchés au poste de radio, réglé sur « Sawt al-Arab », La Voix des Arabes, qui diffusait en direct le concert mensuel.

Même les parasites de la bande hertzienne semblaient ajouter un charme mystérieux à l'écoute : ils soulignaient l'éloignement et la rareté du moment.

Et là, j'ai retrouvé intactes les premières sensations de mon cœur juvénile : ce tumulte tendre, cette vague de douceur qui envahissait tout mon être. Les paroles, les mélodies, l'intonation unique d'Oum Kalthoum allumaient en moi un univers intérieur où l'amour, encore abstrait, se donnait un visage rêvé.

L'étrange dans cette expérience, c'est que la mémoire s'est réveillée avec une facilité presque déconcertante, comme si ces tiroirs n'avaient attendu qu'un souffle pour s'ouvrir. Le vrai défi, en revanche, fut de refermer ces portes et de revenir à la réalité. Après avoir replongé dans l'adolescence, dans ces instants d'ivresse et d'innocence, le présent m'a semblé plus âpre, presque étranger. C'est là le paradoxe : voyager vers le passé se fait sans peine, mais se replanter dans l'aujourd'hui exige un effort immense, comme si l'âme, en retrouvant ses premières sources, hésitait à se réaccorder aux eaux troubles du temps présent.

17 août 2025

Nostalgie quand tu nous tiens

En tant qu'émigré de longue date, la nostalgie m'habite en permanence, telle une ombre fidèlement attachée à sa source. À mesure que les années passent, cette ombre s'allonge, ses contours se précisent, rappelant à chaque instant le poids de l'exil.

Ce soir, j'ai laissé mon cœur vagabonder au son d'une ancienne chanson, celle qui évoque si intimement la réalité des âmes perdues entre deux horizons : « Y'a mrawah libled sellemli Alihom ». Ses paroles résonnent dans ma poitrine, comme une douce mélodie de souvenirs inoubliables : « Oh toi qui t'apprêtes à rentrer au pays, n'oublie pas de leur transmettre mes salutations. Dis-leur que l'éloignement me consume et qu'ils me manquent énormément. »

Chaque note, chaque accord de cette vieille chanson est chargé de nostalgie, évoquant l'amour indéfectible pour la terre natale, un poids devenu insupportable, écrasant à mesure que les années se succèdent.

Mon cœur hurle la nostalgie pour ma Tunisie bien-aimée et pour tous ceux que j'ai laissés derrière. Chaque jour, je rêve de ce moment précieux où je pourrai retrouver les ruelles familières, le parfum enivrant du jasmin et les éclats de rire de mes proches.

Toi, voyageur du retour, dis à notre boulanger de garder le pain au chaud comme autrefois, lorsque l'arôme de la croûte dorée chatouillait mes narines au lever du jour. Oh, comme j'aimerais sentir cette chaleur réconfortante entre mes mains impatientes. Et au laitier, demande-lui, avec la douceur d'un compliment, de me retenir un litre de ce lait caillé onctueux, ce délice qui me rappelle les matins ensoleillés de mon enfance. Sans doute se souviendra-t-il de moi, de mes rires, de mes demandes insistantes.

À notre marchand de fruits, fais-lui la requête de me réserver ces oranges juteuses et ces petites grenades, dont le goût réveille en moi l'écho des saveurs de mon enfance. Si tu croises l'un de nos amis à Tourbet El Bey, dis-lui de prévenir les autres que, dans mon cœur, je les attends toujours, comme autrefois, à la même heure, pour reprendre nos parties de chkoubba interrompues par l'exil.

Transmets-leur que je n'ai jamais oublié les nuits étoilées de nos belles échappées nocturnes dans notre quartier, ni le frémissement de la vie qui palpite à chaque coin de rue. À nos inséparables compagnons de jeux, ces gentils chiens et chats qui faisaient partie des décors de notre quartier, fais-leur une caresse de ma part.

Mon Dieu, tous ces instants fugaces et magiques me manquent cruellement. Pourquoi le temps efface-t-il ainsi les petites choses qui tissaient notre quotidien ?

Dis-leur avec douceur que, tout en gardant espoir, je crains de ne plus jamais les revoir, ni de retrouver mon cher pays. Tant d'amis se sont évanouis dans le lointain, emportant avec eux les souvenirs des ruelles de notre enfance. La fontaine de notre quartier, elle aussi, n'existe plus, tout comme le porteur d'eau, et le Robbafika, le marchand ambulant de friperie et le marchand de glaces, qui ont tous disparu sans prévenir. Qui, dès lors, me reconnaîtra et qui se souviendra encore de moi ? Suis-je encore attendu ?

Avec le temps, le corps se fait moins souple et on devient casanier. On préfère aux grands voyages la compagnie de ses enfants, de ses petits-enfants et l'amour réconfortant de son épouse fidèle compagne depuis plus de 50 ans.

Comme je risque d'être lent avant d'organiser mon retour, dis-leur en attendant que, malgré la distance et la mer qui nous séparent, leur souvenir brille intensément dans mon cœur. Que chaque mot que tu leur transmettras soit une preuve de mon désir ardent de retrouver ma terre natale, cette terre où mon cœur, toujours attaché à ses racines, aspire à revoir avant le grand départ.

11 octobre 2024

À vous, chers compagnons de voyage

J'avais pris l'habitude de répondre à chacun de vos commentaires, parfois d'un mot tendre, parfois d'une phrase silencieuse. Mais cette fois, j'ai choisi une réponse collective — non par paresse, mais par désir de vous offrir à tous quelque chose de plus ample, de plus ciselé, de plus beau peut-être que la réponse individuelle. Une réponse tissée pour vous tous, où chacun, je l'espère, retrouvera son reflet.

Merci à vous qui avez pris le temps de vous arrêter, ne serait-ce qu'un instant, au seuil de mes mots. Vous êtes, sans toujours le savoir, les passagers d'un étrange convoi — un train sans le bruit des roues lorsqu'il roule sur les voies, un train fait de lettres et de songes, de silences suspendus, de regards jetés entre deux pages.

Ce train, c'est ma page. On y monte sans billet, on y descend sans au revoir. Il n'a ni gare fixe ni sifflet d'arrivée. Il serpente à travers les dunes de la mémoire, les montagnes du souvenir, les plaines intimes où dort encore l'écho de notre enfance.

Ici, sans nous connaître, nous partageons un même wagon. Par les fenêtres, les paysages défilent — tantôt un quai d'exil balayé par la neige, tantôt une oasis d'émotion ou une étoile accrochée au ciel pour nous permettre de faire des vœux. Nous les regardons ensemble, mais chacun avec ses yeux, ses blessures, son histoire, ses rêves. Parfois nos impressions s'accordent comme deux flûtes qui chantent la même plainte. Parfois elles se froissent comme deux vents contraires sur la toile d'une même tente. Et pourtant, nous voyageons... ensemble.

Certains lisent en silence, comme on écoute la flûte au clair de lune. D'autres laissent tomber un mot, une larme, un souvenir. Et moi, émigré conteur, je vous lis à mon tour — avec cette gratitude paisible qu'on ressent au retour d'une caravane attendue aux portes du désert.

Car je sais qu'il faut un cœur ouvert pour accueillir une histoire, un esprit libre pour accorder du temps à une phrase lente. Vous êtes de ceux-là. Des voyageurs de l'ombre, des pèlerins de la parole.

Alors merci d'être là. Que vous soyez montés depuis longtemps ou juste à l'instant, que vous restiez pour une halte ou jusqu'à la dernière page, vous faites partie de ce convoi d'âmes. Ce train qui ne mène peut-être à aucun royaume, mais dont nul ne descend jamais sans un éclat au fond du cœur.

On y repart peut-être avec quelque chose : un soupir, une lumière intérieure, un murmure d'autrefois. Un conte, peut-être, que je tente de raconter — à la manière d'Ommi, dans un souffle fragile mais sincère, avec cette formule sacrée qui précède toutes les merveilles.

« Kène yè mè kène, fî qadîm ez-zamène… » « Il était une fois, dans les temps les plus anciens ».

4 juillet 2025